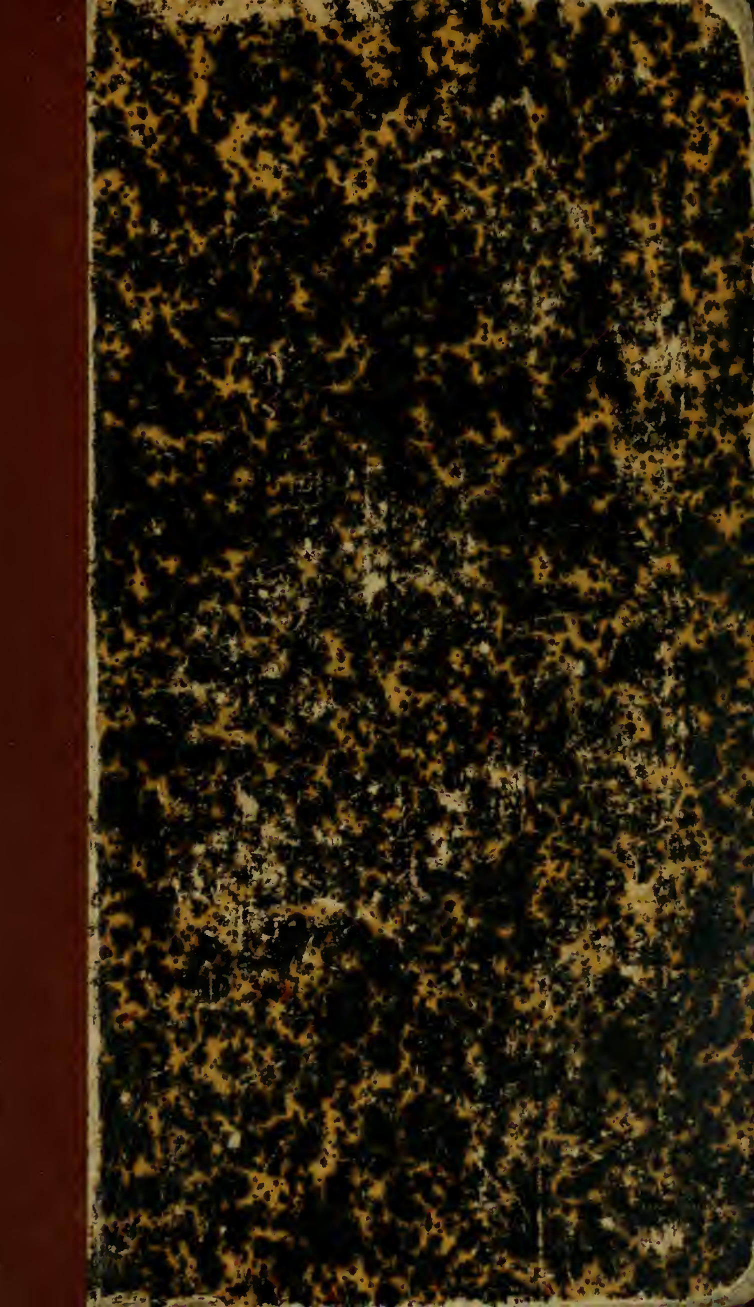


LE

PETIT PIERRE

PAR

H. DE LATOUCHE



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1867

Cet ouvrage est une production de cette littérature moderne contre laquelle on a élevé beaucoup d'impuissantes attaques. Ses adversaires la nomment *romantique,* sans s'embarrasser de comprendre ni cette dénomination même, ni le génie des écrivains qui ont puisé leurs inspirations dans les mœurs et les religions nouvelles. Voués aux Grecs et aux Latins, jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle, quelques graves ignorants, qui exercent parmi nous les fonctions de la critique, ont trouvé importune l'obligation d'examiner autre chose que ce qu'avait consacré à leurs yeux la vulgaire philosophie des écoles. Ils se sont promis de proscrire toutes ces idées, que des besoins ou des rapports inconnus aux anciens (nos maîtres et nos modèles) ont fait développer depuis le moyen âge, aux imaginations variées de tous les peuples.

Parmi ces exclusifs en une seule matière, on compte des écrivains qu'un zèle louable attache, sous nos yeux, à seconder ou à suivre les développements d'une politique généreuse. Tandis qu'ils marchent en avant des idées libérales, ils se sont faits les *voltigeurs* de la littérature. Mais quelque ridicule commence à faire justice de leur intolérance : le genre ennuyeux reste le seul que le public s'obstine à réprouver ; et de là le discrédit où tombent chaque jour les pédantesques dissertations de ces détracteurs, d'ailleurs si sûrs de faire rechercher leurs écrits quand ils y traitent de nos intérêts publics.

A une époque où l'on attache du prix à remonter aux sources de nos traditions, nous mettons avec confiance sous les yeux du lecteur un livre qui a servi de type à des compositions remarquables dans les différentes littératures de l'Europe. *Le Petit Pierre*, publié plusieurs années avant le fameux *Moine* de Lewis, semble avoir été le guide du romancier anglais, et la source de cette terreur, de cet intérêt pathétique qui fait le mérite de ce singulier poëme. Car il ne manque peut-être à l'écrit de Lewis qu'une exécution soumise à quelques règles de plus pour mériter un si beau titre, et

rapprocher le nom de son auteur des noms de Dante et de Milton.

Le Petit Pierre parut d'abord sous le voile de l'anonyme. Il fut imprimé à Leipsick ; il avait obtenu les honneurs d'une seconde, d'une troisième et d'une quatrième édition avant qu'on découvrit à quelle plume élégante on devait cette composition originale.

Jean Chrétien Spietz en est l'auteur ; il a laissé, avec cet ouvrage, beaucoup de nouvelles historiques, et un recueil de notes biographiques sur les plus remarquables *suicides* de son temps. Il vécut pauvre et ignoré. On connaît peu en France les écrivains étrangers ; et Spietz, plus qu'un autre, est resté jusqu'à ce jour dans une grande obscurité. Nos recherches nous ont fourni peu de renseignements qui soient dignes d'être consignés à la tête de son livre ; mais nous avons réglé notre travail sur la dernière des éditions qu'il avait publiées lui-même, et sur laquelle il exécuta de notables améliorations. Puisse la lecture de cet ouvrage, où se retrace avec une fidélité si piquante le souvenir des anciens temps, ramener aux événements contemporains l'attention de quelques lecteurs ! Puisse la profonde moralité de tant d'aventures merveilleuses servir d'instruction à nos sybarites de tout âge !

Comme le licencié espagnol dont le tombeau s'élevait sur la route de Pénafiel à Salamanque, Spietz a pris soin de cacher ici son âme; espérons que les vieux comme les jeunes écoliers sauront la découvrir.

DE LATOUCHE.

Paris, 10 novembre 1820.

LE
PETIT PIERRE

I

Dans le voisinage de l'ancienne Spire s'élevait jadis, au sommet d'un rocher, un château aussi vieux que cette ville. Le voyageur, après avoir gravi un des flancs de la montagne que surmontait ce donjon, voyait le Rhin rouler en écumant dans un gouffre dont la profondeur donnait des vertiges, et menaçait de l'engloutir. Mais qui n'aurait aimé à s'arrêter sur la partie opposée? Là, une pente douce confondait le rocher avec la plaine, et de toutes parts se découvraient des campagnes fécondes, des vallées nombreuses, de riches vignobles.

Ce manoir était depuis des siècles l'héritage de la famille de Westerbourg. D'illustres faits d'armes, de magnifiques tournois avaient rendu ce château célèbre,

mais son nom n'était jamais prononcé qu'avec effroi : il passait, dans toute la contrée, pour être la demeure d'un être surnaturel qui se faisait un devoir de protéger ses murs, et de garantir des loups et des voleurs les troupeaux qui en dépendaient.

Ce mystérieux fantôme était, au rapport de la tradition, un petit homme de deux pieds. Des cheveux blancs comme la neige ombrageaient ses joues creuses, son front sillonné de rides, et une barbe blanche descendait jusqu'à ses pieds. Il portait dans sa main droite un bâton noueux et tenait de la main gauche les courroies d'un petit havre-sac qui pendait sur ses épaules. Habillé d'une étoffe brune, il avait toujours la tête découverte.

Depuis de longues années, ce singulier personnage tenait fidèle compagnie aux chevaliers de Westerbourg. On le voyait souvent se promener dans leur château. Il avait l'air triste quand ils étaient menacés de quelque mésaventure, et témoignait sa joie quand il devait leur arriver quelque chose d'heureux. Tantôt il passait des années entières sans parler à personne, et demeurait assis à l'écart ; tantôt, alerte et gai, il se mêlait parmi les cavaliers qui résidaient dans le château, et leur racontait complaisamment les histoires de leurs aïeux. Il se laissait impunément railler par les maîtres, les valets et les servantes ; mais il punissait quiconque était assez hardi pour vouloir toucher à son petit havre-sac : il le frappait avec son bâton noueux, et personne n'était en état de lui résister. Jeunes et vieux l'appelaient le PETIT PIERRE ; il était connu sous ce nom dans tout le pays comme dans le château ; mais il ne

quittait jamais ce manoir : son bras et ses conseils étaient uniquement réservés aux Westerbourg et à leurs commensaux. C'était une opinion reçue dans la famille, que ce nain devait être un Esprit ; mais on ne savait rien de plus sur son compte. On ignorait comment il avait été réduit à ce singulier état. Quelques questions qu'on hasardât de lui faire sur ce point, il refusait d'y répondre, et se contentait de regarder tristement son petit havre-sac. Tous les possesseurs du château avaient, par reconnaissance, fait leurs efforts pour lui rendre sa destinée supportable. Ils avaient multiplié les fondations dans tous les monastères d'alentour ; chaque jour il se disait des messes à son intention, et l'on priait bien avant dans la nuit pour sa délivrance ; mais le petit homme n'était point délivré, et il revenait toujours.

Vers le milieu du treizième siècle, ce château appartenait à Rodolphe de Westerbourg, que la mort précoce de son père et de sa mère en avait laissé maître à l'âge de vingt ans. Suivant l'usage de ces temps, il menait une vie très-simple, chassait dans les bois, et faisait acquitter un droit de péage aux marchands qui descendaient le Rhin, non parce qu'il les protégeait, mais pour se dédommager de ce qu'il ne les rançonnait pas. Il était garçon, et n'avait encore éprouvé les tourments ni les délices de l'amour. Il ne se couchait que très-fatigué de la chasse, et il se levait toujours de grand matin pour consumer de nouveau ses forces contre les loups et les ours.

Un soir, son cor et sa meute faisaient encore retentir la forêt. Il avait relancé, aux lumières, les blaireaux

dans leurs terriers ; et à son retour, la lune éclairait déjà de tous ses rayons les tours de son château. La fatigue lui ôta l'envie de manger et de s'égayer avec ses compagnons de chasse ; il se hâta de gagner son lit. Il venait de délacer sa pesante armure, lorsqu'il aperçut le petit Pierre à côté de son chevet. Il l'avait vu plusieurs fois, et lui avait joué plus d'un méchant tour dans son enfance : aussi ne fut-il point effrayé de son aspect. Mais cette apparition ne s'était pas renouvelée depuis la mort de son père. Il croyait le revenant exilé du château, et ce fut une grande joie pour lui que de revoir le protecteur de sa famille. Il s'approcha avec confiance, et s'empressa de lui demander ce qui le ramenait après une si longue absence.

PIERRE. Je viens faire des vœux pour ton bonheur, le jour anniversaire de ta naissance.

RODOLPHE. Le jour de ma naissance ?

PIERRE. Oui, Rodolphe. Il y a vingt-quatre ans que ta mère te mit au monde à cette même heure et dans cette même nuit. Chacun se livra à la joie dans ce château ; ce ne furent que chants et banquets jusqu'au matin. Ne te souvient-il plus de ce jour consacré ?

RODOLPHE. Je m'en souviens avec reconnaissance, et je vais prier dans la chapelle.

PIERRE. Demeure, j'ai à te parler : demain il sera temps de prier. Rodolphe, te voilà devenu un brave chevalier.

RODOLPHE. Si tu le penses, je m'en félicite.

PIERRE. J'arrive aujourd'hui de bien loin. Plus de dix jeunes filles, fraîches comme la rose, sveltes comme le peuplier, m'ont demandé si le beau Rodolphe ne devait

pas bientôt amener une épouse dans son château.

RODOLPHE. Et qu'as-tu répondu ?

PIERRE. Que Rodolphe passait tout son temps à chasser dans les forêts, et qu'il n'en avait point de reste pour le perdre avec les femmes.

RODOLPHE. Pierre, tu as exprimé ce que je pense.

PIERRE. Mais ces jeunes filles étaient belles : leurs yeux étaient animés d'un feu si doux, leur sein se soulevait avec tant de grâce lorsqu'elles m'ont demandé de tes nouvelles !

RODOLPHE. Que m'importent ces jeunes filles ?

PIERRE. Tu as raison ; il est agréable de parcourir librement les forêts. Tu n'as point de femme qui t'inquiète, point d'enfants qui pleurent autour de toi : tu peux errer quand bon te semble ; tu peux revenir quand il te plaît. Mais aussi, Rodolphe, n'éprouves-tu point de grandes privations ?

RODOLPHE. J'ai peu de désirs, et je suis maître de les satisfaire. Mon cœur n'a point de vide que ne puissent remplir la chasse et les tournois.

PIERRE. Heureux si cela pouvait toujours durer ! Mais un temps viendra, Rodolphe, où tu changeras de pensées. Une femme, ou, pour mieux dire, toute femme a ses désagréments. Elle s'attache à son époux comme la ronce au voyageur. S'il s'éloigne un instant, elle pleure et se désespère. Veut-il sortir, elle le gronde ; rentre-t-il, elle recommence. La mère, les sœurs, les cousines assistent aux débats, et ne manquent jamais de les attiser. Un mari a bien peu d'heureux jours et il a beaucoup de nuits malheureuses.

RODOLPHE. Pierre, je ne me marierai jamais ! Ton

expérience de plusieurs siècles m'affermit dans ma résolution.

PIERRE. Mais l'amour, Rodolphe, l'amour est bien doux! L'amour est le baume de la vie. Sans l'amour, tu ne jouiras pas de l'existence : parvenu dans toute ta force, tu te faneras comme la plante stérile sur le rocher ; tu auras vécu sans avoir existé.

RODOLPHE. Mais tu me traites comme un enfant, à qui l'on montre un hochet brillant pour le lui cacher ensuite !

PIERRE. Cherche-le, Rodolphe, et parviens à t'en saisir.

RODOLPHE. Et de quoi dois-je me rendre maître ?

PIERRE. De l'amour. Faut-il donc absolument que ce soit une épouse que tu aimes ? Te faut-il absolument des liens indissolubles qui t'enchaînent à un être que tu peux ennuyer à la fin, comme il t'ennuiera toi-même? Jouis de ce qui te plaît, rejette ce qui te déplaît. — Mais bonne nuit, je me sauve.

RODOLPHE. Où vas-tu ?

PIERRE. J'ai d'autres affaires. Demain, je dois me trouver à Durnstein. Depuis longtemps, les troupeaux du chevalier Ottenweil sont ravagés par les loups; il doit faire une chasse où toute la noblesse des environs est invitée. Ces loups sont des animaux terribles ; des valets les ont déjà combattus sans succès. Il y aura de l'honneur à gagner ! La fille aînée d'Ottenweil distribuera des prix aux chasseurs. C'est la plus belle fille de la contrée.

Le petit Pierre disparut, et Rodolphe attendit vainement le sommeil. Des filles belles comme les roses,

sveltes comme les peupliers, voltigeaient devant ses regards et occupaient son imagination. Sa couche lui sembla un lit d'épines, sa chambre une cellule, son château un désert. Au premier chant du coq, il avait revêtu son armure. Il fit seller son cheval et courut à Durnstein. A son arrivée, les loups avaient déjà blessé trois chevaliers et tué six des meilleurs chasseurs. Rodolphe combattit avec la vigueur d'un géant, et tua quatre loups. Les forêts de l'Allemagne n'en avaient jamais nourri de plus grands ni de plus forts. La troupe le proclama vainqueur de ses émules. Il fut conduit en triomphe au château, et la fille aînée d'Ottenweil lui offrit, pour prix de son courage, une écharpe magnifique.

II

Cette fille se nommait Régine ; elle était belle, elle était faite pour inspirer l'amour et le sentir. Elle avait une taille élancée, des yeux noirs, un teint de lis, les plus longs cheveux qui flottèrent jamais sur les épaules d'une jeune fille. Le voile qui couvrait son sein trahissait les mouvements d'un cœur trop ému, et toute sa personne commandait à la fois l'amour et le respect. Plusieurs chevaliers soupiraient pour Régine. Ils portaient ses couleurs, ils mendiaient ses ordres ; mais aucun n'avait encore triomphé de cette âme rebelle. Elle

prenait part à leurs jeux, trouvait leur conversation tantôt agréable, tantôt insipide; et le soir, elle se demandait toujours ce qui manquait à son cœur.

Le beau, le vaillant Rodolphe l'occupa toute la soirée. Elle ne voyait, n'entendait que lui seul. Le plus léger mouvement de ses lèvres saisissait son attention. Elle était sourde à l'éclat bruyant des trompettes, et son oreille ne s'ouvrait qu'aux accents de Rodolphe.

« Voilà, se dit-elle tout bas, celui que mon imagination a vainement cherché depuis longtemps parmi les chevaliers. Si mes désirs doivent être satisfaits, si le vide de mon âme doit être rempli, voilà l'homme qui deviendra mon époux. »

Rodolphe était assis devant elle : immobile comme une statue, il était enivré de la belle image de Régine. Son âme contemplait intérieurement cet objet céleste; son être, insensible à tout ce qui se passait autour de lui, semblait inanimé. « O amour, que tu es doux ! » se disait-il sans cesse, en se rappelant les paroles du petit Pierre.

Lorsque l'amour, parvenu à certain degré, dépasse toutes les bornes et touche à l'infini, il se manifeste soudain à l'objet aimé. Bravant les obstacles, il rompt les chaînes de la bienséance, ces chaînes qui trop souvent attachent l'amant timoré aux tortures de l'incertitude pour des années entières.

Le jour suivant, Rodolphe quitta Durnstein ; mais il emportait l'espoir d'être aimé de Régine : car une fois elle lui avait timidement rendu un éloquent regard, et, au moment de son départ, lorsqu'il serrait vivement sa main, elle avait pressé doucement la sienne.

De retour dans son château, il se livre à sa passion, il se croit heureux, seulement d'avoir senti l'amour; mais il éprouve bientôt le contraire, lorsqu'il se voit seul dans son appartement, lorsqu'il songe qu'il faut entrer seul dans sa couche. Il sort : il cherche le sommeil sous le sombre abri des forêts, et ne le trouve pas; il rentre, et sort de nouveau. Ainsi se passa le second jour après sa séparation de Régine. La nuit du troisième, il était en proie à la même anxiété sans pouvoir fermer la paupière.

«Je ne saurais, dit-il en lui-même, supporter plus longtemps cette langueur, ces soupirs, ces tourments qu'elle me cause. Demain matin je vole chez son père, je lui demande la main de sa fille, et nous serons heureux. »

A peine avait-il pris cette résolution, que le petit Pierre était à côté de son lit.

RODOLPHE, *se levant tout à coup.* Quel bonheur pour moi de te revoir, ancien ami de notre maison! J'ai besoin de tes conseils et de ton assistance. J'ai senti combien l'amour a de douceur! Pendant deux jours d'une longueur éternelle, j'ai senti que, sans amour, notre vie n'est qu'un repos insipide. Je l'ai résolu, j'irai à Durnstein et n'en reviendrai pas sans avoir obtenu celle que j'aime. Alors, Pierre, ce ne sera plus dans ce château que réjouissances, bals et festins, que tu pourras encore raconter à mes neveux après dix siècles. Tu gardes le silence... Me voilà malheureux pour la vie, si ton œil clairvoyant trouve des difficultés insurmontables au seul bonheur que j'ambitionne. Ah! parle, Pierre, parle! Régine peut-elle, veut-elle, doit-elle devenir ma femme?

PIERRE. *Elle le peut.* Quel père refuserait Rodolphe de Westerbourg, et qui n'ouvrirait point ses bras avec joie pour recevoir un gendre aussi riche? *Elle le veut:* car elle aime le beau Rodolphe, car elle attend, car elle presse l'heure où il viendra demander sa main. *Elle le doit:* car le noble, le brave Rodolphe vient de jurer dans son cœur d'être l'esclave d'une femme, de se repaître de ses regards et d'obéir à ses moindres caprices.

RODOLPHE. Je n'ai jamais juré cela.

PIERRE. Tu as pourtant juré d'épouser une femme. Crois-moi, la servitude et le mariage sont tellement semblables, que le plus habile ne saurait les distinguer.

RODOLPHE. L'amour est doux! l'amour peut adoucir l'esclavage et ses chaînes. Crois-moi, Pierre, je suis devenu un tout autre homme. Je ne suis plus moi-même, je suis l'organe de la volonté de Régine; je suis sa volonté même; rien ne doit m'empêcher de l'épouser : une femme est le plus digne, le plus beau présent de la nature.

Petit Pierre fit à Rodolphe nombre d'objections contre le mariage : il lui peignait le célibat sous les couleurs les plus séduisantes; mais Rodolphe fut sourd à ses arguments, et demeura inébranlable dans la résolution de se marier sans délai.

PIERRE. Mon devoir était de te prévenir; mon devoir est maintenant de t'offrir mes secours. Tu pars donc demain pour Durnstein?

RODOLPHE. Je pars, et de très-bonne heure.

PIERRE. Et tu demanderas Régine à son père?

RODOLPHE. Je la demanderai en arrivant.

PIERRE. Et tu en feras ta femme, la femme du chevalier de Westerbourg ?

RODOLPHE. Oui, questionneur éternel! oui, je le veux; je veux être heureux sans retard.

PIERRE. Eh bien! tu auras à éprouver de grands obstacles, des peines sans nombre, des souffrances de toute espèce; mais moi, j'ai des remèdes à tout cela. Ton impatience est extrême; il faut que tu triomphes sur-le-champ, il faut que tu sois heureux.

Petit Pierre détacha alors son petit sac, l'ouvrit et en tira un peloton de fil garni tout autour d'aiguilles grosses et fines.

PIERRE. Tiens, Rodolphe: après avoir demandé Régine à son père, fais-lui présent de ce peloton; aussitôt son visage changera de couleur, et il t'accordera sa fille.

RODOLPHE. Malin esprit, tu te moques de moi ? Que veux-tu que le chevalier Ottenweil fasse de ce fil et de ces aiguilles? Peut-être que dans son jeune temps, un cadeau de cette nature pouvait être de quelque prix; mais aujourd'hui....

PIERRE. C'est aujourd'hui que tu en as besoin. Le vieux Ottenweil cherche en vain ce peloton depuis trente ans. Mais je ne veux pas te fatiguer de mes avis. Cherche ton bonheur tout seul, si tu refuses de les suivre. J'ai gardé ce peloton durant des siècles, et je puis le garder encore. Bonsoir. Dans un an, je reviendrai te demander des nouvelles de ton amour.

RODOLPHE. Encore un moment! Tu as donné de bons conseils à mes ancêtres; tu ne voudrais pas finir par me tromper. J'accepte ton cadeau, et je te promets de

le rendre au père de Régine. Il faut bien que ce peloton soit un objet précieux, puisqu'il peut entrer en balance avec une belle fille.

Petit Pierre disparut.

III

Avant l'aurore, le chevalier de Westerbourg, son peloton dans sa poche, s'avançait vers Durnstein. Arrivé près du château, il entre dans un petit bois de sapins, le traverse et trouve sa bien aimée. Tout entière à son amour, elle se promenait sous cet ombrage qui semblait partager sa mélancolie. Elle ne s'était pas aperçue de l'approche de Rodolphe : elle jette un cri d'épouvante; mais il la retient et lui dérobe un baiser. En apprenant le sujet de son arrivée, Régine fut transportée de joie. Elle conduisit elle-même le chevalier à l'appartement de son père, lui en ouvrit la porte, resta dans l'antichambre et attendit son retour avec impatience.

Rodolphe fut reçu par Ottenweil avec bienveillance; et, suivant l'usage de ces temps reculés, il lui fit une description emphatique de la blessure que le regard de sa fille aînée lui avait faite à la chasse. Il lui demanda le seul remède qu'il y eût à son mal; il promit d'assurer, par un acte honorable, un ample douaire à sa fille, et de la rendre héritière de tous ses biens s'il mourait

sans enfants. « Tu cherches, ajouta-t-il, depuis longtemps un trésor que je possède. C'est de grand cœur que je t'en fais hommage, si tu m'accordes ma demande. A ces mots, il tira le peloton de sa poche, et, rempli d'espérance, il le présenta au vieillard.

Soudain les sourcils d'Ottenweil se froncèrent, son gracieux sourire disparut, et le courroux se peignit dans tous ses traits. « Jeune homme, lui dit-il avec colère, depuis longtemps je porte dans l'âme le remords des péchés de mes premiers ans; ils accablent ma vieillesse; mais tu insultes à ce repentir : tu oses me reprocher hautement une faute que je croyais cachée aux yeux du monde! Dieu peut te le pardonner, mais je le prends à témoin du serment que je fais : Ta demande fût-elle aussi sincère qu'elle est outrageante, tu n'aurais pas ma fille; non, pas même quand tu serais le maître de l'empire et des trésors de l'Orient! »

Rodolphe veut répliquer, mais le vieillard l'en empêche et lui conseille de sortir, s'il ne veut pas le forcer à violer les devoirs de l'hospitalité. Le chevalier, au désespoir, regagne la porte en chancelant. Régine se tenait sur son passage; elle l'appelle, mais il fuit sans l'entendre. Il n'avait d'autre pensée que de se venger du petit Pierre, de lui arracher, l'un après l'autre, les poils de sa longue barbe, de lui préparer les plus affreux supplices.

Dans ces moments terribles, il ne songeait pas que le petit revenant se riait de sa colère, et qu'il lui était très-aisé d'échapper à toutes ses vengeances les mieux méditées. Tout son désir était de le revoir, et c'est avec ces dispositions qu'il arriva dans son château. Minuit

sonna, mais petit Pierre ne parut point, et le chevalier, furieux, le chercha vainement dans les réduits les plus obscurs. Il l'attendit une semaine entière ; à la fin, sa vengeance, qu'il ne pouvait satisfaire, son amour sans espoir et sa continuelle insomnie l'enchaînèrent sur son lit de souffrance. Une fièvre violente menaçait sa vie : déjà plusieurs de ses fidèles compagnons d'armes déploraient sa perte, lorsqu'à minuit le petit Pierre se montra près de sa ruelle. A l'instant l'accès de la fièvre se calme, il reprend connaissance, il peut parler à l'ennemi de son repos.

RODOLPHE, *extrêmement affaibli.* Misérable ! pourquoi tarder si longtemps ? Pourquoi choisir le moment où je ne puis soulever ces mains qui me vengeraient ? Mais bientôt j'irai dans cet autre monde que tu habites. Là, conseiller fourbe et cruel ! là, ma vengeance ne cessera pas de te poursuivre qu'elle ne soit assouvie ! Pierre ! Pierre ! pourquoi me rendre si malheureux ?

PIERRE. Ce que j'ai fait, je l'ai fait pour ton bien, pour celui de ta famille entière. Ta passion est affaiblie par la fièvre, la fougue de tes sens est énervée ; à présent, ton âme peut discerner le juste et l'injuste, le bien et le mal. Écoute, et juge si je ne t'ai pas traité en ami, si je n'ai pas pris soin de ton honneur.

RODOLPHE. Que les feux de l'enfer soient ta récompense !

PIERRE. Ne m'interromps pas, écoute-moi tranquillement. Il y a plus de vingt-cinq ans que le vieux Ottenweil alla en Palestine pour y accomplir son vœu de

combattre les infidèles pendant trois années. Il a tenu ce serment. Plusieurs vaillants Sarrasins ont senti le tranchant de son épée, et lorsque les chrétiens donnèrent l'assaut à la ville de Joppé, il fut le premier sur la muraille. Les trois années de son vœu étaient finies; il attendait qu'il s'offrît un navire pour le transporter en Italie. Il vit un jour, sur le port, une jeune fille : ses vêtements marquaient sa pauvreté et son humble condition; mais sa taille était ravissante, mais sa figure était la beauté même. Comme toi, il sentit, pour la première fois, l'empire de l'amour; il fit tout pour se lier avec elle, gagner sa confiance et lui persuader de partager sa couche une seule nuit. Le père de la fille était un pauvre tailleur qui raccommodait les habits des guerriers chrétiens; quelquefois il ne gagnait pas dans sa journée assez de pain pour lui et son enfant; mais le père et la fille étaient aussi vertueux qu'ils étaient pauvres : ils rejetèrent tous deux, avec constance, les dons superbes de l'opulent chevalier. Quoique la fille l'aimât, elle n'accordait pas même un baiser à ses plus vives instances; elle ne lui permettait pas même de lui serrer la main. Cette résistance soutenue porta l'amour du chevalier à un tel point, que, dans le délire de sa passion, il fit de la fille du tailleur son épouse et l'héritière de ses biens. Le prêtre venait de les unir; le chevalier était à table avec la famille de la mariée : le père se lève, demande du silence, et présente sur une assiette, au chevalier étonné, un peloton garni tout autour de grosses et fines aiguilles. « Voici, dit-il gravement, l'héritage et la dot de ma fille; c'est mon unique trésor. Ce peloton te rappellera sans cesse

l'obscure naissance de ta femme; mais en même temps, il te sera un garant qu'elle aimerait mieux tenir l'aiguille le reste de sa vie que d'échanger sa vertu pour les biens les plus rares. Ma chère et unique fille, ajouta-t-il, si un jour ton époux pouvait oublier ce qu'il vient de te jurer en face de l'Éternel; si, de retour dans son pays, il avait honte de toi, s'il t'abandonnait, qu'alors ce peloton te rappelle que tes mains te furent données pour te nourrir toi-même, et qu'on n'est jamais tout à fait malheureux, tout à fait sans ressource lorsque l'on a appris quelque chose d'utile. »

Les premiers six mois de ce singulier mariage s'écoulèrent dans une félicité suprême; les six mois suivants furent beaucoup moins heureux, car le chevalier Ottenweil s'occupait sérieusement de retourner dans sa patrie, et n'envisageait qu'avec effroi le moment où il faudrait se présenter à la noblesse altière d'Allemagne en tenant par la main la fille d'un tailleur. Il aimait encore sa femme avec excès; mais, pourtant, il lui paraissait cruel de s'exiler à jamais du sein de sa famille, par égard pour elle; d'oublier l'héritage de ses pères et de ne plus revoir son château. Peu de temps après, son épouse lui donna une fille; mais le jour de sa naissance fut aussi l'heure du trépas de la mère. Ottenweil ne put se consoler de cette perte. La petite Régine, image vivante de son épouse, obtint toute sa tendresse. Abandonner cette innocente, gage unique d'un amour qui durait encore après le trépas, la laisser entre les mains de son aïeul, se séparer de tout ce qu'il avait de plus cher, lui était impossible. Il chercha les moyens d'avoir toujours son enfant auprès de lui et de la ren-

dre heureuse; il les trouva à la cour de Constantin. Des courtisans, toujours prodigues et toujours pauvres, lui vendirent, pour mille pièces d'or, une attestation en forme, portant que le chevalier Ottenweil avait épousé une demoiselle grecque d'une ancienne maison, et qu'il en avait une fille nommée Régine. On lui dressa un arbre généalogique dûment vérifié; et Ottenweil, se croyant le plus heureux des hommes, partit pour l'Allemagne, son enfant dans ses bras. En arrivant, il fit constater la noblesse de sa fille; quelques temps après, il épousa une très-riche héritière, et devint père de deux autres filles. Mais Régine est toujours son enfant chérie; Ottenweil a résolu, dans son cœur paternel, de lui assurer pour dot la plus grande partie de ses biens.

RODOLPHE. Maintenant, j'y vois clair; maintenant, je m'explique la colère du chevalier et son affreux serment.

PIERRE. N'es-tu pas convaincu aussi de la pureté des intentions de ton ami? Ne pouvant modérer par de bons conseils tes passions effrénées, il t'a fourni un moyen innocent d'éviter la honte qui te menaçait. Ta noble tige a fleuri pendant cinq cents ans, elle a donné les plus beaux fruits, et la fille d'un tailleur en dégraderait la souche! Un jour, tes descendants porteraient un écusson armorié de fil et d'aiguilles, et s'éloigneraient honteusement de tous les tournois!

RODOLPHE. Vieillard incapable de compatir aux brûlantes peines de la jeunesse, tu as beau chercher des

excuses, je t'abhorre pour la vie. Pouvais-je deviner ce secret ? Oh ! que j'eusse goûté de bonheur auprès de Régine !

PIERRE. L'aventure n'est pas ignorée à la cour d'Orient. La méchanceté ne dort jamais. Plusieurs chevaliers allemands se trouvent encore en Palestine. Qui peut te garantir que, d'un jour à l'autre, il n'en reviendra pas quelqu'un qui brise tes armoiries dans la salle du tournoi, et qui te somme de les justifier autrement que par des témoignages mercenaires ?

RODOLPHE. Va-t'en donc, et laisse-moi mourir ! (*Son visage s'enflamme, la fièvre agite tous ses membres.*)

PIERRE. Calme-toi, Rodolphe; sois homme, écoute-moi ! J'ai fait mon devoir comme un ami, comme un père; je t'ai retenu au bord de l'abîme où tu te précipitais en aveugle. Si tu ne veux pas ouvrir les yeux, ton ami se fera une obligation nouvelle de te conduire et de te gouverner jusqu'à ce que tu sois à l'abri du danger. Ton amour est trop violent, la nature n'y peut pas résister, elle succomberait à de nouveaux combats : il faut te satisfaire. Ranime-toi, Rodolphe, et va chercher ta fiancée.

RODOLPHE. Crue ! son père me la donnera-t-il à présent ? Ne tiendra-t-il pas le serment que mon insulte lui a arraché ?

PIERRE. N'est-il point d'autres moyens que le consentement d'un père ? Faut-il donc que tu suives une route périlleuse, lorsqu'un sentier oblique te conduit plus sûrement vers ton but ?

RODOLPHE. Montre-le-moi ce sentier. Me fallût-il gra-

vir des rocs escarpés, franchir de profonds abîmes, j'entreprends tout, pourvu que je possède enfin Régine!

PIERRE. Réjouis-toi donc : tu la posséderas. Sa passion pour toi ne s'est point affaiblie. Le silence obstiné du père sur la cause de son refus diminue la tendresse qui la liait si étroitement à lui. Déjà même elle commence à prendre en aversion le vieillard qui ne veut pas remplir ses vœux les plus chers; elle est prête à se jeter entre tes bras. Fortifie-toi par le repos; ensuite lève-toi, monte à cheval et va au château d'Ottenweil. Tous les soirs, au crépuscule, tu trouveras Régine dans le bocage de sapins. Expose-lui tes tourments, la dureté de son père; et méfie-toi à jamais de mes paroles si elle ne monte en croupe pour voler avec toi vers ton château. Jouis alors de ses charmes autant que durera l'ivresse de ton amour.

RODOLPHE. Non, traître! non, jamais!

PIERRE. Ne m'interromps pas! Je devine tes scrupules. C'est à tort que tu crains la vengeance du père. Le vieillard se croira trop heureux si tu caches son secret; ton silence ne lui semblera pas trop payé par les charmes de sa fille. Mais quand il serait assez insensé pour demander vengeance, repose-toi sur mon zèle; tu connais mon pouvoir, et tu sais par expérience que je n'ai jamais cessé de protéger la maison de Westerbourg.

RODOLPHE. Eh bien! je vais suivre la première partie de ton plan, mais abandonne la seconde à ma délicatesse. Je connais les devoirs d'un chevalier, et je ne

veux pas souiller ma conscience et mon honneur par un enlèvement criminel. Si Régine y consent, je la conduis dans mon château; un aumônier nous y attendra pour nous unir à jamais. Le courroux du père fera bientôt place à la réconciliation, lorsque le prêtre lui aura porté cette nouvelle, et qu'enfin je me serai justifié. Qu'importe que l'on découvre un jour la naissance de Régine? Personne ne peut m'ôter mes biens, et je serais heureux dans ses bras, quand mes armes ne seraient plus suspendues dans la salle des chevaliers, quand je ne pourrais plus signaler ma force dans les tournois. Pierre, seconde mes desseins, si tu ne veux pas que je te soupçonne d'être un Esprit de l'enfer envoyé pour séduire les hommes.

PIERRE, *les larmes aux yeux.* Sois béni, digne fils de tes illustres ancêtres! Tu as subi l'épreuve, tu as prouvé que la vertu germe dans ton cœur. Ton amour et tes sentiments sont épurés; va, et fais ton bonheur avec Régine. Noblesse, opulence, dignités ne font pas les mariages heureux. L'amour sincère, l'amitié, les principes purs forment seuls ces nœuds qui résisteraient même aux violents orages de l'adversité. O mon fils, que je suis fortuné! je t'ai aidé à terminer une bonne œuvre; voilà de quoi me réjouir durant un siècle entier. Prends soin de ta santé, recueille tes forces; mets tes desseins à exécution, et sois heureux! Bientôt je te reverrai.

RODOLPHE, *étonné et ravi.* Ange protecteur, emporte au moins le témoignage de ma reconnaissance, et...

Petit Pierre avait disparu.

IV

Rodolphe goûta un doux et profond sommeil : c'était la première fois depuis dix nuits. Il se réveilla le cœur dans la joie. Le troisième jour, il se sentit assez fort pour quitter son lit et se préparer à enlever Régine. Quelques serviteurs fidèles l'accompagnèrent à Durnstein. Son confesseur, instruit de tout, était chargé de l'attendre jusqu'à minuit dans la chapelle illuminée; car Rodolphe était bien décidé à conduire d'abord à l'autel sa charmante proie, afin de s'unir avec elle. On s'était mis en route au lever du soleil; à la chute du jour, Rodolphe traversa en soupirant le bocage de sapins, et chercha Régine. Déjà il commençait à douter de son bonheur, lorsqu'il la vit descendre du château. Il l'aborde, lui parle, lui découvre son dessein; il répond à chaque objection, et toutes celles qu'il ne peut combattre sont détruites par le tout-puissant amour. Régine opposa en paroles beaucoup de difficultés, et cependant elle se laissa conduire vers les chevaux de Rodolphe. Elle en monte un sans résistance, ravie de se sentir soutenue par les bras du chevalier. A leur départ, la nuit s'approchait, et un tiers s'en était presque écoulé lorsqu'ils arrivèrent au château de Westerbourg. Déjà l'on voit briller la chapelle illuminée, déjà Régine oublie que son père l'attend, la cherche peut-

être avec sollicitude; elle se laisse entraîner dans les bras du bien-aimé qui bientôt va devenir son époux.

Ils étaient entrés dans la chapelle, ils s'agenouillaient devant l'autel. Un valet de Rodolphe s'approche et les prévient que le mariage ne peut pas se faire aujourd'hui : l'aumônier est tombé malade depuis une heure, il se plaint d'une violente douleur et il souffre au point de se rouler sur la terre. Rodolphe prend la main de Régine et la conduit dans la chambre du prêtre; elle voit de ses propres yeux ce pauvre homme ne pouvant même articuler une parole. Ainsi Rodolphe n'eut pas besoin de beaucoup de raisons pour persuader à sa maîtresse d'attendre jusqu'au lendemain : il la tranquillisa en lui promettant que, dès l'aurore, il enverrait chercher un prêtre au monastère du voisinage; qu'il s'unirait à elle pour la vie, et qu'il irait ensuite en porter la nouvelle à son père.

On prit place au repas de noces. Après le festin, Rodolphe conduisit sa bien-aimée à un appartement qu'il avait fait disposer à la hâte. Comme ils traversaient la galerie voûtée dont les longues fenêtres gothiques recevaient les rayons de la lune, Régine, désirant contempler l'astre des amants, fut conduite par Westerbourg sur un balcon. Là, le couple amoureux jouissait du plus charmant aspect. C'était une nuit des plus claires et des plus ravissantes; pas un souffle dans l'air, pas un nuage sous les cieux étincelants d'étoiles. La nature semblait ensevelie dans un doux sommeil. Le hibou de la tour avertissait seul nos amants que d'autres créatures veillaient encore.

RÉGINE, *appuyée sur le sein de Rodolphe et les yeux*

vers la lune. Vois-tu ce disque parfait et brillant? Oh! qu'il soit toujours le symbole de notre amour!

RODOLPHE. Il le sera.

RÉGINE. Que nos feux soient toujours aussi purs!

RODOLPHE. Ils le seront.

RÉGINE. Que jamais ils ne décroissent comme cet astre; qu'ils ne se cachent jamais comme lui aux yeux des mortels!

RODOLPHE. Jamais! jamais! et si quelque nuage venait à les obscurcir, ils reparaîtraient bientôt pour éclater dans une sérénité plus brillante encore.

RÉGINE. Mon cœur le souhaite, l'espère et le croit. Comme il fait beau! comme tout est tranquille! comme tout dort! D'où vient là-bas ce doux murmure?

RODOLPHE. D'un bocage planté par un de mes ancêtres. On s'y promène agréablement lorsque les feux du soleil embrasent la contrée.

RÉGINE. Oh! descendons. Le sommeil fuit aujourd'hui mes paupières. J'ai peur de me voir seule; ma conscience veillerait avec moi, et me reprocherait d'avoir quitté mon père, d'avoir suivi mon amant... et de n'être pas encore son épouse.

RODOLPHE. Tu le seras demain, à la pointe du jour.

Et ils descendirent, ils marchèrent vers le bosquet en se soutenant dans les bras l'un de l'autre. L'ombrage les reçut, l'ombrage inspira de la hardiesse à Rodolphe, et de la complaisance à Régine. Des baisers ardents commencèrent: et, au bout d'une demi-heure, Régine sortit en désordre de ce sombre réduit. Ses cheveux dénoués flottaient et se mêlaient dans les plis de sa robe. Elle se tordait les mains, se frappait le front,

se meurtrissait le sein, et s'appelait de mille noms odieux.

En vain le chevalier la suivait pour la consoler, en vain il lui promettait de ne la revoir qu'en présence d'un prêtre, elle n'entendit, ne vit que sa honte ; elle le nomma le ravisseur de son innocence, et s'enfuit précipitamment dans la chambre qui lui était destinée. C'était du moins un bonheur pour elle que les domestiques enivrés, se fussent endormis en les attendant : ils ne virent pas son désespoir, ils n'entendirent pas ses sanglots. Rodolphe se garda d'en réveiller aucun ; et palpitant de crainte, il se glissa dans son appartement.

« Petit Pierre va venir, se dit-il en lui-même ; il me demandera compte de la faute que j'ai commise si involontairement... » Pour cette fois, sa crainte fut vaine : Pierre ne vint pas, et Rodolphe employa le reste de la nuit à chercher les moyens d'apaiser Régine, de la réconcilier avec son père, et de commencer avec elle une vie douce et fortunée.

V

Rodolphe, accompagné du prêtre, se rend dès la pointe du jour à la porte de l'appartement de Régine : il frappe d'abord doucement, la conjure de lui ouvrir ; mais une heure s'écoule sans qu'elle lui réponde. Son impatience ne connaît plus de bornes, il force la porte.

Dieux! il voit sa bien-aimée étendue sur le plancher et baignée dans son sang. Elle avait à la main un poignard fumant. Ses yeux, immobiles et encore ouverts à demi, étaient fixés sur un tableau qu'un des ancêtres de Rodolphe avait acheté en Palestine. Cette peinture représentait Lucrèce au moment où, désespérée de la perte de son honneur, elle plonge un poignard dans son sein. Le regard de Régine, tourné même après sa mort vers cette image, témoignait qu'elle s'était livrée au désespoir comme Lucrèce et qu'elle avait fini comme elle.

Comment peindre la scène qui suivit! L'état de Rodolphe fut d'abord une sorte de stupeur, qui se changea bientôt en désespoir, en fureur. Si le prêtre, si la foule de ses domestiques n'eussent pas été présents, il aurait suivi sa Régine, il aurait échappé aux épreuves qui l'attendaient. Un seul pas hors du droit sentier le conduisit d'égarement en égarement, de précipice en précipice, jusqu'aux bords de l'abime qui finit par l'engloutir. Prends garde, jeune homme! Prends garde, jeune fille! C'est pour vous instruire que je dérobe cette histoire aux vers qui la rongeaient depuis longtemps. Il est facile de s'écarter du droit chemin, il est difficile de le reprendre.

Ce fut avec peine qu'on arracha le désespéré Rodolphe du cadavre de Régine, et qu'on le porta sur son lit. Il fallut lier ses mains et veiller auprès de lui. Vainement lui offrait-on les secours de la religion; ses dents se heurtaient avec fureur. Le père, désolé, vint chercher le corps de sa fille. En voyant son séducteur dans l'état le plus affreux, il n'eut pas la force d'en tirer ven-

geance, et mêla ses larmes aux siennes. I suivit de près au tombeau l'enfant de son cœur ; et lorsque Rodolphe fut en état de quitter son lit et de modérer ses regrets, le vieux chevalier était déjà dans la terre à côté de Régine.

VI

Trois longs mois s'écoulèrent : Rodolphe sortit enfin pour aller à la chasse. Il erra dans la forêt, triste et découragé, et rentra chez lui sans gibier ; il ne pouvait encore faire couler le sang, il avait toujours devant les yeux celui de Régine. Son cœur, sans joie, s'ouvrait à toutes les souffrances de la vie et se fermait à tous les plaisirs. Minuit le trouva encore éveillé, et le petit Pierre s'approcha de son lit. Un long crêpe couvrait ses épaules, et sur ses joues creuses coulaient des ruisseaux de larmes.

RODOLPHE, *frémissant.* Que veux-tu ? D'où viens-tu ?

PIERRE. De la tombe de ton amante. Depuis trois mois, je paye tous les jours le tribut de mes pleurs à cette infortunée. J'avais espéré de t'y trouver, je ne t'y ai jamais aperçu...

RODOLPHE. Ton reproche est juste ! C'est le plus doux que tu puisses me faire. Demain, je visiterai cette tombe : j'irai lui rendre ce triste et dernier devoir.

PIERRE. Pourquoi ton œil se détourne-t-il de moi ? pourquoi ne peut-il soutenir mon regard ?

RODOLPHE. Parce que j'ai honte. Je n'ai jamais pensé qu'en tremblant au moment où je te reverrais. Je redoutais d'entendre des reproches d'autant plus affreux, que je les ai mérités.

PIERRE. Tu mériterais plus encore. Je t'avais donné des avis paternels : je t'avais montré ton forfait dans une image frappante, et tu as tout oublié ! Mais le rideau est tombé ; si le repentir ne peut pas anéantir ce qui est accompli, il peut au moins te rendre plus sage pour l'avenir. Où est le mortel qui jamais ne bronche, et ne tomba jamais ? Des milliers tombent cent fois et cent fois se relèvent sans s'être fait de mal. Pour toi, ta première chute a été douloureuse. Cette expérience te servira à éviter désormais l'écueil.

RODOLPHE. Cher et bon vieillard, chacune de tes paroles est un baume pour moi ! Tu as raison, je renonce aux femmes pour la vie, je veux les fuir à jamais.

PIERRE. Quelle précipitation et quelle folie ! Celui qui s'est cassé une jambe ne doit-il plus marcher ? faut-il qu'il reste toujours assis pour ne pas risquer de se casser l'autre ?

RODOLPHE. Je ne te comprends pas...

PIERRE. Tu renoncerais à l'amour, parce qu'une fois tu as été la victime de cette passion ? tu ne jouirais jamais des délices de la destinée humaine ? Quelle injustice ! Modère-toi seulement ; sois sur tes gardes pour ne pas succomber mal à propos, et tu seras heureux.

RODOLPHE. Qui ? moi ! je pourrais !... Non, jamais je ne pourrai oublier Régine, ni porter mes hommages à une autre !

PIERRE. Le temps rendra praticable ce qui maintenant te paraît impossible. Il est juste de pleurer ta bien-aimée, une innocente fille, tombée sous le poignard. Remplis cette obligation ; mais songe ensuite à des devoirs plus sacrés, aux devoirs de l'homme et du chevalier.

Pierre avait disparu. Rodolphe fut d'abord étonné que l'Esprit ne lui eût pas fait des reproches plus sévères. Mais en y réfléchissant, il conclut qu'il n'était pas fondé à lui en faire de plus durs, parce que sa faute ne provenait que d'un excès d'amour, et qu'il n'avait rien négligé pour la réparer promptement. Il est vrai que la fin sanglante de Régine pesait encore sur son âme, mais il attribuait sa mort aux principes exaltés, aux idées trop pures qu'elle s'était faites de l'honneur.

Le lendemain, dès la pointe du jour, il prit son armure de deuil et s'achemina lentement vers le tombeau de Régine. Les images du passé se présentèrent à son âme attristée. « C'était ici, se disait-il, que nous nous promenions tous deux en nous tenant embrassés ! Là, je la rencontrai ; ici, elle accourut à moi... j'étais heureux alors ! Amour, tes jouissances sont infinies comme tes peines ! Tu es plus amer que l'absinthe, mais aussi le miel est moins doux que toi. »

C'était un de ces jours d'automne que l'on ne saurait peindre, où la nature semble dire adieu à ses admirateurs et se préparer au long repos de l'hiver. De légers nuages couvraient les cieux et formaient comme un crêpe devant le soleil ; des rayons isolés, se montrant quelquefois, éclairaient faiblement le paysage ; pas un zéphyr n'agitait les arbres de la forêt. Un vague mur-

mure en interrompait seul le silence solennel, car les feuilles se détachaient sans cesse, l'une après l'autre, de la branche qui jusqu'alors les avait fermement retenues dans les tempêtes, et descendaient avec un léger frémissement. Les hôtes des bois ne chantaient plus ; leurs cris ne se faisaient plus entendre qu'à de longs intervalles. Oh ! qu'ils étaient différents de ces ramages de l'époux dans le printemps, de ces plaintes craintives de la mère quand ses petits prennent l'essor ! C'était l'accent des adieux, la plainte du voyageur dont les compagnons se sont écartés de la route ! Les guérets étaient chauves et déserts ; leur parure reposait depuis longtemps sous le toit du laboureur. L'œil souffrait en parcourant ces campagnes, et n'avait pour se récréer que quelques espaces verdoyants où commençaient à poindre les semences nouvelles, faible image du réveil de la nature.

Que celui qui, dans un jour pareil, se promène aux champs sans se rappeler la mort à chaque pas se hâte de faire son testament, car elle viendra le saisir inopinément.

Pour Rodolphe, ce jour faisait sur lui une double impression ; son cœur attristé se plaisait à s'ouvrir à chaque image du trépas ; des pleurs involontaires tombaient de ses yeux ; et lorsqu'il s'approcha du tertre qui couvrait Régine, lorsqu'il vit que les fleurs qu'on y avait plantées se fanaient, que leurs feuilles se dispersaient çà et là, il tomba sur la terre et toutes ses blessures se rouvrirent.

VII

Enfin, après de longues instances, l'écuyer de Rodolphe décida son maître à retourner au château ; il quitta ce tombeau funeste avec de douloureux soupirs. Comme il montait dans le bois, à travers les ténèbres il aperçut des flambeaux dans le lointain, et entendit les pas de plusieurs chevaux qui s'approchaient. Six cavaliers passèrent devant lui comme l'éclair ; l'un d'eux tenait une femme entre ses bras : elle gémissait, et ses cris imploraient du secours. Le courage de Rodolphe se réveille ; il tire son épée et poursuit les fugitifs. Bientôt il les atteint et leur demande raison de cet enlèvement. Le combat s'engage ; les ravisseurs prennent la fuite, et laissent la femme au pouvoir de Rodolphe. Il la transporte évanouie sur son cheval, la conduit à son château, et après l'avoir rappelée à la vie, il lui dit :

RODOLPHE. Noble dame, vous êtes en mains sûres. Le chevalier que vous voyez devant vous connaît son devoir ; il protégera la femme opprimée, il la défendra contre tous. Parlez, que dois-je faire pour vous ? »

L'ÉTRANGÈRE. J'ai l'habitude du malheur ; il peut encore m'effrayer, mais non pas me vaincre. En partant aujourd'hui de Spire, je me croyais la plus délaissée, la plus malheureuse des femmes ; la Providence n'a pas tardé à me convaincre que je pouvais être encore plus

malheureuse entre les mains des voleurs. Cependant je vois que le destin peut me sourire encore, puisqu'il me jette entre les bras du plus généreux des chevaliers, puisque vous m'offrez, seigneur, votre secours et votre protection.

RODOLPHE. Je vous donnerai l'un et l'autre, s'il est en mon pouvoir. Parlez à cœur ouvert à votre ami : avez-vous besoin de quelque chose ?

L'ÉTRANGÈRE. Hélas ! je manque de tout ce dont peuvent manquer les humains; il ne me reste plus rien que cet habit, à peine suffisant pour me couvrir ! Le cheval que j'avais monté pour aller à Worms, est la proie des brigands; mais je m'y rendrai à pied de bon cœur, dans l'espoir d'y trouver non la fin de mes misères, mais quelques soulagements.

RODOLPHE. J'ai des amis à la cour impériale, et, s'ils peuvent vous être utiles, je vous offre les plus pressantes recommandations.

L'ÉTRANGÈRE. Oh ! non, la pompe de la cour n'est pas l'objet de mes vœux. Pourrais-je y paraître sous un pareil vêtement, moi, la femme du chevalier Waldemar; moi, qui jouissais autrefois d'une si haute considération ! Mon projet est plus conforme à ma situation ! je chercherai à gagner du pain en brodant des voiles et des écharpes.

RODOLPHE. Vous, la femme du chevalier Waldemar ! et dans la misère ? et dans l'abandon ?...

L'ÉTRANGÈRE. Oui, plus abandonnée que l'enfant exposé dans un bois par une mère dénaturée : il n'a pas l'idée de sa situation; moi, je sens toute l'horreur de la mienne.

RODOLPHE. Pardonnez à ma curiosité: daignez m'apprendre quel étrange revers a pu vous réduire à cet état misérable.

L'ÉTRANGÈRE. Il y a cinq ans que des prêtres de France, traversèrent l'Allemagne, et par ordre du pape, prêchèrent la croisade pour la Palestine. Mon époux, animé par leurs exhortations, vendit son château et tous ses biens, fit une levée de quatre cents hommes d'armes, et se rendit avec eux à Brindes, où des vaisseaux attendaient tous les chevaliers allemands. A peine me laissa-t-il de quoi vivre pendant une année. « Je t'enverrai, me dit-il, par le premier navire, un butin considérable! » car il ne rêvait que trésors qu'il devait conquérir sur les voluptueux Sarrasins. Voilà cinq ans écoulés, et je n'en ai reçu ni secours, ni message! Cependant, à l'aide d'une sévère économie, je suis parvenue à vivre et à me soutenir avec un seul serviteur pendant quelques années; mais à la fin j'ai consumé le prix de mes joyaux, de mes vêtements même; et après avoir été deux jours sans prendre de nourriture, je me suis décidée à me rendre à Worms sur un cheval d'emprunt, pour y gagner ma subsistance par le travail de mes mains, ou pour entrer au service de quelque dame de distinction.

RODOLPHE. Cruel Waldemar! comment peux-tu oublier ainsi ton épouse?

L'ÉTRANGÈRE. Ne le blâmez pas: il est beaucoup plus âgé que moi; mais je l'aimais tendrement, je l'aimais comme un père. Sans doute il est tombé sous le glaive d'un Sarrasin, ou il a été moissonné par la peste, car il n'aurait pas oublié sa femme...

RODOLPHE. Mais vos amis, vos parents ?

L'ÉTRANGÈRE. Je suis étrangère ; mon pays est l'Italie ; j'appartiens à la noble mais pauvre maison d'Orsano. Waldemar me vit dans un pèlerinage qu'il fit à Rome, il y a huit ans. Mon peu de beauté attira ses regards, et il me choisit pour être son épouse ; il n'est pas étonnant que sa famille et toute la noblesse de Spire abandonnent une étrangère malheureuse, une Italienne qui peut-être a conservé un peu trop de fierté dans son malheur.

RODOLPHE. C'est un indigne procédé ! Que je suis heureux de vous avoir rencontrée ! Depuis longtemps j'étais avide d'accomplir une bonne action. Regardez-moi comme votre ami, comme votre frère. Restez dans mon château jusqu'à ce que vos chagrins s'effacent et cessent de ronger la fleur de votre beauté. Je veux que rien ne vous manque ; je veux partager avec vous mes richesses ; je veux vous procurer tous les soulagements que sollicite votre infortune.

Agnès, c'était le nom de l'étrangère, refusa longtemps les offres généreuses de Rodolphe ; mais il devint plus pressant ; il essaya de lui persuader qu'elle pouvait tout regarder comme un emprunt que son époux s'empresserait d'acquitter à son retour. Elle céda, et consentit à prendre, pour quinze jours tout au plus, un appartement dans le château.

Le triste Rodolphe reprit alors quelque activité, quelque enjouement. Il fit plusieurs voyages à la ville, et en rapporta des habits et des diamants pour son intéressante protégée. Agnès avait vingt-six ans ; les souffrances de son cœur avaient pâli son visage, mais cette

pâleur s'enfuit avec les chagrins. Les roses de ses joues reparurent; ses yeux éteints reprirent leur éclat, et leurs noires prunelles rivalisèrent avec le brillant ébène de sa chevelure. La première fois qu'elle se présenta, l'œil humide de larmes et dans la pompe de ses nouveaux atours, pour remercier son bienfaiteur, Rodolphe convint, au fond de son âme, qu'il y avait d'autres belles femmes que Régine.

Les quinze jours étaient écoulés, Agnès voulait partir; mais Rodolphe lui demanda de prolonger son séjour de huit jours encore; elle ne se fit pas presser. Ce séjour se prolongea ainsi de huitaine en huitaine, et bientôt Agnès ne parla plus de départ. Elle aimait son bienfaiteur; son âme s'était donnée à ce beau chevalier, et Rodolphe répondait à son affection par le plus tendre retour. Il aurait voulu s'unir avec elle : des liens indissolubles enchaînaient Agnès à un autre. Rodolphe ne voyait donc que dans l'éloignement le jour où il pourrait lui offrir sa main, mais c'était avec d'autant moins d'impatience, que l'ardent amour d'Agnès lui accordait tout ce qu'il pouvait désirer. Régine fut oubliée: il ne vivait, ne respirait que pour Agnès. Quelquefois pourtant, au milieu des nuits, pendant qu'il se rassasiait de volupté dans ses bras, il se rappelait cette malheureuse victime de l'honneur outragé; il se rappelait aussi le petit Pierre, et il frissonnait en croyant l'apercevoir dans quelque coin. Mais le petit Pierre ne reparaissait plus et ne venait point troubler les plaisirs de Rodolphe.

VIII

Cependant, à peine arrivé en Palestine, le chevalier Waldemar avait conduit tous ses guerriers à l'armée chrétienne. Il avait combattu cinq ans contre les Sarrasins, mais sans faire presque aucun butin, et très-souvent il ne pouvait payer la solde de ses compagnons. Sans cesse il se rappelait sa femme avec une sollicitude paternelle; il se repentait de ses erreurs, livrait de nouveaux combats, et ne remportait que des blessures. Un jour que, pendant la chaleur de midi, il était couché dans sa tente, il se demanda tout haut ce que pouvait faire Agnès actuellement, quels moyens elle pouvait avoir pour subsister. « Tout va bien pour elle, lui répondit une voix; elle mène une très-joyeuse vie. » Aussitôt il se lève, regarde autour de lui et voit un de ses amis, un de ses compatriotes, un chevalier de grande renommée.

WALDEMAR. Est-ce toi qui viens me répondre? Qui t'amène en ces lieux?

LE CHEVALIER. La même soif de gloire qui t'a fait aborder en Palestine. Il y a un mois que je te cherche dans l'armée pour te donner des nouvelles de ta femme. Tout va pour elle le mieux du monde.

WALDEMAR. Comment? et je ne l'ai pas laissée avec assez d'or pour se nourrir pendant six mois!

LE CHEVALIER. Une belle femme a-t-elle besoin d'or

pour vivre et pour être heureuse! Mon vieux compagnon, tu as bien peu d'expérience.

WALDEMAR. Grand Dieu! est-ce donc à ce prix que je dois en acquérir? Parle clairement, et mets le comble à ma misère.

LE CHEVALIER. A ta misère! lorsque tu apprends que ta femme est heureuse? Tu es étrange! Le jeune Westerbourg... tu connais ce riche et beau chevalier? Grâce à tes folies, ta femme n'avait point de ressource; eh bien! il l'a recueillie chez lui. Agnès était depuis longtemps dans le château de Rodolphe, lorsque j'ai quitté l'Allemagne. Elle est pompeusement vêtue, et mène une vie pleine d'agréments, tandis que tu manques de tout sous la tente. Tu auras bientôt des héritiers : l'obligeant Rodolphe se charge, dit-on, de t'en procurer à Spire. Allons! Il faut guerroyer vaillamment, il faut amasser un ample butin, afin que tes enfants trouvent un jour une riche succession.

WALDEMAR. Tu viens de mentir!

LE CHEVALIER. Attends, pour me faire ce reproche, que tu m'aies convaincu d'imposture. En loyal chevalier, je me suis cru obligé de te prévenir de ton déshonneur : maintenant, tu peux faire ce que tu crois ton devoir; et si cette conduite de ta femme te convient, je n'ai plus rien à dire.

Le chevalier s'éloigna. Waldemar écumait de rage. « Oui, dit-il, fût-ce le démon lui-même qui, par un rapport mensonger, voulût m'arracher de la Palestine, j'irai revoir ma femme. Malheur, malheur à elle, si je la retrouve adultère! Elle aurait dû supporter la faim, elle aurait dû mendier plutôt que de vendre mon hon-

neur, plutôt que de flétrir un nom dont le lustre me coûte ici tant de travaux ! »

Il profita du premier navire pour repasser en Italie, traversa l'Allemagne, et arriva un soir à Spire, accablé de lassitude.

Agnès ne le croyait pas si près. On célébrait le jour de sa naissance, dans le château de Rodolphe : des convives nombreux s'y livraient à la joie. Vers le minuit, Agnès regagna le lit de volupté qu'elle n'avait cessé de partager avec Rodolphe. Elle était enceinte depuis sept mois; mais elle avait eu l'art de cacher son état aux regards pénétrants des autres femmes; personne ne s'en doutait. Elle était donc couchée avec Rodolphe. Bercé par ses tendres caresses, il venait de s'assoupir délicieusement, lorsque le petit Pierre entr'ouvrant leurs rideaux :

PIERRE. Excusez-moi, si je vous dérange! — Agnès, j'ai une nouvelle à te communiquer : ton mari est arrivé ce soir à Spire, sain et sauf. Il te cherchera demain matin; prends bien garde qu'il ne te trouve ici, ou du moins qu'il ne te surprenne dans cette situation.

Il disparut aussitôt, et les amants restèrent glacés d'effroi. Agnès voulait douter de la vérité, mais Rodolphe savait trop bien que les paroles du petit Pierre n'étaient jamais vaines. Ils veillèrent toute la nuit, occupés de mille projets divers, et le matin leur irrésolution durait encore. Rodolphe ne pouvait cacher son Agnès; tout le voisinage savait qu'elle habitait avec lui. Il ne lui était pas possible non plus, par toutes sortes de raisons, de la refuser à un époux qui venait la réclamer. Il avait à craindre la vengeance des habi-

tants de Spire; et quand même il l'aurait bravée, il n'en imprimait pas moins sur Agnès une honte ineffaçable. Après avoir longtemps délibéré, ils convinrent que Rodolphe irait trouver à Spire le chevalier Waldemar, pour sonder ses dispositions. Lorsque Rodolphe était sur le point de monter à cheval, le petit Pierre arriva. « Vous êtes dans l'angoisse, leur dit-il; je ne puis me défendre d'avoir pitié de vous; je vous rendrai service, quoique vos déportements ne le méritent guère. »

RODOLPHE. Oh! si tu le pouvais, je te regarderais éternellement comme mon bienfaiteur, mon ami, mon père!

PIERRE. Le chevalier Waldemar sait ta demeure, Agnès; il partira de Spire de très-grand matin, accompagné de ses amis, et doit arriver sur le midi au château. Il ne faut pas qu'il te surprenne dans le trouble où je te vois; son œil soupçonneux et jaloux serait aussitôt dans la confidence de tes secrets.

RODOLPHE. Je vais donc fermer les portes et me préparer à la défense.

PIERRE. Et déclarer ouvertement, sans doute, que la femme d'un autre est ta concubine? graver la honte sur son front et sur le tien? t'exposer aux mépris et aux attaques de tous les chevaliers? Est-ce là ce que tu désires, Agnès?

AGNÈS. Oh non! mon Dieu... non!

PIERRE. Si vous avez confiance en moi, je consens à vous secourir et à vous sauver. (*Et petit Pierre détacha son havre-sac, l'ouvrit et y prit deux petits paquets. Rodolphe tremblait d'avance, en se rappelant le pelo-*

ton de fil. Pierre dit à Agnès :) Voici, deux poudres : prends celle-ci la première, et dans une demi-heure tu seras heureusement accouchée; alors, tu prendras l'autre, elle te fortifiera de telle sorte que tu pourras aller à la rencontre de ton mari comme la femme la plus irréprochable.

Rodolphe doutait de l'effet de ces poudres; il conjurait Pierre de sauver la vie de son enfant, qui deviendrait infailliblement victime d'un moyen aussi dangereux. Il défendit à Agnès d'accepter les poudres, et s'en alla faire des préparatifs pour mettre le château en état de résistance. Le petit Pierre, profitant de son éloignement, assura à Agnès que les poudres ne pouvaient nuire à elle ni à son enfant; qu'il garantissait la vie de tous les deux, et qu'il prenait cet enfant sous sa protection.

Lorsque, d'après les ordres de Rodolphe, la trompette appela ses guerriers, Agnès crut qu'on annonçait l'arrivée de son mari; elle avala la première poudre avec la plus grande précipitation. Les douleurs se firent sentir à l'instant même; Agnès accoucha d'une petite fille, aussi jolie que sa mère; et comptant pleinement sur l'assistance de Pierre, elle prit sur-le-champ la seconde poudre : l'effet en fut plus rapide encore. Agnès, pleine de vigueur, se leva de son lit, et embrassa fortement son cher Rodolphe qui revenait en ce moment de ses préparatifs belliqueux. Avec un aimable sourire, elle lui montra sa petite fille, et lui reprocha son manque de confiance dans son ange gardien, le petit Pierre. Rodolphe, transporté de joie, demande avec sollicitude ce qu'il faut faire de l'enfant, et de quelle

manière on pourra le cacher à tous les regards. « Reposez-vous-en sur moi, dit le petit vieillard; je lui servirai de père. Et toi, Rodolphe, homme de peu de foi, je te jure sur mon honneur qu'un jour tu reverras ta petite Agnès, et qu'elle fera ton bonheur. »

Pierre prit l'enfant dans ses bras, et disparut.

IX

Au lieu de se préparer à combattre Waldemar, Rodolphe fit commencer les apprêts d'une fête. Agnès se retira dans un appartement éloigné : là, elle attendit son époux en tremblant; elle pressentait le triste avenir où, entre les bras du vieillard, elle regretterait en vain les amoureuses caresses de Rodolphe.

A midi, la vedette sonna du cor : c'était le chevalier Waldemar qui entrait dans le château, accompagné de six de ses amis. Rodolphe alla au-devant d'eux.

RODOLPHE. Qui êtes-vous, chevaliers, et quel motif me procure l'honneur de vous recevoir ?

WALDEMAR. Je suis le chevalier Waldemar ; ceux-ci sont mes amis et mes compagnons. On m'a dit à Spire que je trouverais ma femme dans ton château. Puis-je croire le bruit qui s'en est répandu ?

RODOLPHE. Tu le peux, brave chevalier.

WALDEMAR. Où la trouverai-je ? Dans l'appartement de ton épouse, sans doute ?

RODOLPHE. Je ne suis pas encore marié.

WALDEMAR. Et tu loges la femme d'un autre chevalier dans ton château ! tu la gardes auprès de toi pendant des mois entiers ! Tu sacrifies avec elle l'honneur de son mari absent !

RODOLPHE. Qu'il se présente, celui qui ose le soutenir et qui prétend le prouver ; je lui répondrai en chevalier qui connaît son devoir. En me conduisant comme je l'ai fait, j'ai cru ne mériter les reproches de personne; et, surtout, je n'en attendais pas de toi, Waldemar. Je trouve ta femme entre les mains des brigands; mon bras les force d'abandonner leur proie. Les vêtements d'Agnès étaient misérables, à peine suffisaient-ils à la couvrir ; je l'ai vêtue, je l'ai nourrie pendant une année entière. Pardonne si je suis forcé de me vanter ici pour me justifier. Je lui ai donné l'hospitalité dans ce château ; depuis longtemps cette fidèle épouse aurait fermé la bouche à la malignité, si, au sortir de chez moi, elle eût été certaine de trouver ailleurs un asile. Si tes amis t'ont abusé par d'autres rapports, qu'ils viennent les affirmer en ma présence, qu'ils disent pourquoi ils ont abandonné ta femme dans la misère, pourquoi ils ont laissé à d'autres chevaliers l'avantage de prendre soin d'elle. Mais avant de calomnier toi-même mes actions, lave-toi de la honte d'avoir quitté ta femme sans lui laisser de l'or, de ne t'être point souvenu d'elle, d'avoir été six ans sans lui envoyer aucun secours.

Waldemar sentit le reproche jusqu'au fond du cœur : ses yeux étincelants de courroux prirent une expression plus calme ; il regarda Rodolphe en face pour la première fois, et lui tendit la main.

WALDEMAR. Bien heureux toi et moi, si le bruit qui court est menteur ! nous serons alors de véritables amis, et je n'oublierai jamais les services que tu m'as rendus pendant mon absence. Où est Agnès ?

RODOLPHE. Là-haut, dans son appartement. Je ne l'ai pas encore vue, je ne lui ai pas encore parlé d'aujourd'hui. Elle sera ravie de voir l'homme dont elle a si souvent pleuré la mort.

WALDEMAR. J'essuierai ses larmes si elles coulent d'une source pure.

Il entra dans le château; il vit sa femme qui se présenta devant lui l'innocence sur le visage; ses soupçons se dissipèrent. Tous reproches cessèrent par la médiation des amis de Waldemar. Agnès sécha ses larmes. Après le repas, son époux la prit dans ses bras, remercia Rodolphe de tout ce qu'il avait fait pour elle, et la conduisit à Spire sans qu'elle pût adresser à Rodolphe ni en recevoir un tendre et dernier adieu.

Agnès chevauchait tristement à côté de son mari, son cœur n'était occupé que de Rodolphe : elle avait un si profond chagrin d'en être séparée, que l'amertume de ses douleurs se manifesta sur son visage, dans ses gestes et surtout dans ses regards sans cesse tournés derrière elle. Waldemar le vit, le remarqua; ses soupçons se renouvelèrent. Ses amis ayant pris congé de lui, il resta seul avec Agnès dans l'hôtellerie. Elle se prit à pleurer, à gémir ; mais c'est en vain qu'il lui demanda la cause de ses peines, de ses larmes : alors il ne lui resta plus aucun doute. Pour se convaincre pleinement, il paraît compatir aux souffrances de son épouse ; il essuie affectueusement ses pleurs ; il s'ac-

cuse mille fois de l'avoir laissée sans consolation et sans secours. « Puisque tu me croyais mort, lui dit-il, je n'aurais jamais dû te reprocher d'avoir promis, d'avoir même accordé ta tendresse à un autre. »

Agnès ne répondit pas, et bientôt elle chercha un lit solitaire pour y pleurer Rodolphe et son enfant, ces deux objets chéris qu'il lui avait fallu quitter si précipitamment. Waldemar ne partagea point sa couche; il méditait des plans pour découvrir la vérité. A la pointe du jour, il s'approcha du lit d'Agnès, qui n'avait pas encore fermé l'œil. « Prépare-toi, lui dit-il, nous partons dans une heure. »

AGNÈS, *effrayée*. Et pour quel endroit ?

WALDEMAR. Pour la Palestine. Mes guerriers y attendent leur chef; et afin de ne plus t'exposer au dénûment et à la misère, je t'emmène avec moi.

AGNÈS. Impossible ! impossible !

WALDEMAR. Pourquoi donc, impossible ? Tu ne peux pas rester ici ; je n'ai point d'or à te laisser, et tu ne voudrais plus dépendre de la commisération d'autrui ?

AGNÈS. Comment supporterais-je les fatigues d'un pareil voyage ? Je succomberais avant d'avoir fait la moitié du chemin. Si tu veux ma mort, donne-la-moi plutôt ici ; préviens les souffrances qui m'attendent.

WALDEMAR. Tu ne veux donc pas partir avec moi ?

AGNÈS. Je ne saurais.

WALDEMAR. Tu aimes mieux rester ici ! tu aimes mieux être nourrie par de beaux chevaliers, n'est-il pas vrai, Agnès ?

AGNÈS. Je veux mourir !

WALDEMAR. Il faut partir ; mes heures sont comptées.

C'est hésiter trop longtemps. Choisis : veux-tu suivre ton mari ? veux-tu partager ses dangers et ses peines comme une épouse fidèle ? ou veux-tu te retirer dans quelque monastère jusqu'à son retour ?

AGNÈS. Mène-moi dans un monastère où je puisse tranquillement prier pour toi et pour moi.

WALDEMAR. Que ta volonté soit faite. Les chevaux sont sellés ; prépare-toi : je reviendrai dans un moment.

Waldemar sortit de la chambre avec précipitation. Agnès se leva lentement ; à peine pouvait-elle s'habiller, car elle avait sans cesse les yeux tournés sur la rue pour voir si elle ne découvrirait pas quelqu'un des écuyers de Rodolphe, ou peut-être Rodolphe lui-même : mais elle ne vit personne. Son mari revient ; elle le suit, monte à cheval et marche à côté de lui dans un morne silence. Ils rencontrèrent beaucoup de chevaliers ; mais Agnès avait beau regarder, elle ne reconnaissait aucun des gens de Rodolphe.

Vers midi, ils descendirent à une auberge. Pendant que Waldemar faisait rafraîchir les chevaux et préparer le repas, Agnès se tint à la porte, promenant autour d'elle ses regards désolés. Bientôt elle remarqua sur le seuil d'une chaumière, en face de l'auberge, une femme qui allaitait un enfant. Ce tableau pénétra son cœur ; l'amour maternel s'y réveilla, et l'envie de presser contre son sein un enfant, ne fût-ce que l'enfant d'un pâtre, l'attira vers l'humble réduit. « Heureuse mère ! dit-elle en contemplant la pauvre bergère occupée de son respectable devoir ; heureuse mère ! tu as ton enfant avec toi ! tu peux toi-même le soigner, tu

peux le nourrir toi-même ! Oh ! que je voudrais être à ta place !

LA BERGÈRE. Noble dame, ce n'est pas mon enfant ; je ne suis que sa nourrice.

AGNÈS. A qui donc appartient ce nourrisson aux yeux noirs ?

LA BERGÈRE. Dieu le sait, qui me l'a envoyé hier d'une manière miraculeuse. Je gardais mes brebis, et pleurais mon enfant enterré le matin, lorsqu'un vieillard (je n'en ai jamais vu de si petit et de si âgé) accourut vers moi, me chargea de nourrir ce nouveau-né, me mit dans la main une poignée d'or, et promit de m'en apporter encore autant dans un an d'ici.

AGNÈS. Oh ! c'est elle ! c'est elle ! C'est toi, enfant perdue ! Voilà sa bouche ! voilà mes yeux ! tu es mon portrait, tu es celui de Rodolphe !

« Laissez-moi aussi examiner cette ressemblance ! » dit une voix derrière Agnès... Elle se tourne et voit Waldemar enflammé de fureur et de vengeance. Aussitôt son cœur se ferme à toute impression de joie ; un frisson la saisit ; elle oublie le trésor qu'elle vient de prendre entre ses bras ; ses bras défaillants s'affaiblissent, et la pauvre petite créature tombe le long de son corps glacé ; heureusement, la nourrice attentive la reçut sur ses genoux. Waldemar prit son infidèle épouse dans ses bras, et la porta dans un appartement isolé, car elle ne pouvait marcher. Tristement assise, elle fixa ses yeux sur le carreau, de peur de rencontrer ceux du chevalier outragé ; pour lui, il se tint devant elle les bras croisés.

« J'exige, dit-il enfin avec emportement, j'exige une

confession simple et pure de ton crime ; c'est le seul moyen de te sauver ! Cet aveu, s'il est sincère, peut seul amortir dans mon cœur la soif de la vengeance. » Dès qu'Agnès put parler, elle confessa tout. « Donne-moi la mort, ajouta-t-elle ; tu as à me reprocher le plus horrible outrage ; mais je ne te pardonnerai jamais moi-même de m'avoir abandonnée à la plus affreuse indigence, et d'être ainsi la première cause de mon crime. »

Waldemar ne répondit rien ; sa bouche ne s'ouvrit que pour donner les ordres du départ. A peine Agnès pouvait-elle le suivre ; mais il le fallait, et sa santé n'inquiétait guère un mari offensé. En remontant sur son cheval, elle s'aperçut qu'un des écuyers de sa suite prenait sur le sien un enfant enveloppé dans un manteau. Son cœur s'ouvrit à de mortelles angoisses ; elle se mit à pleurer, et trouva du charme à sa douleur. Quand ses larmes étaient près de se tarir, elle regardait derrière elle, voyait l'enfant et ses larmes recommençaient à couler.

X

Agnès arriva à Worms, au bout de deux jours, dans l'état le plus déplorable. Waldemar entra dans son appartement le lendemain matin avec l'enfant dans ses bras. « Allons, dit-il, prends le bâtard, et suis-moi ! — Oh ! pourvu que je t'aie avec moi, s'écrie Agnès en rece-

vant l'enfant, j'irai partout, dût-on me conduire dans les cachots les plus affreux! » Waldemar grinçait des dents ; il passa le premier ; Agnès le suivit en portant sa fille et poussant des sanglots. Bientôt ils entrèrent dans une salle où une assemblée respectable de chevaliers était assise autour d'une table ronde.

« Juges du tribunal des nobles, dit Waldemar, voici ma femme que j'amène devant vous. Tandis que je combattais en Palestine les ennemis de la chrétienté, l'infidèle a commis adultère avec Rodolphe de Westerbourg. Tandis que je travaillais à augmenter la gloire de mes aïeux, elle y imprimait la honte par la naissance de ce fruit illégitime. Jugez la mère et l'enfant ; jugez-les dans votre équité. » Il jeta un coup d'œil de mépris sur Agnès et se retira brusquement.

« Qu'on mette la malheureuse en sûreté, » dit le président. Aussitôt les gardes la conduisirent dans la prison. Les lois de ce temps condamnaient sans rémission une adultère à mourir par le glaive. Agnès le savait, et pourtant elle suivit les gardes avec fermeté. « Où prendrai-je de quoi nourrir mon enfant? se dit-elle avec douleur, dès que les portes de la prison furent fermées sur elle. Me voilà seule et abandonnée dans cette tour ténébreuse. Si je pouvais t'alimenter de mes larmes, tu ne manquerais pas de nourriture. »

Elle l'approcha de son sein en pleurant, et trouva, pour sa consolation, que la nature l'avait rendue complétement mère. Elle attendit tranquillement son sort, fit l'aveu sincère de son crime, et traça une peinture si vive de son dénûment avant de se rendre coupable, que plusieurs des juges, en consultant leur conscience,

s'avouèrent tout bas qu'en de pareilles circonstances, ils auraient agi comme elle. Ils désirèrent unanimement pouvoir conserver une vie que la loi demandait avec rigueur. La douce Agnès disculpa Rodolphe en affirmant que, lorsqu'il l'arracha des mains des ravisseurs, elle s'était annoncée à lui comme veuve; elle ajouta qu'il lui avait fait souvent l'offre de sa main, mais qu'elle avait toujours différé de l'accepter, et que ce n'était que la veille du jour où elle avait appris l'arrivée de son mari qu'elle s'était déclarée la femme d'un autre.

D'après cet aveu, les juges retirèrent la sommation qu'on avait déjà expédiée pour citer Rodolphe devant le tribunal. Le troisième jour, ils prononcèrent, les larmes aux yeux, la sentence de mort d'Agnès, et la signifièrent à Waldemar, parce qu'aux termes de la loi, l'époux seul pouvait faire grâce à son épouse infidèle, en oubliant généreusement son crime et en la reprenant avec lui. Mais Waldemar garda le silence, et Agnès fut appelée devant le tribunal pour entendre son arrêt.

Elle comparut son enfant dans ses bras; elle entendit prononcer sa mort; elle vit, avec fermeté, briser sur sa tête la baguette fatale [1]. « Je subis sans murmure une mort que j'ai méritée, dit-elle; mais si vos cœurs ne sont pas entièrement fermés aux prières d'une malheureuse mère, vous aurez pitié de cette enfant. Elle a bu, avec le lait maternel, assez de peines et de

1. Usage longtemps conservé dans les tribunaux germaniques.

souffrances; doit-elle aussi partager mon sort? doit-elle se faner et mourir dans sa fleur, parce que je fus criminelle? Envoyez-la à Rodolphe de Westerbourg, il est son père; peut-être aura-t-il compassion de cette tendre créature, quoiqu'il oublie, ajouta-t-elle en redoublant de larmes, quoiqu'il oublie entièrement sa mère... »

Les juges attendris prirent l'enfant, lui donnèrent une nourrice, et l'envoyèrent avec elle à Rodolphe. Agnès, lorsqu'on la reconduisait, voulut savoir si, pendant sa détention, personne ne s'était informé d'elle. On lui répondit que non : elle poussa un profond soupir, demanda un prêtre et se mit à prier avec lui. Le troisième jour arrive, les gardes lui annoncent que son heure approche. Elle se couvre le visage d'un voile, et suit ses conducteurs avec résignation. Au moment où elle posait le pied sur l'escalier, la cloche de mort commençait à tinter. Agnès frissonne, mais elle reprend son courage sur-le-champ. En traversant la foule du peuple qui l'attendait, elle souleva son voile, jeta un regard autour d'elle, et ne découvrant aucun de ses amis, aucune de ses connaissances, la force l'abandonna. Dès cet instant, elle ne s'occupa plus que de l'image de Dieu que le confesseur avait mise entre ses mains; elle ne parut pas s'apercevoir que l'on brisait son écusson et que l'on en jetait les morceaux à ses pieds. L'exécuteur la reçut; elle le suivit tranquillement.

Les magistrats avaient ordonné de faire passer Agnès devant la demeure de Waldemar. Suivant les lois, il lui était encore permis d'accorder le pardon de sa

femme. Lorsque le cortége passa, il était sur le balcon : le prêtre en avertit Agnès ; elle leva ses mains suppliantes ; le peuple cria : Grâce ! grâce ! mais Waldemar rentra dans son appartement, et y fut poursuivi par la malédiction de tous les assistants. Plus de ressource pour Agnès ! l'aspect de l'échafaud la frappa de terreur. Tout à coup elle s'arrête et s'écrie : « Rodolphe ! Rodolphe ! m'as-tu donc tout à fait oubliée, tout à fait abandonnée ? »

XI

Examinons si Rodolphe méritait ces cruels reproches, et si du moins il n'avait pas tenté tous les efforts possibles pour délivrer Agnès. Lorsque Waldemar l'arracha de ses bras si précipitamment pour l'emmener à Spire, il avait ressenti, plus vivement qu'Agnès elle-même, cette déchirante séparation. Dans l'excès de sa souffrance, il parcourut ses appartements déserts et la chercha vainement. Il éprouvait alors qu'Agnès avait été, qu'elle était encore tout ce qu'il avait de plus cher au monde. Il se reprochait de ne l'avoir pas refusée à Waldemar, de ne l'avoir pas protégée par la force de ses armes. « Pour ménager l'honneur du vieux chevalier, s'écria-t-il, j'ai consenti à lui remettre sa victime, sans songer que loin d'elle il n'y avait plus d'existence pour moi ! »

L'idée d'être devenu père et de n'avoir pas même vu

le gage de son amour s'empara de son cœur ; ce cœur commençait à ne plus battre avec autant de violence : l'agitation de son sang se ralentit et il tomba dans un morne abattement. Jamais il n'avait attendu minuit avec autant d'anxiété, car il espérait revoir le petit Pierre et concerter avec lui les moyens de sauver Agnès. Mais le revenant ne parut point. « Peut-être est-il quelque autre part, se dit-il ; peut-être qu'en ce moment il s'occupe de sauver Agnès. » Il attendit donc le matin tranquillement. Au point du jour il monta à cheval, et sans aucun dessein arrêté, il suivit la route de Spire, accompagné de quelques écuyers. A son arrivée, il apprit que Waldemar était parti de grand matin avec Agnès ; il se mit aussitôt sur leurs traces.

Dans la grande forêt de Spire, à l'endroit où les chemins se croisent au pied de l'ermitage, il interroge le solitaire qui l'habite, et il apprend qu'une troupe de chevaliers ayant une dame au milieu d'eux, avait passé le matin et pris la route d'Italie. Il les poursuivit, continua de prendre des informations, et reçut toujours les mêmes réponses. A Strasbourg, on lui dit que les chevaliers avaient changé de montures, et que la dame n'avait cessé de pleurer. Les larmes de son Agnès (car il croyait que c'était elle) tombaient sur son cœur. Il fit sentir de nouveau l'éperon à ses chevaux fatigués, et arriva enfin dans une hôtellerie auprès de Bâle. Là, il rencontra les chevaliers qu'il avait si longtemps poursuivis. Il était décidé à redemander Agnès à Waldemar, et à la reprendre de vive force s'il ne voulait pas la lui rendre. Mais quel fut son étonnement lorsqu'il reconnut que c'était un chevalier de la Franconie, qui

allait s'embarquer pour la Palestine, et que sa femme accompagnait jusqu'aux frontières d'Italie ! Elle pleurait, en effet, parce qu'elle aimait tendrement son mari et qu'elle se représentait les dangers qui l'attendaient dans les batailles.

Accablé de regrets, Rodolphe revint sur ses pas. Il traversait le pays sans projet ; mais bientôt, trompé par une nouvelle illusion, il s'enfonça dans la forêt de Spessart. Il y avait entendu une voix qui criait, et l'appelait par son nom. Cette voix le détourna de sa route et l'attira dans un endroit sauvage. « Tu te crois malheureux ; Agnès se croit sans secours, criait la voix du sommet d'un rocher. Regarde-moi, et juge lequel de nous est le plus abandonné, le plus misérable ! » Rodolphe leva les yeux et vit le petit Pierre enchaîné dans les airs au-dessus du rocher escarpé.

RODOLPHE. Pierre ! toi, dans cet état ! Et comment puis-je te délivrer ?

PIERRE. Gravis le rocher et approche-toi, afin de pouvoir m'entendre plus distinctement.

RODOLPHE, *au sommet du rocher*. Que faut-il faire ?

PIERRE. Tirer la chaîne sur le rocher pour que je puisse y reposer le pied. (*Rodolphe obéit. Pierre ouvrit son havre-sac et donna une lime à Rodolphe.*) Tiens, coupe l'anneau qui m'entoure, et délivre-moi d'un supplice que j'endure depuis que j'ai remis ton enfant à une nourrice.

RODOLPHE, *limant la chaîne*. Mon enfant vit-elle encore ? Que fait Agnès ? où la trouverais-je ?

PIERRE. Délivre-moi d'abord ; je satisferai ensuite ta malheureuse curiosité. (*L'anneau coupé, la chaîne

tombe au bas de la montagne.) Je te remercie, Rodolphe! tu m'as sauvé. Un être supérieur, une puissance ennemie me tenait enchaîné sur cette roche, et m'empêchait de te prêter mon assistance. On m'empêchait de t'avertir des dangers qui menacent Agnès. Oh! si tu avais passé plus tôt par ici! Mais un mauvais génie paraît se jouer de nous. Dépêche-toi, Rodolphe, dépêche-toi! cours à Worms: demain matin, Agnès, convaincue d'adultère, y doit périr par le glaive.

RODOLPHE. Convaincue d'adultère?

PIERRE. Oui. L'aventure est trop longue pour la raconter en détail. Son mari l'a livrée à la justice. Hâte-toi, afin d'être demain vers neuf heures à Worms, sur la place de l'exécution. Si tu arrives à temps, tu es sûr de sauver Agnès : le peuple se rangera de ton parti. Vite, vite; de chaque battement de ton cœur que tu diffères, dépend la vie de ton Agnès.

RODOLPHE, *descendant du rocher.* Et ma fille?

PIERRE. Elle est dans des mains sûres : on la renvoie à ton château. J'y volerai pour la rendre à la nourrice. Songe seulement à la mère; je me charge de l'enfant.

RODOLPHE, *s'élançant sur son cheval.* Suis-moi plutôt : tu es plus agile que moi; tu as plus de pouvoir, sauve mon Agnès!

PIERRE. Je le ferais si je le pouvais; mais je ne suis destiné qu'à être le gardien des descendants du vieux Pierre de Westerbourg. Si tu étais en danger, je pourrais faire cent lieues dans une heure : mais pour en sauver d'autres, je n'ai que des forces humaines. Quand je les rassemblerais toutes, je n'arriverais à Worms que demain au soir! Vite, Rodolphe! ou tu arriverais trop tard.

Rodolphe mit son cheval au galop; ses écuyers avaient peine à le suivre. Malgré tous ses efforts, il ne put atteindre la hauteur de Worms que lorsque le soleil était déjà très-élevé. Les écuyers restèrent en arrière : ils n'avaient pour aiguillon que le devoir, et non pas l'amour. Rodolphe fut forcé de s'arrêter un moment; son cheval harassé était tombé sous lui. Il jette des regards inquiets du côté de la place du supplice, dont il n'était pas très-éloigné. Un peuple nombreux la remplissait. Il y vole comme un trait : ses pieds touchaient à peine la terre. De loin, il s'écrie : « Arrêtez ! » Il se flatte, il espère; il recueille toutes ses forces ; le peuple se tourne vers lui et s'ouvre devant sa course. Furieux, il s'élance vers l'échafaud, et voit... le corps inanimé d'Agnès sur le sable, la tête séparée du tronc, cette tête dont les yeux ouverts à demi le pénètrent d'horreur et demandait vengeance ! A cette affreuse image, il perd connaissance et tombe. Depuis une heure, Agnès n'était plus. Trois fois elle avait jeté ses regards sur la foule, trois fois elle avait appelé Rodolphe, et elle était sortie de ce monde avec l'idée cruelle qu'il l'avait totalement oubliée, qu'il aurait pu la sauver s'il l'eût encore aimée.

XII

Ce fut dans un appartement magnifique, et attaché sur un lit de douleur, que Rodolphe, reprenant péniblement ses sens, recommença de voir et d'entendre. Des serviteurs étrangers l'environnaient; et une jeune dame, s'avançant avec précaution, demanda d'un air d'intérêt si le malade n'allait pas un peu mieux.

RODOLPHE, *extrêmement faible.* Où suis-je ? où est Agnès ?

La dame le regarda avec attendrissement et laissa couler quelques larmes.

RODOLPHE. Où suis-je? où est-elle... celle que j'ai vue... en rêve... sans doute... dans cet horrible état ?

LA JEUNE DAME. Calmez-vous, pauvre chevalier ! L'homme ne peut changer ce qui est accompli. Ne soyez point homicide de vous-même, vous seriez encore séparé de votre Agnès dans l'autre vie.

RODOLPHE. Ce n'était donc point un rêve, mais une réalité... oh ! terrible ! terrible ! Et c'est moi qui suis l'auteur de sa mort ! c'est moi qui ai commis le crime! Elle est pure, innocente ! Oh ! essuyez ce sang ! il brûle mon corps, il torture mon âme ! (*Il ferme les yeux, les rouvre après un long intervalle, et revoit encore la dame devant lui.*) Où suis-je?

LA JEUNE DAME. Dans la maison de votre ami. Votre hôte est le comte Richard; je suis sa fille unique, et

j'attends vos ordres : heureuse si je puis vous soulager, adoucir un moment vos douleurs.

RODOLPHE. Ce que je veux, c'est la mort ; heureusement je n'en suis pas loin ! Dans le cas où elle me surprendrait privé de l'usage de mes sens, promettez-moi, noble et hospitalière beauté, de remercier votre père en mon nom pour avoir rempli si généreusement envers moi les devoirs de la chevalerie, en me recueillant ici comme un père, après m'avoir sans doute trouvé sans connaissance auprès d'un échafaud ? Puis-je encore vous demander une dernière grâce ? me l'accorderez-vous ?

LA JEUNE DAME. Oh ! certainement !

RODOLPHE. Faites ensevelir mon corps à côté d'Agnès. (*Des larmes tombent de ses yeux ; il demande qu'on le détache : la dame en donne l'ordre, et Rodolphe se soulevant avec effort* :) Avez-vous déjà un chevalier qui vous soit cher ?

LA JEUNE DAME, *en rougissant.* Il faut dire la vérité à un mourant : oui, j'aime.

RODOLPHE. Faites-lui jurer... il faut que ce soit une âme loyale puisque vous l'avez trouvé digne de votre amour... faites jurer à ce chevalier que je ne puis connaître, de ne jamais demander votre main, de ne amais vouloir vous appeler sa femme avant d'avoir vengé, en mon nom, le sang d'Agnès sur le chevalier Waldemar. Promettez-le-moi, jurez-le-moi.

LA JEUNE DAME. Je le promets, je le jure. Dieu veuille qu'il le puisse !

Et des larmes l'empêchèrent d'en dire davantage, et Rodolphe retomba dans ce sommeil d'insensibilité dont

es derniers efforts de la nature souffrante semblaient l'avoir tiré. Les médecins craignirent bientôt pour sa vie ; et la fille unique du puissant comte Richard versait des larmes de désespoir sur sa mort, hélas ! trop assurée. Elle l'aimait, elle l'aimait avec passion... c'était son premier amour !

XIII

Rodolphe, tombé au pied de l'échafaud privé de sentiment, avait été placé sur un brancard, emporté par le peuple, qui ne connaissait pas tout son malheur. On passa devant le palais de Richard. Clara, sa fille, qui n'avait encore que seize ans, était à la fenêtre. Elle vit le pâle chevalier sur le brancard ; elle vit le vent se jouer parmi ses longs cheveux, qui tantôt semblaient caresser son visage décoloré et tantôt le couvraient entièrement. Épouvantée de cette image a la fois très-belle et terrible, elle appela son père, et le comte ordonna que Rodolphe fût porté dans son palais. On apprit bientôt toute son aventure, et l'âme de Clara fut pénétrée d'estime, d'admiration et de pitié. « Son cœur doit être noble, se dit tout bas la jeune fille, puisqu'il aime si tendrement ! » Elle ajouta : « Puissé-je trouver un jour un chevalier qui m'aime aussi tendrement ; qui, si je venais à mourir, tombât sans connaissance auprès de mon corps inanimé ! »

Elle rendait de fréquentes visites à Rodolphe. Quand l'ardeur de la fièvre enflammait ses joues et qu'il fixait

ses regards sur les siens, elle se disait: « Qu'il est beau, même aux portes de la mort! que ses yeux ont d'expression! »

Il serait long de décrire tous les symptômes de l'amour qui maîtrisa par degrés l'âme de Clara avec une force irrésistible. La pitié et l'amour ont tant de ressemblance, que souvent on a peine à les distinguer; souvent on croit rendre hommage à la pitié et l'on sacrifie à l'amour.

Malgré la décision des médecins, malgré toutes les raisons dont ils l'appuyaient, Rodolphe ne mourut pas. La nature, en dépit des remèdes, triompha de la fièvre obstinée. Au bout de deux mois, il fut en état de quitter le lit, et le troisième n'était pas écoulé que sa guérison fut complète. Les soins affectueux de Clara avaient beaucoup allégé sa douleur et hâté son rétablissement. Rodolphe ignorait encore qu'elle l'aimât; son père ne le soupçonnait pas davantage, et tous les deux s'imaginaient que l'âme tendre et compatissante de la jeune dame était l'unique mobile de ses actions.

Par une belle matinée, Clara s'était mise à sa fenêtre et promenait ses yeux sur des prairies couvertes d'une brillante rosée. Elle se plongeait dans une rêverie qui lui représentait le bonheur de parcourir un jour les champs avec son bien-aimé, comme ses regards les parcouraient en ce moment, et de goûter dans ses bras le bonheur de l'amour le plus pur. Soudain, Rodolphe entra tout armé dans son appartement. Son visage était tout en feu et des larmes roulaient sur ses joues.

RODOLPHE. Belle Clara, je viens de chez votre père: j'ai pris congé de lui, j'ai embrassé cet homme respec-

table, qui me sera éternellement cher. J'ai pleuré, je l'avoue sans rougir, j'ai pleuré comme un enfant. Dieu veuille que je puisse un jour le remercier plus dignement que par des larmes! Généreuse comtesse, c'est avec les mêmes intentions que je me présente à vos yeux. Comment m'acquitter envers vous? (*Il tombe à ses genoux.*) Clara, vous avez eu pour moi les attentions d'une sœur, d'une mère! Agnès elle-même n'aurait pu me soigner avec plus de tendresse. Adieu... puissiez-vous être à jamais heureuse!

CLARA, *effrayée*. Quoi! Rodolphe, vous voulez partir? Vous... vous! partir?... nous quitter?

RODOLPHE. Oui, noble dame: il faut que je parte pour accomplir un vœu et remplir un devoir. Il faut que je demande raison à Waldemar; il faut que j'apaise l'âme de mon Agnès. Pour vous, vous êtes dégagée de votre serment et de cette promesse que vous m'avez faite quand je me croyais au lit de mort: c'est elle qui m'a donné la première heure de tranquillité. Je vous en rends mille actions de grâces. Fasse le ciel que bientôt un homme vertueux demande votre main, que son amour vous comble de félicité, que jamais la peine ne se mêle à vos jouissances, que jamais votre cœur n'éprouve la millième partie des angoisses que l'amour a fait subir au mien!

CLARA. Partir? partir?... vous ne le pouvez pas! vous êtes trop faible! attendez un mois encore.

RODOLPHE. Pardonnez si, après tous les soins que vous m'avez prodigués, je me vois forcé de refuser votre première demande; il faut partir.

CLARA. Oh! restez au moins une semaine!... Vous

ne le voulez pas?... seulement un jour... la moitié d'un jour?

RODOLPHE. Je le voudrais, je ne le puis. Vous approuverez vous-même mon départ, quand vous saurez que la nuit dernière Agnès m'est apparue en songe et m'a demandé vengeance.

CLARA. Partez donc ; mais revenez ! oh ! revenez bientôt !

RODOLPHE. Hélas ! je ne puis même vous satisfaire sur ce point. Si la justice de ma cause me donne la victoire sur Waldemar, j'irai dans la terre sainte chercher une mort glorieuse : c'est aussi un des vœux que j'ai faits. Mon cœur est mort à l'amour ; je ne veux plus lui rendre aucun hommage. J'ai senti tous ses plaisirs ; mais ses peines les ont tellement surpassés, qu'ils ne peuvent plus me séduire.

CLARA, *pâle et tremblante*. Vous ne reviendrez pas ? vous ne reviendrez plus... (*Ses pleurs étouffent sa voix.*)

RODOLPHE. Et vous êtes émue ! je ne mérite point ces larmes, elles sont trop précieuses. Puisse le ciel vous combler de ses bénédictions ! Adieu... pour toujours !

CLARA. Et vous partez sans me laisser un gage qui me rappelle... Mais que dis-je ? Partez, courez à la vengeance, à la mort ! Je n'ai déjà que trop de sujets de me souvenir de vous, de ne vous oublier jamais !

Elle courut dans son appartement et en ferma la porte avec soin. Rodolphe lui adressa encore tout bas un mot de reconnaissance ; mais bientôt son cœur ne respira que la vengeance et les combats. Après avoir libéralement récompensé les serviteurs de Richard, il s'élança sur son cheval.

En cheminant, son imagination active lui retraça de nouveau la belle Clara baignée de larmes: il réfléchit à sa conduite, et s'étonna d'avoir été si longtemps sans s'apercevoir que l'amour s'était peut-être emparé du cœur de la jeune dame, que l'amour était peut-être la cause de ses soins attentifs pendant sa maladie, de ses chagrins, de ses larmes à son départ. Mais comme son propre cœur était encore libre, ou plutôt comme ses regrets l'attachaient encore à Agnès insensible, il se reprocha cette idée de sa vanité, et hâta son coursier pour regagner promptement le château de Westerbourg. Ses commensaux reçurent avec des transports d'allégresse un maître qu'ils avaient cru mort. Tous se félicitaient et se réjouissaient; Rodolphe seul était triste. Il ne s'occupait que des préparatifs de son départ. Il régla ses affaires, et nomma un administrateur de ses biens dans le cas où il ne reviendrait plus. Quelques jours s'écoulèrent dans ces occupations. Tous ses arrangements pris, Rodolphe devait partir le lendemain. Au milieu de la nuit, petit Pierre parut devant son lit.

RODOLPHE. Sois le bienvenu, Pierre! Tes secours arrivent trop tard! mon Agnès est morte, elle et toute la joie de ma vie.

PIERRE. Hélas! je sais tout.

RODOLPHE. Demain je pars pour venger son trépas sur le cruel Waldemar. Bon et fidèle Pierre, antique protecteur de ma famille, fortifie mon bras, afin que ma vengeance soit entière. Après cela, va-t'en; abandonne-moi à ma destinée, et réserve ton assistance pour un être plus heureux. Avec tout ton pouvoir, tu ne saurais me donner un seul moment de joie. Pierre,

l'amour me devient odieux comme la nourriture répugne au malade. J'irai dans la terre sainte chercher la mort. Fais que je la rencontre bientôt.

PIERRE. Ne désespère point, Rodolphe : le temps secourable dérobe sans cesse quelque chose à la douleur humaine; quelque grande qu'elle soit, il la diminue par degrés, et bientôt elle disparaît sans laisser de trace.

RODOLPHE. Je le ferai mentir, ce bienfaiteur cruel; je rebâtirai chaque jour ce qu'il aura détruit; je conserverai ma juste douleur toujours égale et toujours nouvelle. Qu'est devenue la malheureuse enfant de Rodolphe et d'Agnès ?

PIERRE. Elle respire.

RODOLPHE. Je veux qu'elle soit propriétaire de tous mes biens; je lui en fais don par un acte. Veille sur sa vie; et si des mains iniques voulaient lui ravir cet héritage, c'est à toi de les punir !

PIERRE. Je le promets et je tiendrai parole... Mais enfin, tu veux partir pour te venger de Waldemar, dis-tu ?

RODOLPHE. Je le veux.

PIERRE. Tu crois le trouver à Spire ?

RODOLPHE. Je le crois.

PIERRE. Il y a trois mois qu'il est parti pour la Palestine. Il y en a plus d'un qu'il s'est embarqué à Brindes, et son navire touchera bientôt la plage des infidèles.

RODOLPHE. Eh bien ! je le poursuivrai. Il ne peut s'enfuir hors de ce monde, et je l'y chercherai jusqu'à ce que je le trouve.

PIERRE. Ton dessein est juste et louable. Tu te couvrirais d'un opprobre éternel si tu ne vengeais la mort

d'Agnès; ainsi, quelques dangers que tu puisses rencontrer sur ta route, ne quitte pas les traces de Waldemar. N'en doute point, tu arriveras à ton but.

RODOLPHE. Si j'étais aussi sûr de pouvoir ressusciter Agnès que je le suis d'accomplir ce vœu, il y aurait encore quelque bonheur à espérer pour moi sur la terre. Pierre! Pierre! peut-être pouvais-tu la sauver?

PIERRE. Ne t'ai-je pas dit que ce n'est que pour te protéger que je possède des forces surnaturelles? et ne m'as-tu pas trouvé, à la fin de tes recherches, dans la plus désastreuse situation, dans l'impossibilité même de te donner les moindres nouvelles?

RODOLPHE. Je m'en souviens; quelle puissance était donc capable de t'enchaîner ainsi?

PIERRE. Ce doit être encore pour toi un profond mystère. Mais un jour tu auras l'explication de choses qui te paraissent des prodiges. Attends avec patience, et ne raisonne point sur ce que tu ne saurais pénétrer. Nul ne peut s'opposer à l'irrévocable destinée. Si tu marches d'un pas ferme, tu parviendras à ton but; mais les plus grands malheurs te menacent si tu chancelles!

Et Pierre disparut.

XIV

Dès que le coq matinal eut réveillé les échos du château de Westerbourg, Rodolphe s'en éloigna, résolu de n'y rentrer jamais. Il était accompagné de trente guer-

riers qui avaient juré sur l'autel de partager sa bonne ou sa mauvaise fortune. Il suivait la route d'Italie et comptait s'embarquer à Ravenne pour la Palestine. Après avoir dépassé Strasbourg, il aperçut un écuyer couvert de poussière et de haillons, assis au bord du chemin.

« Généreux chevalier, dit-il à Rodolphe, si tu connais le malheur, si tu sais compatir aux misères humaines, regarde en pitié un pauvre orphelin; permets-moi de te suivre. J'aurai soin de ton cheval, je serai le valet de ton valet; daigne seulement m'emmener avec toi. »

La prière de ce malheureux toucha le cœur de Rodolphe. Il dit à ses gens de lui donner un cheval; et, à son arrivée dans la première ville, il le fit habiller décemment. Il ne tarda pas à se féliciter de son action généreuse, car le jeune homme était fort reconnaissant envers son bienfaiteur. Nul de ses gens n'observait son visage avec autant de soin, nul ne lisait aussi attentivement sa volonté dans chacun de ses gestes, même les plus indifférents; et quand les guerriers fatigués oubliaient leur maître dans l'auberge, et s'endormaient auprès des flacons, il était toujours à ses côtés et attendait ses ordres. Un jour, touché de ses attentions, Rodolphe lui dit :

« Tu t'appelleras Clarus, en mémoire d'une noble dame qui m'a soigné dans une maladie avec le même zèle. »

L'écuyer reconnaissant baisa sa main, et la mouilla de pleurs.

« Je le vois, tu as de nobles sentiments, bon jeune homme, ajouta Rodolphe; continue seulement de

remplir tes devoirs avec la même fidélité, et je te servirai de père. »

« Soyez-le, répliqua le jeune écuyer, il ne manquera rien à mon bonheur. »

Ils poursuivirent leur route : ils avaient déjà franchi la moitié des hautes montagnes de la Suisse, lorsqu'un de ces orages fréquents dans les pesantes soirées de l'été s'éleva derrière eux. Ils pressèrent le pas de leurs chevaux pour arriver au gîte; mais bientôt l'orage et la nuit les surprirent à la fois. Enveloppés des plus épaisses ténèbres, ils s'écartèrent du chemin frayé et s'égarèrent dans la forêt. L'éclair leur montrait par intervalles des abîmes près de les engloutir : ils reculaient d'épouvante et s'égaraient de plus en plus. Enfin l'orage se dissipa, et ils reprirent courage; mais ils cherchèrent vainement leur route.

Vers minuit, ils aperçurent une lumière dans l'éloignement; ils tâchèrent de s'en approcher. Cette clarté partait d'un château illuminé qui s'élevait sur un rocher au milieu de la forêt. Ils prirent le sentier étroit et tournoyant qui y conduisait, et arrivèrent enfin à la porte : elle était fermée. Rodolphe appelle la vedette; point de réponse. Il ordonne de frapper; soudain les portes s'ouvrent d'elles-mêmes. Le chevalier entre avec ses écuyers dans une cour spacieuse. Là, il attend que quelqu'un vienne lui demander son nom; mais un morne silence régnait partout. Déjà les cavaliers parlaient de fantômes; plusieurs même voulaient retourner sur leurs pas; mais, à leur grand étonnement, la porte s'était refermée derrière eux, et il leur fut impossible de l'ouvrir. Tout à coup retentit dans le loin-

tain le son perçant d'une petite cloche; bientôt des cloches plus fortes se firent entendre; leur nombre allait toujours croissant : à la fin les oreilles furent assourdies de leur sonnerie bruyante ; les chevaux hérissèrent leurs crins, et les cavaliers tremblants eurent peine à les contenir.

Alors, du large perron du château descendit un convoi funéraire éclairé d'innombrables flambeaux et accompagné de plusieurs centaines d'hommes. Des trompettes résonnent et les cloches se taisent. La marche passe devant Rodolphe étonné; elle était fermée par un cercueil magnifiquement décoré que l'on transporta dans la chapelle. Lorsque tout le cortége y fut entré, le plus profond silence régna de nouveau dans la cour. Un vieux serviteur descendit le perron, un flambeau à la main ; il s'approcha de Rodolphe et lui dit : « Ma maîtresse a vu ton arrivée du balcon de son château ; elle te salue; elle espère que tu lui pardonneras de t'avoir fait attendre si longtemps, car elle vient d'enterrer en ce moment une fille chérie, et la douleur de cette perte l'a empêchée de te recevoir plus tôt. Descends de ton coursier, et daigne accepter ici un gîte tel qu'une veuve le peut offrir. Tes domestiques seront bien nourris, et tes chevaux ne manqueront de rien. » A cette obligeante invitation, Rodolphe se rassura, et suivit hardiment son conducteur. Clarus ne le quitta pas, et ses gens menèrent leurs chevaux dans l'écurie.

Le guide de Rodolphe le conduisit à travers un grand nombre de pièces grandes et petites, toutes meublées et éclairées magnifiquement; enfin il s'arrêta devant une porte fermée.

« Attends ici, dit-il; je vais t'annoncer. »

Le vieillard entra et revint bientôt introduire Rodolphe. Les yeux du chevalier furent d'abord éblouis de la richesse de l'appartement ; mais dès qu'il put jeter ses regards autour de lui, il vit la salle environnée d'une troupe de gardes richement vêtus, et devant lui une petite femme qui n'avait pas plus de deux pieds de haut. Des cheveux blancs retombaient sur son visage ridé. Comme le petit Pierre, elle avait dans sa main droite un bâton noueux, et tenait de la gauche les courroies d'un petit havre-sac de cuir qui descendait sur ses épaules.

« Sois le bienvenu, chevalier Rodolphe de Westerbourg, lui dit-elle; je t'attends depuis quatre cents ans. Je ne pensais pas que tu m'honorerais aujourd'hui de ta présence, moins encore que tu viendrais de toi-même. Sois doublement le bienvenu! tu changes ma douleur en allégresse. J'ai perdu ma fille chérie ; j'espère trouver un fils en toi. Mais tu es fatigué, tu as souffert de l'orage, tu as besoin de repos, et tu n'es pas en état d'entendre ce que j'ai à t'apprendre. Repose-toi ; demain, nous en parlerons à notre aise. »

La vieille se remit à pleurer la perte de sa fille, et se retira. Rodolphe fut conduit dans son appartement par plusieurs domestiques. Clarus le suivit, et se coucha par terre auprès du lit de son maître. Tout ce qui s'était passé semblait si étonnant, si surnaturel au jeune écuyer, qu'il fut toute la nuit dans les transes de la terreur, et qu'il lui semblait inconcevable que Rodolphe pût dormir avec autant de sécurité. Mais le chevalier était accoutumé à des aventures de ce genre; il ne

doutait nullement que la petite femme ne fût ou l'épouse de petit Pierre, ou du moins une de ses parentes. Habitué depuis son enfance à regarder Pierre comme son protecteur et celui de la maison de Westerbourg, il comptait sur son assistance : il reposait en paix pour reprendre des forces et se mettre en état de résister aux fatigues du voyage.

XV

A l'instant où l'écuyer Clarus, un peu rassuré par les lueurs naissantes de l'aube, s'efforçait de fermer les yeux pour s'assoupir, on vint frapper à la porte de l'appartement de Rodolphe. Rodolphe ordonna d'ouvrir; la petite femme, maîtresse du château, entra habillée en grand deuil.

LA PETITE FEMME. Comment as-tu passé la nuit, Rodolphe?

RODOLPHE. Très-bien; je me suis persuadé que je reposais sous le toit d'une amie de ma famille. Pardonne si je te reçois au lit.

LA PETITE FEMME. C'est ma faute; mais mon âge te met à l'abri de la tentation et nous garantit de tout soupçon l'un et l'autre. C'est l'impatience de connaître tes sentiments qui m'amène de si bonne heure. Fais sortir ce jeune homme, car j'ai à te parler seul.

Sur l'ordre de Rodolphe, Clarus se retira, et l'entretien se continua en ces mots :

LA PETITE FEMME. Je t'ai déjà dit hier que je t'atten-

dais depuis plusieurs siècles. Je ne savais pas quand tu viendrais, et j'étais obligée de me tenir toujours prête à te recevoir. A chaque naissance d'un fils dans ta famille, je croyais toujours que c'était toi, toi que le sort m'avait promis ; mais mon espoir fut longtemps trompé. Petit Pierre, que tu connais, est mon mari ; depuis quatre siècles nous vivons dans des querelles sans fin. Une fatalité inévitable le force de travailler contre ma délivrance et contre la sienne ; en un mot, de défaire toujours mon ouvrage. En ce moment, il est dévoré de dépit et de colère de te savoir chez moi et sous ma protection. Il y a six mois que j'avais réussi à enchaîner cet opiniâtre dans un désert, au sommet d'un rocher, mais tu es devenu toi-même son libérateur. Que ne m'est-il permis de t'en dire davantage ?... Mais il faut que ta résolution soit prise sans contrainte, que tes démarches soient réglées par ton libre arbitre et par la conviction. Il dépend de toi d'être notre ami ou notre ennemi, de nous sauver ou de nous perdre, de te rendre heureux ou malheureux. Mon pouvoir a ses bornes ; voilà ce que je suis forcée de t'avouer avant toute chose.

RODOLPHE. Que puis-je faire ?

LA PETITE FEMME. Tu peux devenir l'auteur de mon repos et de celui de petit Pierre. Par le même moyen, tu peux te rendre possesseur de trésors innombrables, tu peux être initié à une foule de secrets de la nature ; tu peux enfin... prends bien garde à cet unique avis qu'il m'est permis de te donner... tu peux t'assurer, là-haut, le bonheur éternel.

RODOLPHE. Et comment le pourrai-je ? que dois-je faire pour l'obtenir ?

LA PETITE FEMME. Rien de plus aisé. Tu es encore garçon; demain, tu n'as qu'à prendre de bon gré ma dernière fille pour ta femme, et tout est accompli. J'ai élevé cent filles à cause de toi, car j'étais obligée d'être toujours prête à te recevoir. J'ai cultivé leurs attraits, leur beauté ; je les formais à la vertu et au bonheur. Mais toutes sont mortes successivement; elles ont séché, elles ont péri dans la vaine attente de ton arrivée. Hier, j'en conservais deux encore; l'une d'elles m'a été ravie, sans doute par la ruse du petit Pierre. Une seule, une seule me reste; elle a moins de charmes qu'aucune de celles dont j'ai pleuré le trépas, et pourtant elle surpasse en beauté toutes les jeunes filles que tu as jamais pu voir. Reçois-la de ma main, épouse-la sous mes yeux, et tu feras à la fois son bonheur, le tien et celui de sa mère.

RODOLPHE. Femme vénérable, j'en crois ta parole, et je ferai peut-être un jour ce que tu désires ; mais à présent, cela m'est impossible. Un vœu irrévocable m'oblige d'aller en Palestine. A mon retour, je passerai dans ton château.

LA PETITE FEMME. Ne va point en Palestine ! Ton malheur et le nôtre seraient alors inévitables. Aujourd'hui même il faut te décider, aujourd'hui même il faut me répondre, ou l'intérêt que tu m'inspires me forcerait à prendre une autre résolution.

RODOLPHE. Prends-la donc hardiment ; car ma réponse claire et constante est : Non. Tu forces ton hôte à te dire des choses qu'il eût voulu t'épargner. Quel que soit ton dessein, il n'est certainement pas pur. Tu veux jeter des soupçons sur le petit Pierre, sur l'anti-

que protecteur de ma famille. Tu l'appelles ton mari, et tu te conduis à son égard avec la plus insigne perfidie. Tu veux me donner une épouse qui, élevée dans tes principes, me traiterait sans doute de la même manière. Tu prétends m'inspirer de la confiance, et tu m'avoues que c'est toi qui tenais le pauvre Pierre enchaîné au sommet d'un rocher afin qu'il ne pût sauver la malheureuse Agnès ! Femme, cette action te rend pour toujours horrible à mes yeux; jamais je ne souscrirai à ce que tu désires.

LA PETITE FEMME. Aveugle que tu es ! ton union avec Agnès n'était-elle pas affreuse ? ton union avec Régine l'était-elle moins ? Et ne vois-tu pas que tu t'égares encore en poursuivant un mari outragé, qui n'a fait agir que la justice et les lois, qui ne s'est pas vengé lui-même lorsqu'il était en droit de le faire ?

RODOLPHE. Excuse monacale ! Mais tu l'as dit toi-même, il faut que ma volonté soit libre. Eh bien, cette volonté décide mon départ.

LA PETITE FEMME. Ainsi tu ne veux pas même voir ma fille ?

RODOLPHE. Ni la voir, ni lui parler. Ce doit être un prodige de beauté si elle te ressemble !

LA PETITE FEMME. Songes-y bien : elle est belle. Elle t'a vu hier, sans se montrer : elle t'aime tendrement. Cher Rodolphe, te voilà prévenu ! ne te plonge pas dans le malheur. Tu peux au moins voir ma fille et lui parler.

RODOLPHE. Je pars.

LA PETITE FEMME. Eh bien ! pars si tu le peux. Il faut que je sois ton médecin malgré toi. La nuit, dit-on,

prête de sages conseils ; peut-être qu'il t'en viendra pour la première fois de ta vie ; en attendant, il faut que tu demeures ici.

La petite femme se retira, et Rodolphe irrité s'élança de son lit. Il appela son fidèle Clarus, et lui commanda de dire aux écuyers qu'ils eussent à seller les chevaux le plus tôt possible : mais, avant que Clarus sortît de l'appartement, la petite femme rentra avec sa garde.

« Conduisez ce chevalier dans la tour, dit-elle. C'est pour toi seul, Rodolphe, que je l'ai fait bâtir depuis longtemps. Sa porte va se fermer sur toi ; et la main de ma fille peut seule te l'ouvrir ; mais j'aurai soin qu'elle ne l'ouvre pas avant que tu aies promis de l'épouser. J'aurai soin aussi que tu ne puisses lui devenir infidèle. Une fois par an, je te ferai demander si tu as changé de résolution. Le boire et le manger ne te manqueront point, non plus que le temps de réfléchir. Va, toute résistance serait inutile. »

Et, en effet, Rodolphe n'eut pas la force de tirer son épée. Il fut contraint de suivre ses conducteurs, sans pouvoir autre chose que grincer des dents. Clarus, son fidèle Clarus, tout en larmes, s'attache à ses pas, et se glisse avec lui dans la tour sans être vu par les gardes. Au milieu de la prison était suspendue une lampe qui jetait une lumière sombre ; on ne voyait nulle par aucune ouverture. La porte par laquelle ils étaient entrés se trouvait si artistement cachée, qu'ils n'en apercevaient pas même la plus légère apparence, et qu'il semblait qu'on l'eût maçonnée pour les enterrer vivants.

Rodolphe ne s'était pas plus aperçu que les gardes de l'entrée furtive de Clarus dans la tour. Il admira

l'attachement de ce jeune écuyer, qui s'emprisonnait ainsi pour la vie avec son maître.

« J'espérais récompenser un jour ta fidélité, lui dit-il avec douleur ; mais cela ne m'est plus possible. Si je puis encore parler à la vieille magicienne ou à quelqu'un de ses domestiques, je la prierai d'épargner l'innocence et de te rendre ta liberté.

— Oh ! non, non ! s'écria le jeune homme les larmes aux yeux ; permets-moi de rester, de vivre, de mourir avec toi ! Je t'étais déjà dévoué ; à présent, ta ferme résolution, ta noble résistance me rendent entièrement ton esclave. Te servir est mon suprême bonheur ! Laisse-le-moi goûter sans réserve.

— Eh bien ! répliqua Rodolphe, demeure tant que tu trouveras du charme à partager mon infortune. Si je recouvre ma liberté, je t'en donne ma parole de chevalier, tu ne me quitteras jamais.

—Je te la rappellerai un jour, dit Clarus en souriant.

XVI

Une table chargée de mets s'éleva du milieu du plancher à l'heure accoutumée des repas ; mais Rodolphe ni son écuyer ne s'en approchèrent. Abîmés dans leur rêverie profonde, ils ne s'apercevaient pas même de l'odeur appétissante qui s'en exhalait. Au bout d'une heure, la table disparut, et une voix cria du plus profond de la tour :

« Si tu crois pouvoir terminer tes jours par la faim,

tu te trompes, Rodolphe; car à l'avenir, l'air te rassasiera; et la vapeur qui monte de la terre te désaltérera malgré toi. »

Rodolphe ne répondit point à la voix. Le soir, il refusa encore le festin qu'on lui présenta. Quelque temps après, il se jeta sur le lit qu'on lui avait préparé, et Clarus se coucha à l'écart sans dire mot. Les larmes continuelles du jeune écuyer, le poids du chagrin qui chargeait ses paupières lui procurèrent un profond sommeil. Rodolphe, au contraire, se roulait sur sa couche en soupirant, et déjà il se reprochait de ne pas avoir vu du moins la fille de la vieille. Rempli de cette idée, il entend frapper de petits coups à la muraille.

« Dors-tu, Rodolphe? ne m'entends-tu pas? dit une voix.

— J'entends, répondit Rodolphe. Qui m'appelle, et quelle est cette voix? »

PIERRE, *en dehors*. C'est la voix de ton fidèle ami, du petit Pierre, qui, ne pouvant te secourir, vient au moins te consoler et t'inspirer du courage pour te sauver des piéges que l'on te dresse.

RODOLPHE. Ne peux-tu pas t'approcher? Ne peux-tu pas me dire ce que je dois faire?

PIERRE. Les murailles sont impénétrables pour moi. Je ne saurais même te voir, et je ne puis te parler que par cette seule petite fente à peine visible.

RODOLPHE. O Pierre! pourquoi ne m'as-tu pas prévenu plus tôt? Pourquoi ne viens-tu jamais à mon secours que lorsqu'il n'en est plus temps?

PIERRE. Je ne pouvais contrarier le destin; je ne pouvais empêcher la tentation dont tu es menacé. Tout

l'avenir n'est pas dévoilé à mes yeux : s'il l'était, je n'aurais pas pris des mesures aussi fausses lorsque je vis bâtir cette tour. Cependant il eût été possible de te sauver, si tu avais récompensé la fidélité selon ses mérites. Où est le fidèle Clarus ?

RODOLPHE. Il est là qui dort; il m'a suivi de lui-même, et sans être vu, dans cette affreuse prison.

PIERRE. Clarus est avec toi ?... Heureux Rodolphe, te voilà sauvé! Éveille-le et dis-lui d'enlever de la muraille la pierre sur laquelle tu m'entends frapper.

RODOLPHE. Ne puis-je pas le faire mieux que ce pauvre garçon?

PIERRE. Tu prendrais une peine inutile. Sa main seule peut y réussir.

Rodolphe réveilla Clarus, lui ordonna de tirer la pierre; et ce que le chevalier n'aurait pu avec toute sa force, le jeune homme l'exécuta d'une seule main. La pierre était carrée, et l'espace qu'elle laissa vide était juste assez grand pour que le petit Pierre y pût passer.

A l'aspect de ce nain, Clarus recula épouvanté; mais Rodolphe le rassura en appelant le petit vieillard son père et son sauveur.

PIERRE, *dans la tour*. Lorsque ma femme bâtissait cette tour, je ne pus pas d'abord pénétrer ses intentions, car nous avons la faculté de nous cacher mutuellement nos projets. Je crus alors qu'elle la construisait pour y garder la petite fille que ta chère Agnès t'a donnée. C'est dans cette idée qu'un jour, pendant que les ouvriers se reposaient, je jetai cette pierre parmi les autres après lui avoir imprimé la vertu de pouvoir

être enlevée en dedans par toute main de femme, même par la plus faible. Avec cet heureux stratagème, je parvins à me ménager la possibilité d'entrer dans la tour. Lorsqu'on en jeta les premiers fondements, il m'était déjà interdit d'y changer ou d'y déranger la moindre chose; mais heureusement les maçons se servirent de cette pierre, et m'assurèrent ainsi le moyen de pénétrer jusqu'à toi.

RODOLPHE. Je ne comprends rien encore à tes discours. La main d'une femme peut seule enlever cette pierre, dis-tu? et voilà pourtant que ce jeune garçon vient d'y réussir.

PIERRE. Il approche, le temps où la vérité sera dévoilée. Ne tremble pas, Clarus; Rodolphe porte un cœur reconnaissant; il récompensera ta fidélité; il sait que sa délivrance dépend de toi seul. Tu vas être bien étonné, Rodolphe! Tu ne soupçonnes pas qui peut être ce jeune homme? C'est Clara, c'est la fille du comte Richard, qui t'a soigné, qui s'est donné tant de peines pour toi dans ta maladie; qui t'a suivi lorsque tu l'as quittée; qui s'est travestie pour aller t'attendre sur le chemin de Strasbourg; qui t'a servi par amour; qui, par amour, a partagé ta prison; qui, par amour, a fait vœu de mourir avec toi.

RODOLPHE. Serait-il possible? Ah! je l'avoue, cette ressemblance m'a souvent rappelé le souvenir de Clara, m'en a occupé pendant des heures entières, et m'a fait jurer de demander sa main après mon retour de la Palestine. Parlez, noble dame, serait-il vrai? Parlez; un seul mot de votre bouche va me rendre votre esclave à jamais.

CLARA, *en rougissant*. Oui, je suis Clara. Pardonnez à une jeune insensée qui ne pouvait plus vivre sans vous. Pardonnez-lui d'avoir quitté son père par un égarement d'amour, d'avoir offensé la bienséance en vous suivant. Mais j'étais résolue à ne vous jamais découvrir qui je suis. Je voulais demeurer avec vous jusqu'à ce que votre cœur se fût ressouvenu de la malheureuse Clara, ou qu'une autre en eût fait la conquête.

RODOLPHE. Nulle autre que vous ne doit régner sur lui ; nulle autre que vous ne doit le posséder, si vous daignez agréer un don trop peu digne de vous !

CLARA, *tombant dans ses bras*. O Rodolphe, que tu me rends heureuse !

PIERRE. Sois donc reconnaissante, rends-le donc heureux à son tour, en le tirant de cette prison.

CLARA. Et comment le puis-je ? Parle ! tout ce qui me sera possible, je le fais à l'instant.

PIERRE. La construction de cette tour achevée, j'assistai à son inauguration sans être vu de ma femme ; alors j'appris quelles étaient ses vues en la bâtissant. « Lorsque Rodolphe habitera cette tour, dit-elle, de même qu'il lui sera impossible d'être infidèle à l'une de mes filles, de même aucun Esprit, aucune main humaine, excepté la main d'une de mes filles, ne sera capable d'en ouvrir la porte. » Depuis longtemps, Rodolphe, je tremblais de voir arriver cette époque fatale dont il ne m'était pas permis de te prévenir et que je n'avais pas le pouvoir de détourner. Je n'imaginais pas que l'issue en serait aussi heureuse. Clara, il ne dépend que de toi de remplir la condition imposée par ma femme. L'heure où tu te seras donnée au chevalier,

où tu lui auras accordé tout ce que peut accorder une femme, sera aussi l'heure de sa délivrance. Agis maintenant comme bon te semblera ; il n'est pas en mon pouvoir de te contraindre, et je n'entreprendrai pas de te persuader. Mais, afin que personne ne puisse te découvrir en ce lieu et anéantir les moyens de salut qui sont encore possibles, prends cette ceinture. (*Il en tire une de son havre-sac.*) Tant que tu la porteras, tu seras invisible à tous les yeux ; et si quelque jour tu remplis la condition prescrite, alors la porte se découvrira à tes regards, alors tu pourras l'ouvrir hardiment.

A ces mots, Pierre se glissa dans l'ouverture, et Clara la referma en y posant la pierre de ses mains tremblantes.

XVII

Qui oserait reprocher à Rodolphe de préparer sa délivrance cette nuit même ? Qui oserait reprocher à Clara, éprise d'une si ardente passion, de céder trop tôt à ses instances, et de ne lui rien refuser, surtout lorsqu'il lui promettait de la conduire chez son père, de l'épouser publiquement, et de la mener ensuite avec lui en Palestine ?

Dès que les deux amants s'éveillèrent, le premier regard de Clara se tourna vers la porte : elle la vit très-distinctement ; elle vit la serrure et les verrous. Après avoir quitté la ceinture qui la rendait invisible, elle prit Rodolphe par la main, et se hâta de le délivrer, de se délivrer elle-même. Serrure et verrous cèdent en

effet à sa main, la porte s'ouvre... Rodolphe voit dans la cour ses cavaliers qui montent à cheval et sont sur le point de partir. « Où allez-vous ? » s'écria-t-il en s'élançant de l'escalier de la tour pour entendre leur réponse. Soudain la porte se referme, et Clara, qui n'était pas encore sortie, ne peut plus la rouvrir.

Les cavaliers de Rodolphe témoignèrent la joie la plus vive de la présence inespérée de leur maître. Ils l'avaient vu conduire dans la prison sans pouvoir le secourir ; et, sur l'ordre de la maîtresse du château, ils allaient s'en retourner chez eux pour y pleurer sa perte. « Amenez-moi mon cheval, dit Rodolphe, et sellez-en un pour mon fidèle Clarus que je vous... » Il se retourne et ne voit plus Clara; il voit la porte de la tour fermée. Il remonte l'escalier aussi promptement qu'il l'avait descendu ; il appelle Clara. Elle lui répond d'une faible voix :

« La serrure et les verrous sont disparus à mes yeux ! Peut-être me faudra-t-il expier ici le crime que je n'ai commis que pour toi. Trop heureuse de te savoir libre et sauvé, les souffrances me seront douces pourvu que tu trouves le bonheur !

— Je ne puis être heureux sans toi ! s'écria Rodolphe. Avancez, dit-il à ses cavaliers, et m'aidez à forcer la porte. »

Tous se précipitent et tentent vainement de l'enfoncer. Alors une voix, partie du château, leur crie :

« Vous vous donnez des peines inutiles; aucune puissance humaine ne saurait désormais ouvrir cette porte. Rodolphe, ma maîtresse veut te parler avant ton départ. »

Rodolphe se rappela en ce moment qu'une des filles de la vieille pouvait ouvrir la tour : il accepta l'invitation avec empressement, et monta l'escalier à grands pas pour la prier de délivrer sa chère Clara. La vieille vint à sa rencontre dans l'antichambre.

« Malheureux ! lui dit-elle, je ne peux plus m'opposer à tes désirs ; et si tu persistes dans ta résolution, tu te perds sans retour. Ce matin s'est tout à coup dévoilé devant mes yeux le secret terrible dont je ne soupçonnais pas la possibilité, et que l'on m'avait caché avec tant d'artifice. Misérable pécheur ! tandis que tu es encore dans ce château, il dépend de toi de te sauver et de réparer tous les crimes dont tu t'es rendu coupable. »

RODOLPHE. Si ton cœur inflexible conserve quelque reste de pitié, accorde-moi ce que je refusai hier, accorde-moi de parler à ta fille.

LA PETITE FEMME. Volontiers ! Entre dans cette chambre ; tu la verras, et tu jugeras à quel trésor tu veux renoncer.

Rodolphe, sans répondre, s'élança dans le cabinet et s'arrêta auprès de la porte, immobile comme une statue. Il s'attendait à trouver une naine difforme, une espèce de monstre : il voit dans un fauteuil la plus belle, la plus superbe fille qu'on puisse imaginer. Elle était vêtue de noir, et cette couleur rehaussait encore l'éclatante blancheur de son teint ; sa chevelure soyeuse descendait négligemment sur ses épaules et flottait jusqu'à ses pieds. En ce moment, elle essuyait une larme échappée de ses grands yeux bleus. A l'aspect du chevalier, elle se leva tout alarmée de son fauteuil :

« Viens-tu prendre congé de moi ? lui dit-elle d'une voix douce ; ou viens-tu insulter à mes pleurs? Insensé, ils coulent moins pour toi que pour la malheureuse Clara ! »

Au nom de Clara, le chevalier sortit de l'étonnement qui semblait l'avoir pétrifié.

RODOLPHE. C'est pour te supplier, pour implorer ta pitié au nom de cette infortunée que je me présente ici. Je sais que tu as seule le pouvoir d'ouvrir la porte de la tour. Rends-moi ma libératrice, ma bien-aimée, celle qui abandonna son père pour me suivre, celle qui a consenti à sacrifier son honneur pour me sauver.

EUPHROSINE. Ah ! si cela m'était possible, penses-tu que je verserais ici des larmes inutiles? La tour ne pouvait s'ouvrir que deux fois : la première, aux ordres de ma mère pour te recevoir : la seconde, par ma main ou par l'effet de ton infidélité, pour te délivrer. L'un et l'autre cas est arrivé ; et, dès à présent, la porte est fermée pour toujours, à moins que tu ne changes de résolution.

RODOLPHE. Pour toujours ? fermée pour toujours ! et qu'est-ce que Clara va devenir ?

EUPHROSINE. Je ne puis te répondre ; je ne lis pas dans le livre du destin. Tout ce que sais, et je le tiens de ma mère, c'est que tu peux la sauver si tu fais pénitence, si tu observes un jeûne rigoureux pendant trois ans. Va en Palestine et mortifie-toi. Durant ces trois années, ne dérobe pas un baiser à aucune fille, n'en regarde aucune avec désir, n'en prie d'amour aucune, ne réponds à l'amour d'aucune. Reviens ensuite ; et alors, si tu t'es conservé pur, Clara sera libre et tu seras le maître de la rendre complétement heureuse.

RODOLPHE. Sauvons-la donc par ce moyen, puisqu'il n'en est pas d'autres? Mais si tu me trompes...

EUPHROSINE. Si je te trompe, que mon nom soit couvert de honte aux yeux du monde entier; que la fleur de ma virginité devienne la proie du dernier de tes serviteurs !

RODOLPHE. Eh bien ! je vais commencer mon pèlerinage, jeûner, me mortifier; que la malédiction tombe sur moi si je n'accomplis pas mon vœu !

EUPHROSINE. Tu as prononcé un serment terrible, frémis de le violer.

RODOLPHE. Accorde-moi, je t'en supplie, une seconde grâce avant mon départ : c'est de parler encore une fois à Clara, de lui dire un mot de consolation.

EUPHROSINE. Cela n'est plus possible. Songe que dès cet instant même ta pénitence est commencée.

RODOLPHE. Permets-moi du moins une dernière question. Es-tu réellement la fille de la petite vieille?

EUPHROSINE. Je suis sa fille adoptive. Le destin lui avait permis d'adopter et d'élever cent filles : je suis la centième et la seule qui lui reste. C'est de ta pénitence que dépend... Mais peut-être en ai-je trop dit...

LA PETITE FEMME, *en entrant*. Oui, ma fille, tu en as trop dit. Rodolphe, ta résolution est noble. Va, que rien ne t'en détourne. Oh ! si je pouvais te guider! si j'osais seulement te prévenir! Cependant prends garde à ces paroles et grave-les profondément dans ta mémoire : « Trois fois le pécheur est tombé, trois fois il a été relevé : six fois le Seigneur a pardonné, et la septième fois il a prononcé un jugement terrible. » Souviens-toi qu'on ne t'a rendu aucun service que tu n'y

aies répondu par un péché! Souviens-t'en sans cesse comme tu t'en souviens à présent, et va en paix.

Rodolphe était dans la plus cruelle anxiété. Les paroles de la vieille lui déchiraient l'âme; celles de sa charmante fille avaient pénétré son cœur, son cœur qui ne battait encore que pour Clara, qui n'était dévoué qu'à cette amante infortunée. Il emportait cependant un secret repentir d'avoir repoussé si rudement l'offre de la vieille, et de n'avoir pas même voulu voir son aimable fille.

« Alors, dit-il tout bas, j'étais encore innocent; alors mon cœur n'était pas engagé, n'était pas enchaîné; alors j'aurais pu me résoudre librement... »

D'après ces pensées, il commença à se méfier du petit Pierre. A force d'y réfléchir, il demeura incertain à qui des deux, du petit Pierre ou de la vieille, il demanderait protection. Délivrer Clara était néanmoins pour lui un devoir, un devoir si sacré qu'il se promit, sans hésiter, de le remplir par une pénitence de trois années, puisqu'il ne le pouvait autrement. Il renouvela sa promesse à la vieille, et voulut partir. Alors la vieille ouvrit sa petite valise et en tira un chapeau de paille roulé dont elle lui fit présent.

LA PETITE FEMME. Prends ce chapeau. Tant qu'il couvrira ta tête, personne ne pourra te donner des conseils pernicieux, ni corrompre ton cœur. Si tu le quittes, la foule des séductions va t'assiéger de nouveau. Tâche seulement de maîtriser ton âme; et tu pourras encore aspirer au bonheur.

Rodolphe prit le chapeau et la remercia.

LA PETITE FEMME. Un mot encore. Une âme vraiment

pénitente pardonne à ses ennemis. Ainsi donc, si tu rencontres jamais sur ta route le chevalier Waldemar, tu dois t'éloigner, et laisser la vengeance au souverain Juge. Si les malheurs t'assiégent, souffre patiemment; si les revers t'accablent, fais pénitence; si les dangers te menacent, espère; et quand même le glaive serait suspendu sur ta tête, ne désespère jamais.

EUPHROSINE. Quand tu reviendras après trois années de pénitence rigoureuse, sois sûr que Clara et moi nous nous mettrons au balcon pour t'attendre; et que si nous te voyons arriver avec ce chapeau, nous irons au-devant de toi en faisant éclater des transports d'allégresse.

LA PETITE FEMME. Pars! J'ai fait tout ce que je puis. Il dépend de toi seul d'accomplir ton serment.

Rodolphe sortit avec précipitation. Descendu dans la cour, il jeta son épée, son baudrier, son armure, et renvoya ses cavaliers avec ordre d'attendre son retour au bout de trois ans. Il revêtit un habit de bure, ceignit ses reins d'une corde, prit un bâton à la main, mit le chapeau de paille sur sa tête et s'en alla. Au sortir du château, il se tourna encore une fois vers la porte en soupirant, il leva encore une fois les yeux vers la fenêtre d'où Euphrosine le regardait partir. Dès qu'il fut sur le grand chemin, il se mit à entonner des cantiques de pèlerin qu'il avait appris dans son enfance; son cœur éprouva des mouvements de contrition : il reconnut qu'il avait péché, que le sang de Régine et d'Agnès, que les malheurs de Clara retombaient sur sa tête.

« La vieille ne peut me tromper, dit-il, ce qu'elle

m'ordonne est bon et méritoire. Petit Pierre ne fit jamais qu'attiser mes passions; elle tâche de les éteindre. Oui, c'est elle, c'est elle seule que je prendrai pour guide. »

XVIII

Rodolphe poursuivit sa route pendant sept journées, s'affermissant de plus en plus dans ses résolutions. Il voyait déjà les frontières d'Italie, lorsqu'un soir un coup de vent enleva son chapeau et le jeta à quelques pas de lui. A l'instant même il vit à son côté le petit Pierre qui lui faisait signe et voulait lui parler. Mais Rodolphe courut après son chapeau et le remit sur sa tête. Pierre avait disparu.

Le même accident lui arriva plusieurs fois en traversant l'Italie; mais il demeura fidèle à sa résolution, et le petit Pierre ne put parvenir à lui parler. Arrivé au bord de la mer, il s'embarqua sur un vaisseau qui faisait voile pour la terre sainte. Il avait eu la précaution d'attacher son chapeau sur sa tête avec un ruban, et le vent ne pouvait plus l'emporter. Déjà le pénitent découvrait de loin les côtes blanchissantes de l'Arabie; déjà il se réjouissait de toucher au terme de son voyage; tout à coup parurent deux galères sarrasines. Le vaisseau, mal équipé et n'ayant à bord que des pèlerins, tente vainement de se dérober à leur poursuite. Les infidèles en viennent à l'abordage, massacrent ceux qui résistent, et font les autres prisonniers. Rodolphe

fut du nombre de ceux-ci. Dès le commencement du combat, oubliant son nouvel état, il avait jeté son bourdon, avait saisi un glaive, et s'était défendu en héros. Les Sarrasins lui arrachèrent son épée ; mais, touchés de sa jeunesse et de sa beauté, ils lui laissèrent la vie.

On l'enchaîna à fond de cale ; il reçut à peine assez de pain pour se nourrir, et fut enfin débarqué avec le reste des captifs. « Souffre sans murmurer, » se dit-il en lui-même lorsqu'on l'eut chargé de chaînes encore plus pesantes pour le conduire à la ville. Là, les prisonniers furent rangés suivant leur âge, et l'on régla le sort de chacun. Les pirates vendirent aux paysans ceux dont la figure semblait promettre le moins ; et divers marchands achetèrent successivement les autres. Six des plus beaux et des mieux faits, parmi lesquels était Rodolphe, furent destinés au sultan, car ce prince venait de faire proclamer dans tous les ports qu'il exigeait des corsaires un présent de deux cents esclaves chrétiens de toute beauté.

« Il faut opposer la pénitence au malheur, » se dit encore Rodolphe ; et il se laissa tranquillement conduire à Babylone avec ses compagnons. Il avait toujours son habit de pèlerin ; il portait encore son chapeau de paille. Les pauvres captifs eurent beaucoup à souffrir durant ce long voyage ; cependant on leur donna de meilleurs aliments, dans la crainte que leur beauté ne s'altérât, et que le tribut ne perdît ainsi de sa valeur. Ils arrivèrent à Babylone, et peu de jours après ils furent présentés à un officier du sultan.

« Le nombre des demandes est rempli depuis longtemps, dit celui-ci ; mais le chef du sérail a besoin de

quelques eunuques intelligents : conduisez chez lui les esclaves, et votre cadeau n'en sera pas moins agréable à mon maître. »

Un des esclaves, qui parlait la langue du pays, annonça à ses compagnons le sort qui les attendait. Les malheureuses victimes frémirent d'épouvante; mais leurs impitoyables conducteurs furent sourds à leurs prières, et on les traîna sans pitié au surintendant des eunuques ; il en fut content, et les fit jeter dans la prison.

« Fusses-tu menacé du plus affreux des outrages, espère ! » se dit Rodolphe.

Mais le dernier rayon d'espérance s'évanouit lorsque, de grand matin, plusieurs noirs entrèrent dans la prison armés de couteaux tranchants. Ils lièrent ses compagnons l'un après l'autre, les firent sortir, et exécutèrent l'opération sanglante. Rodolphe s'était caché dans un coin; et lorsqu'on emmena le dernier patient, le désespoir s'empara de son cœur.

« Est-ce là le prix de ma pénitence? est-ce là le terme de mes peines? Ne dois-je donc revoir ma patrie que privé de mon sexe? s'écria-t-il en arrachant de sa tête le chapeau de paille. Pourquoi ne l'avoir pas jeté plus tôt? Pourquoi n'avoir pas suivi les conseils de mon ami? Mais à présent il va m'abandonner... »

PIERRE. Il ne t'abandonne pas. Il a pitié de ton aveuglement, et s'empresse de venir te sauver. Vois-tu maintenant de qui tu dois suivre les conseils ? Conçois-tu maintenant de qui tu dois attendre ton bonheur ? Mais tu as plus besoin de secours que de reproches... (*Il ouvre son havre-sac et donne un perroquet rouge à*

Rodolphe.) Prends cet oiseau : il s'est envolé depuis trois jours de la chambre de la sultane favorite; elle est inconsolable de cette perte. Le sultan a juré par la barbe de Mahomet et a fait proclamer que celui qui le rapportera peut former une demande, et que si elle ne surpasse pas sa puissance, elle sera exaucée. Prends donc le perroquet, et demande ta liberté : elle te sera accordée. Je ne tarderai pas à te revoir. Dis au premier qui entrera que tu l'as attrapé à ces barreaux, et fais-toi conduire devant le sultan.

Pierre disparut.

Rodolphe obéit en tremblant : il avait toujours sous les yeux les couteaux ensanglantés, et frissonnait de tous ses membres. Mais dès qu'il entendit les cris de joie que poussèrent les noirs en jetant leurs barbares instruments, dès qu'il se vit emmener avec respect, l'espoir le ranima ; il jura dans le fond de son âme de suivre les avis de son ami Pierre, et de ne jamais se fier désormais à ceux de sa méchante femme.

XIX

Aussitôt que le sultan fut prévenu qu'un esclave allait arriver avec le perroquet, il donna l'ordre de l'amener en sa présence; il alla même au-devant de lui, et envoya chercher la sultane avant d'entendre la demande du malheureux. Elle vole, elle arrive en relevant son voile pour baiser son cher fugitif. Rodolphe étonné reconnaît dans la sultane la belle Euphrosine,

la fille de la petite vieille. Incertain, n'en croyant pas ses propres yeux, il restait immobile comme un terme, lorsque Euphrosine, se tournant vers lui, lui dit en allemand :

— C'est toi, Rodolphe, qui as retrouvé mon perroquet ?

LE SULTAN, *à Euphrosine.* Connaîtrais-tu cet esclave?

EUPHROSINE. Ou je me trompe, ou c'est un chevalier allemand de ma connaissance. Il est si étonné de me trouver ici, qu'il ne peut s'exprimer. A en juger par son accoutrement, il allait en pèlerinage à Jérusalem.

LE SULTAN. Demande-lui ce qu'il désire ; je le lui accorderai, je tiendrai mon serment.

RODOLPHE, *oubliant tout ce qui l'environne.* C'est toi, Euphrosine?... toi, dans ces lieux ! toi, la maîtresse du sultan d'Egypte !

EUPHROSINE. Seigneur, il demande la vie et la liberté.

LE SULTAN. Je lui accorde l'une et l'autre; et de plus un firman avec lequel il pourra parcourir toute la Judée sans obstacles.

EUPHROSINE, *à Rodolphe.* Va, tu es libre. Où est ton chapeau ?

RODOLPHE. Je voudrais ne l'avoir jamais mis sur ma tête ! Pour prix de mon obéissance, je devais donc subir une honteuse mutilation ! je devais donc te trouver dans les bras du sultan !

EUPHROSINE. T'ai-je promis fidélité ? As-tu persévéré jusqu'à la fin ? As-tu vu lever sur toi le couteau sans désespérer ? Le chapeau sera encore dans la prison pendant trois jours. Après ce terme, reviens avec ou sans chapeau, et tu auras ton firman. Une foi aveugle

et constante est ordinairement récompensée. Méfie-toi de tes yeux, de tes oreilles, et tu seras heureux.

RODOLPHE. Que la foudre m'écrase, si...

EUPHROSINE. Ne jure pas. Tu as trois jours pour réfléchir, et ta pénitence durera trois jours de plus. Tu ne peux retourner en Allemagne qu'après trois ans et trois jours. Dans trois ans et trois jours, si tu as suivi mes conseils, je t'attendrai avec Clara au balcon de notre château.

Euphrosine baisa son perroquet et sortit avec lui de l'appartement du sultan. L'amoureux despote vola sur ses pas, après avoir ordonné de laisser partir Rodolphe librement. Le chevalier s'éloigna sans pouvoir revenir de sa surprise. Tout ce qu'il avait vu et entendu lui paraissait incompréhensible; il ne savait que croire, il ne savait que penser. Il se décida enfin à demander au petit Pierre l'explication de ces étranges événements : il parcourut toute la ville pour le chercher. La nuit survint; il ne trouva d'autre gîte qu'une mauvaise taverne. Après avoir apaisé sa faim avec un morceau de pain, il se coucha sur la paille, et s'y retourna mille fois sans pouvoir fermer l'œil. Tout à coup il voit à côté de lui... non pas le petit Pierre tant désiré, mais bien sa petite femme.

RODOLPHE, *étonné*. Eh ! que veux-tu de moi?

LA PETITE FEMME. Je viens te raffermir dans un projet presque oublié; je veux régénérer tes sentiments, et chasser loin de toi toute tentation d'une nouvelle rechute.

RODOLPHE. Je n'ai pas besoin de précepteurs ! je n'ai pas besoin d'un guide tel que toi, qui se joue de moi,

me conduit aux bords du précipice, et ne me berce de vaines promesses que pour m'y faire tomber en aveugle!... Mais tu as une fille charmante?...

LA PETITE FEMME. Aussi vertueuse qu'elle est belle.

RODOLPHE. Vertueuse? Pauvre vieille! tu n'es pas une sorcière fort habile: autrement, je n'aurais pas besoin de te prouver que tu en as menti. Je l'ai vue ce matin, cette fille si vertueuse!

LA PETITE FEMME. Je le sais.

RODOLPHE. Je l'ai vue dans les bras du sultan.

LA PETITE FEMME. Je le sais.

RODOLPHE. Tu sais cela et tu parles de sa vertu! Ote-toi de mes yeux. Je vois bien que tu es trop vieille pour rougir. Si tu avais pu faire de tes quatre-vingt-dix-neuf filles autant de maîtresses d'empereurs et de rois, tu serais sans doute une fort bonne entremetteuse, mais aussi une très-mauvaise moraliste. Quiconque veut prêcher la vertu doit en donner l'exemple, ou la honte est sa digne récompense.

LA PETITE FEMME. Rodolphe! Rodolphe! tu me connais bien peu. Tu t'en repentiras trop tard. Une foi aveugle peut seule te sauver. Tu crois donc que le sentier de la perfection est facile, que dans la route des épreuves on ne rencontre point d'épines? Il m'est permis de t'avertir trois fois. Prends-y garde, Rodolphe, trois fois seulement! Déjà tu as suivi une fois...

RODOLPHE. Et cette seule fois m'a suffi pour connaître à fond tes sentiments. Je te prie donc de ne te donner aucune peine pour une seconde ni une troisième fois; ce serait en vain: tu ne peux pas accroître l'horreur que tu m'inspires; abandonne-moi à ma destinée.

LA PETITE FEMME. Mon fils, point de précipitation : réfléchis, considère, et détermine-toi. Pense à la malheureuse Clara ! Elle a déploré ton aveuglement funeste.

RODOLPHE. Moins funeste qu'une captivité qu'elle n'a point méritée. Que t'a fait cette fille innocente, pour être enfermée dans une prison ? Que t'ai-je fait moi-même, pour devenir ainsi ta risée, pour que tu m'offres ta fille en mariage et pour que je la retrouve dans les bras du sultan ?

LA PETITE FEMME. Tout crime exige sa punition, tout péché sa pénitence. Fais ton examen ; tu verras qu'il est utile pour toi, qu'il est indispensable de t'imposer un châtiment volontaire. Le sang, le sang de l'innocence crie vengeance sur toi, il demande expiation ! Le crime souille ta conscience, il faut qu'elle soit purifiée.

RODOLPHE. Mais que dois-je donc faire ?

LA PETITE FEMME. Demeurer ferme dans les épreuves, supporter les revers avec la conviction de les avoir mérités ; ne pas désespérer quand même tu serais menacé du plus grand des malheurs, quand même tu te croirais perdu sans ressource... Où est ton chapeau ?

RODOLPHE. Dans la prison où tu voulais me devouer au traitement le plus cruel et le plus infâme.

LA PETITE FEMME. Si tu connais encore le prix d'un bon conseil, va le chercher. Recommence ton pèlerinage ; ne perds point patience, et tu seras heureux.

RODOLPHE. Je ne veux pas plus de ton bonheur que de tes conseils ! Je...

LA PETITE FEMME. Insensé ! Trois jours de réflexion

te restent. Pendant ce temps, le chapeau demeurera à la même place, comme te l'a dit ma fille.

RODOLPHE. Eh bien! je consens à suivre encore une fois ton avis ; mais avant tout, explique-moi une chose.

LA PETITE FEMME. J'exige une obéissance aveugle.

RODOLPHE. Je la promets, si tu m'apprends sans détour comment il se fait que je trouve ici au rang de sultane cette Euphrosine que j'ai laissée au milieu des montagnes sauvages de la Suisse; si tu me jures par ce que tu as de plus sacré qu'elle...

LA PETITE FEMME. Arrête! La curiosité ne doit pas être un des motifs de ta pénitence. Il faut obéir aveuglément. Et pourquoi t'inquiéter de ma fille, lorsque Clara, cette Clara que tu as séduite, que tu as sacrifiée, n'attend de satisfaction que de toi seul? L'unique but de tes épreuves doit être ta propre délivrance et la sienne. Ma fille suit maintenant une autre destinée. Cependant il me faut crier à toi, à elle, à moi-même : Méfie-toi de tes yeux et de tes oreilles!

RODOLPHE. Tu ne me persuaderas pourtant point qu'une fille soit vertueuse entre les bras d'un sultan...

LA PETITE FEMME. Méfie-toi de tes yeux et de tes oreilles!

RODOLPHE. Que jamais elle...

LA PETITE FEMME. Méfie-toi de tes oreilles et de tes yeux! et ne laisse pas échapper le temps de la réflexion sans en profiter.

RODOLPHE. Une seule question encore. Pourrai-je voir ta fille? pourrai-je lui parler durant mon pèlerinage?

LA PETITE FEMME. Oui; et elle pourra te répondre

quand tu lui demanderas des nouvelles de Clara. Mais prends bien garde, Rodolphe, que des vues impures n'entrent jamais pour rien dans ta pénitence; autrement, tu es perdu sans retour.

Elle s'éclipsa, laissant Rodolphe dans la plus grande irrésolution. Tantôt, écoutant sa conscience, il était déterminé à exécuter la volonté de la vieille et à persister dans ses épreuves jusqu'à la fin; tantôt il réfléchissait aux dangers affreux dont il était menacé, et, renonçant à l'entreprise, découragé par la difficulté :

« Petit Pierre, se dit-il enfin, m'expliquera la chose, il me dira comment la belle Euphrosine est venue dans ces lieux, et si je puis prétendre au même bonheur que le sultan... »

Déjà son cœur, facile à s'enflammer, brûlait pour Euphrosine de ce même amour qu'il avait éprouvé avant de partir du château où il l'avait trouvée en Suisse, de cet amour qu'il s'était avoué bien souvent pendant son pèlerinage, et qui, à la vue de l'objet qui l'inspirait, s'était renouvelé dans toute sa force. Clara n'avait fait que peu d'impression sur son cœur volage. Il avait été touché de son extrême attachement lorsqu'il était dans la tour; mais la facilité de la jouissance l'avait tellement refroidi, qu'il ne tarda pas à l'oublier. Ce n'était point pour Clara qu'il faisait pénitence, c'était dans l'espoir intéressé de retrouver un jour Euphrosine avec elle. Ce n'est point par amour de la vertu qu'il avait accablé la vieille de reproches sur l'union de sa fille avec le sultan; mais la jalousie dévorait son sein : et voilà l'unique raison pour laquelle il n'avait pas rejeté son conseil avec dédain, pourquoi il

feignait de le suivre : il voulait se ménager l'occasion de voir souvent cette jeune beauté, et de lui découvrir une passion qui faisait sans cesse de nouveaux progrès dans son âme.

XX

Rodolphe quitta enfin sa triste couche, après avoir veillé la nuit entière à attendre le petit Pierre. Il sortit sans dessein. Plusieurs fois il s'approcha des murs du sérail, mais son avide curiosité ne trouva nulle part à se satisfaire. La deuxième nuit s'écoula, et le petit Pierre ne parut pas : le deuxième jour s'écoula, et son amour avait redoublé sans s'être frappé du moindre rayon d'espérance. Il passa la troisième nuit dans l'insomnie et dans l'attente de son ami tant désiré; mais le petit Pierre n'arriva point : Rodolphe s'imagina que sa méchante petite femme le retenait encore enchaîné quelque part. Au troisième jour de réflexion, il résolut de s'approcher du trône du sultan, de demander son firman, de chercher le chapeau dans la prison, et d'attendre avec résignation les décrets de sa destinée.

Rodolphe se présenta aux portes du palais. On le conduisit à un interprète, et de là au principal concierge. L'aga lui donna le firman, accompagné de quatre bourses d'or, lui souhaita un bon voyage, et l'invita à prier pour la santé d'Euphrosine.

— Est-elle malade? demanda Rodolphe à l'interprète.

— La sultane favorite est très-mal, répond celui-ci;

enchanteurs et médecins en désespèrent; tout le palais est plongé dans la douleur. Des courriers sans nombre traversent l'empire pour chercher des secours, et le sultan a promis aux chrétiens de leur rendre le territoire de Ptolémaïs s'ils veulent lui envoyer le plus expert de leurs médecins.

A cette nouvelle, Rodolphe frissonna. Il aurait donné tous ses châteaux d'Allemagne pour procurer quelque assistance à Euphrosine, pour sauver celle qu'il adorait d'un amour que chaque instant de sa vie accroissait, pour pouvoir au moins lui parler. L'interprète s'éloigna, et Rodolphe, en traversant la dernière cour, vit que la porte de la prison était ouverte.

— Je vais chercher le chapeau, se dit-il; je me conformerai au vœu de l'aga; je continuerai mon pèlerinage et prierai pour la santé d'Euphrosine. La mère et la fille m'ont promis que je les reverrais; me l'auraient-elles promis si elles ne connaissaient les voies ténébreuses de la destinée?

Il entra dans la prison, chercha le chapeau, le trouva dans un coin obscur, le mit sur sa tête et l'attacha avec le ruban. Comme il allait sortir, un bruit de chaînes l'épouvante; il recule, il s'éloigne de la porte. Le bruit approche : une très-forte garde conduisait plusieurs chrétiens dans la prison. On poussa les esclaves en dedans, et avant qu'il pût se reconnaître, la porte était déjà fermée.

Dans ce lieu terrible régnaient de profondes ténèbres et un silence affreux interrompu seulement par les sanglots des malheureux captifs et par le bruit de leurs fers. Rodolphe, n'en connaissant aucun, se retira

à l'écart. Cet évenement le livra aux plus profondes réflexions. Dans sa nouvelle détresse, il crut ne pas devoir attendre le comble du malheur : il ôta vite son chapeau. Mais, malgré son espoir et ses vœux ardents, le petit Pierre ne parut point. Rodolphe trembla qu'on ne l'eût emprisonné avec les esclaves. Au bout d'une heure, ses craintes se changèrent en certitude. Pendant ce temps, ses tourments avaient redoublé, car il se voyait pris dans un piége dont il ne pouvait pas sortir aisément sans le secours de Pierre, et la possession du chapeau lui annonçait bien d'autres malheurs. Mais comme ce même chapeau pouvait seul le tirer de cette situation et lui apprendre le sort d'Euphrosine, il le reprit avec confiance et le mit de nouveau sur sa tête. Il ignorait encore quels étaient les prisonniers enfermés avec lui; il l'apprit bientôt : ses compagnons d'infortune commencèrent enfin à parler.

UNE VOIX. Plût à Dieu que cette nuit fût éternelle !

UNE AUTRE. Plût à Dieu qu'elle s'écoulât avec plus de rapidité que toutes les autres, et qu'elle mît un terme à cette insupportable vie ! Une plus longue existence ne serait pour moi qu'un affreux supplice.

UNE AUTRE. Ainsi, tu fais des vœux pour voir la fin de tes tourments ! Mais n'en auras-tu pas encore pour des journées entières, si demain, d'après la sentence du cruel aga, nous sommes jetés sur les crochets ?

LA PRÉCÉDENTE. Quelque affreuses que soient ces tortures, elles auront pourtant une fin, une fin à laquelle j'ai vainement aspiré jusqu'à cette heure !

Le silence régna de nouveau dans la prison, et Rodolphe frémit en songeant à la fin misérable de ces

pauvres chrétiens. Il veut s'informer plus particulièrement de ce qui les a fait condamner à ce supplice horrible, il veut leur parler et tâcher de répandre quelque consolation dans leur âme : tout à coup, il entend pousser auprès de lui un profond gémissement.

UNE VOIX *lugubre.* O Agnès, je l'ai bien mérité!

RODOLPHE, *étonné.* Une Agnès pèse donc aussi sur ta conscience?

LA MÊME VOIX. Qui vient de parler? Si les terreurs de la mort ne trompaient pas mon oreille, et si j'étais en Allemagne, je croirais connaître cette voix.

RODOLPHE. Je connais sûrement la tienne. N'es-tu pas le chevalier Waldemar?

WALDEMAR. Je le suis. Et toi, n'es-tu pas?... Je n'ose prononcer le nom de son suborneur... de celui dont j'aimais à voir, dans mes songes, la tête exposée sur la place des exécutions. N'as-tu pas fui devant tes juges? La justice te retrouve-t-elle dans cette prison où, excepté toi, ne gémissent que des innocents?

RODOLPHE. Oui, je suis Rodolphe de Westerbourg; je n'ai fui devant aucun juge, mais j'ai entrepris un long voyage pour venger sur toi le meurtre de l'innocente Agnès.

WALDEMAR. Venge-le donc demain pendant notre supplice. Je ne sais pas encore pour quel crime on te retient ici, mais si la même peine nous attend l'un et l'autre, je goûterai encore du plaisir en cette vie. Quel délice de te voir suspendu à côté de moi! Tu me reprocheras la mort d'Agnès, et moi je te reprocherai sa séduction. Cette idée me soulage! Rodolphe, Rodolphe, je rejette sa mort sur ton âme! Tu l'as séduite, et tu

m'as forcé à l'excès de barbarie qu'elle vient me reprocher toutes les nuits dans mes rêves. Je renvoie à ta conscience toutes ces terreurs qui, depuis mon départ d'Allemagne, ne cessent de me tourmenter. Ce sang répandu brûlera sur ton cœur. Tu mourras comme moi dans le désespoir, et le Juge suprême prononcera aussi sur toi une sentence terrible !

RODOLPHE. Je tâcherai de mériter sa miséricorde en te pardonnant. Je ne vengerai pas la mort de cette innocente; je ne te demanderai pas raison des peines, des tourments innombrables que tu m'as causés. Écoute : je ne suis pas si malheureux que tu le penses ; ce n'est point un crime qui m'a conduit dans cette prison. Le hasard a voulu que les geôliers fermassent trop promptement la porte; sans ce hasard je serais sorti avec eux. Mais il est peut-être en mon pouvoir de te procurer, par mon intercession, sinon la liberté, du moins quelque soulagement dans tes souffrances.

WALDEMAR. Je ne veux te devoir ni secours ni grâce; et s'il dépendait de toi de me donner la liberté ou la mort, je choisirais la mort. Ce nouveau trépas retomberait aussi sur toi, et je serais sûr de ta damnation. Cesse de me fatiguer de tes paroles inutiles; je ne veux plus, je ne peux plus t'entendre !

A ces mots il se leva et se jeta à l'autre bout de la prison; mais les compagnons de Waldemar, qui tous étaient des cavaliers de sa suite, se rassemblèrent aussitôt autour de Rodolphe. Ils venaient d'entendre parler de la possibilité d'obtenir la délivrance de leur maître; et, plus effrayés de la mort que Waldemar, ils conjurèrent Rodolphe de faire pour eux tout ce qui dé-

pendrait de lui. Alors il leur raconta comment lui-même avait été fait esclave; combien il avait souffert dans cette même prison; par quelle aventure il en était sorti et avait obtenu un firman du sultan; comment enfin, lorsqu'il cherchait son chapeau, il s'était trouvé enfermé avec eux.

« Demain matin, ajouta-t-il, sitôt que les portes de la prison vont s'ouvrir, je vole chez l'aga qui m'a donné le firman, et j'intercède en votre faveur. »

Les cavaliers se fièrent à ses promesses, et lui contèrent qu'étant embarqués avec leur maître, et découvrant déjà les rivages de l'Asie, une tempête les avait rejetés au large. L'orage dura trois jours et trois nuits, et le pilote ne savait plus par où diriger le navire, ouvert de toutes parts. Lorsque le ciel vint à s'éclaircir, ils aperçurent la terre; mais avant de l'atteindre, ils furent faits prisonniers par une galère turque. Ils subirent le plus dur esclavage, et furent enfin placés, avec Waldemar, comme ouvriers, dans les jardins du sultan de Babylone. Là, ils profitèrent du peu de liberté qu'on leur laissait pour tramer une conjuration à l'aide de laquelle ils espéraient recouvrer leur liberté. Waldemar était à la tête du complot. Un renégat à qui il s'était confié les avait trahis. La veille, au soir, ils avaient été saisis et menés devant l'aga. Celui-ci avait ordonné que le lendemain ils seraient tous jetés sur les crochets, et qu'en attendant on les garderait dans une prison.

XXI

La nuit s'écoula presque pendant ces récits mutuels. Rodolphe avait souvent essayé, mais toujours vainement, de s'entretenir avec Waldemar. Il s'obstinait à ne pas lui répondre, et couvait dans son cœur le plus noir des projets.

A la pointe du jour, les prisonniers entendirent un bruit de clefs : bientôt la porte s'ouvrit, et les gardes entrèrent pour emmener les chrétiens. Les pauvres victimes frissonnaient, mais Waldemar s'élança au-devant des soldats avec intrépidité. Rodolphe se retira vers l'angle le plus éloigné, dans le dessein de sortir après tout le monde et d'implorer la grâce de ces infortunés.

Déjà les Turcs avaient entouré tous les autres captifs et les conduisaient vers la porte, lorsque Waldemar s'arrête et adresse la parole au chef des gardes en langue arabe : il avait appris à la parler parfaitement pendant son séjour en Palestine.

« Tu ne fais pas exactement ton devoir, lui dit-il. Un de nos complices est resté caché. Hier on oublia de lui mettre des chaînes, et aujourd'hui il espérait s'échapper impunément. Coupable du même crime que nous, il doit subir la même peine. »

Aussitôt l'officier se tourne, il cherche de tous côtés et découvre enfin Rodolphe. Il ordonne qu'on le garrotte. En vain le chevalier tenta de s'y opposer, en vain il voulut protester de son innocence et s'appuyer

du témoignage des autres prisonniers : les gardes n'y firent nulle attention, puisqu'ils n'entendaient pas même leur langage ; et comme ils avaient ordre de jeter sur les crochets tous ceux qui se trouvaient dans la prison, ils se félicitaient de ce qu'aucun n'avait échappé à leurs regards.

On se mit en marche. Waldemar s'applaudit du succès de sa vengeance ; ses compagnons déplorèrent leur espoir évanoui, et Rodolphe maudit le funeste chapeau que ses mains liées ne pouvaient arracher de sa tête. Le plus profond silence régnait encore dans les rues qu'ils traversèrent. Rodolphe ne rencontra personne dont il pût réclamer l'assistance. Les conducteurs se hâtèrent : car, suivant la coutume d'alors, il fallait que les criminels fussent exécutés avant le lever du soleil.

Ils arrivèrent à l'endroit où ils doivent être précipités sur les crochets. Déjà les bourreaux impitoyables les y jettent l'un après l'autre. Déjà les cris des malheureux patients retentissent aux oreilles de ceux qui attendent le même sort. Waldemar, saisi par l'exécuteur, jette sur Rodolphe un regard d'insulte et de triomphe.

« Je ne te dis pas adieu, s'écria-t-il, j'espère encore te parler là-bas! »

A peine a-t-il achevé ces mots, qu'il est précipité, et le tour de Rodolphe est arrivé. En ce moment terrible, Rodolphe fit tous ses efforts pour engager le merveilleux chapeau dans la pique d'un garde, afin de l'enlever de sa tête et d'éprouver pour la dernière fois si le petit Pierre l'avait totalement oublié. Il réussit : le ruban se détacha, le chapeau tomba par terre, et petit

Pierre se trouva à côté de lui. Il délia en un clin d'œil les cordes qui attachaient les mains de Rodolphe.

« Montre ton firman, lui dit-il avec la même précipitation, et tu es sauvé. Tu me retrouveras à l'auberge.

— Il s'éclipsa.

Rodolphe, entre la vie et la mort, saisit cet instant favorable pour remettre son firman au chef des gardes. Chacun d'eux s'étonne; ils baisent respectueusement le sceau du sultan, détachent tout à fait les liens de Rodolphe et le conduisent devant leur aga.

Avant de les suivre, il jeta avec fureur son maudit chapeau sur les crochets.

— Reste suspendu à ce fer, dit-il; et si tu es doué de quelque sentiment, expie les tortures que tu m'as fait souffrir deux fois; mais tu ne tromperas plus ni moi ni aucun autre mortel !

Le hasard (s'il est vrai qu'il y ait un hasard dans le monde), le hasard voulut qu'il s'élevât alors un vent léger qui soutint d'abord le chapeau en l'air, et le laissa tomber ensuite lentement sur la tête de Waldemar. Un seul crochet avait atteint le chevalier à la hanche droite, et il semblait devoir souffrir plus longtemps et plus cruellement que les autres. Rodolphe ne songeait à rien moins qu'à regarder dans le précipice; mais en s'éloignant, il entendit encore les imprécations de Waldemar et les derniers gémissements de ses compagnons.

L'aga respecta comme les gardes le firman de son maître, et laissa partir Rodolphe. Celui-ci courut à son auberge, et attendit le petit Pierre avec impatience. Il n'arriva que vers minuit.

RODOLPHE. Tu te fais bien attendre !

PIERRE. Ne le mérites-tu pas ? N'aurais-je pas dû, en bonne justice, t'abandonner à ton sort? Ingrat, tu réponds bien mal à mon amitié !

RODOLPHE. Ah ! pardonne, mon cher et unique ami, pardonne à ma légèreté. Ta longue absence et ma passion toujours croissante m'ont fait obéir à la méchante vieille. Me croyant tout à fait délaissé par toi, je m'étais flatté qu'elle me conduirait au but de mes désirs.

PIERRE. Si leur but était la mort, tu y courais à grands pas.

RODOLPHE. Mais pourquoi as-tu tardé si longtemps ? Pourquoi n'as-tu pas écouté mes cris? Pourquoi m'as-tu laissé croire que la méchante vieille t'avait encore enchaîné ?

PIERRE. J'ai voulu te convaincre avec évidence que ma femme ne cherche que ta ruine, qu'elle ne veut que ta mort. Si tu n'es pas devenu plus sage, ne t'en prends dorénavant qu'à toi seul ; car alors je t'oublierai, même dans les plus grands dangers.

RODOLPHE. Je bannis à jamais toute défiance ; je m'appuierai sur toi comme sur mon unique soutien ; je ne prendrai que toi pour guide. Mais, mon ami, je dois compter de ta part sur la même fidélité. Il ne faut pas me refuser tes conseils, tes secours, au moment surtout qu'ils me sont indispensables.

PIERRE. Et pourquoi ?

RODOLPHE. O Pierre ! j'aime.

PIERRE. Serait-il possible?

RODOLPHE. J'aime... à peine osé-je te l'avouer... j'aime la fille adoptive de ta méchante femme !

PIERRE. Je l'ai soupçonné.

RODOLPHE. Seulement soupçonné ?

PIERRE. Deviné, si tu veux ; sans cela, tu ne te serais plus fié à ses conseils, tu n'aurais plus remis le fatal chapeau.

RODOLPHE. Puisque tu connais ma passion, ne t'irrite point ; dis-moi plutôt comment je pourrai la satisfaire.

PIERRE. Difficilement. Je n'ai aucune puissance sur Euphrosine. Je n'ose, je ne puis même l'approcher.

RODOLPHE. Mais ne le puis-je, moi ?

PIERRE. Assurément, tu le peux ; mais l'amour le plus ardent serait ici sans pouvoir : la seule ruse est capable d'achever ce que la passion commence.

RODOLPHE. D'après ce que j'ai appris hier, Euphrosine est très-malade.

PIERRE. Cette maladie te procurera du moins la facilité de la voir sans que le sultan s'y oppose.

RODOLPHE. Quel bonheur ! Oh ! que je puisse seulement la voir et lui parler, j'espère triompher de tout autre obstacle. Mais, mon ami, dis-moi d'abord comment Euphrosine est venue en ce lieu, comment elle a passé dans les bras du sultan ; dis-moi, sans détour, s'il jouit de ce qu'il possède.

PIERRE. Tu es devenu jaloux, Rodolphe ; je ne te connaissais pas encore cette faiblesse. Je vais d'abord satisfaire ta curiosité ; ensuite je ne laisserai plus à ta jalousie de quoi se repaître, afin que tu puisses réfléchir et agir librement. Je te conterai ce qu'il m'est permis de te révéler. Euphrosine t'a aimé du premier moment qu'elle t'a vu.

RODOLPHE. Que je suis heureux !... elle m'aime ?

PIERRE. Oui, et peut-être d'un amour plus ardent que le tien; c'est la première fois qu'elle aime. Sa mère elle-même a nourri, dans le principe, cette inclination qu'elle s'efforce en vain d'étouffer aujourd'hui. Elle devait se servir d'Euphrosine pour te captiver, et t'entraîner dans l'abîme; mais, voyant que tu as échappé à ses ruses, elle te prépare mille piéges nouveaux. Suivant l'arrêt du destin, ta mort seule peut opérer sa délivrance. Mais ce sont là des choses incompréhensibles pour toi, et qu'ainsi il t'est inutile de savoir. Je reviens à Euphrosine. En apprenant l'infidélité que tu lui as faite avec Clara, elle s'est évanouie, et ton départ lui a coûté des torrents de larmes. Elle voulait quitter sa mère, et suivre en Palestine le bien-aimé de son cœur. Comme la vieille te retenait dans sa dépendance par la vertu du chapeau, et brûlait de jouir de tes misères futures, elle a cédé sans peine aux instances de sa fille; et quelques jours après, elles t'ont suivi toutes les deux. Ma femme savait bien qu'Euphrosine ne t'était pas indifférente; elle se flattait, par son moyen, de t'empêcher de recourir à moi. Tu étais déjà en pleine mer lorsqu'elle s'embarqua. Ses enchantements avaient prémuni chaque fente de son vaisseau contre les orages; elle avait surtout fortifié les voiles contre ma puissance; mais elle négligea de conjurer le vent, et ne songea pas qu'il pourrait les enfler au point de les faire éclater. Une tempête jeta le navire, sans l'endommager, sur les côtes d'Égypte. Malgré le pouvoir de la vieille, Euphrosine fut faite esclave, et conduite au sultan comme un présent digne de lui.

RODOLPHE. Et ce sultan?...

PIERRE. S'enflamma des plus ardents désirs pour cette beauté nouvelle.

RODOLPHE. Ah ! malheureux ! Je tremble...

PIERRE. Il épiait, il prévenait ses désirs, et ne songeait qu'aux moyens de se faire aimer, ou du moins de se rendre agréable.

RODOLPHE. Je frémis...

PIERRE. A ces preuves évidentes de la plus vive passion, Euphrosine n'a répondu que par des mépris. Elle ne rêve qu'à son bien-aimé, et se promet chaque jour de lui être fidèle jusqu'au dernier soupir. De plus, une ceinture que la vieille elle-même a tissue la met à l'abri de toutes les violences qu'oserait méditer le sultan. Arrêté par ce talisman, il ne sait que languir et prier ; il ne peut pas exiger, il ne peut pas se faire obéir.

RODOLPHE. Je me sens renaître !

PIERRE. Trop tôt, mon pauvre garçon, trop tôt. Cette ceinture n'est pas moins à l'épreuve de tes efforts qu'à ceux de tous les autres hommes. Nulle puissance n'est assez forte pour la lui ravir. Tant qu'elle la portera, la protection de ma femme lui est assurée. Il faut qu'elle la jette librement, et elle a juré à la vieille, elle a juré sur l'autel de ne la quitter jamais.

RODOLPHE. Oh ! conseille-moi, viens à mon secours ! Comment dois-je faire pour surmonter cet obstacle ?

PIERRE. Ici se borne mon pouvoir, et tu dois agir seul. Si la toute-puissance de l'amour est elle-même inutile, tu partiras de ces lieux sans satisfaire tes désirs. La prudence et la ruse peuvent seuls te procurer la victoire.

RODOLPHE. Tu me fourniras pourtant les moyens de la voir et de lui parler ?

PIERRE. Je m'y emploierai de bon cœur autant qu'il dépendra de moi. J'ai déjà pris des mesures : tu es le maître de la voir demain matin pendant des heures entières, et de l'entretenir de tout ce que t'inspirera ton amour. Elle est malade, très-malade : c'est moi qui suis la cause de sa maladie. J'ai jeté dans un de ses mets favoris une poudre qui consume incessamment ses entrailles, et qui, si on laisse passer deux jours sans y apporter remède, lui donnera une mort infaillible.

RODOLPHE. O monstre! ô tigre impitoyable!

PIERRE. Écoute-moi jusqu'au bout et tu me jugeras après. Ma femme, qui approche Euphrosine comme je m'approche de toi, n'a pas tardé à reconnaître la cause de son dépérissement. En cherchant un contre-poison, elle a reconnu qu'on ne pouvait la guérir qu'avec une seule plante : et cette plante, qui se trouve sur les plus hautes montagnes de la Suisse, doit être cueillie à minuit, pendant la pleine lune. Elle y a volé, en se fiant à la vertu de la ceinture pendant son absence. Hier a commencé le décours de la lune, et par conséquent la voilà forcée d'attendre quatre semaines. Pendant ce long intervalle, tu pourras, sans qu'elle te contrarie, essayer tout ce que ton amour te prêtera d'éloquence.

RODOLPHE. Si la maladie ravage son corps, si le poison dévore ses entrailles...

PIERRE. Et si ton impatience m'empêche d'achever, tes perplexités vont se multiplier, et nous perdrons un temps précieux. Qui prépare des poisons doit être pourvu d'antidotes. Tiens! (*Il ouvre son havre-sac et en*

tire trois poudres.) Prends ces poudres; fais-toi annoncer demain au sultan comme médecin; jure-lui, sur ta tête, que la malade guérira si elle prend tes remèdes, et si on te permet de l'approcher librement. Donne-lui tous les matins une de ces poudres, et le troisième jour elle sera parfaitement rétablie.

RODOLPHE. Oh! mille et mille grâces, mon digne ami! Mais si la vieille s'ennuie d'attendre dans les montagnes, si elle revient et me trouve auprès de sa fille?

PIERRE. Toujours défiant! Sache donc que, pour protéger nos amis, nous avons tous les deux le pouvoir de traverser en un instant les terres et les mers, mais que nous ne pouvons pas nous en retourner sans avoir fini ce que nous nous étions proposé, sans avoir trouvé ce que nous étions venus chercher. Empressée de se procurer sa plante, la vieille n'a pas songé au décours de la lune. Elle a beau gémir et soupirer, il faut qu'elle attende en Suisse la pleine lune. Pendant ce long intervalle, tu n'auras d'obstacle que dans la ceinture : parviens à l'écarter, et tu seras heureux.

RODOLPHE. Encore un mot.

PIERRE. Encore de la défiance?

RODOLPHE. Non, mais seulement une question. Tu as été si longtemps sans t'approcher de moi, que j'ai besoin de beaucoup d'éclaircissements. Lorsque récemment j'ai rapporté le perroquet au sultan, j'ai vu Euphrosine, je lui ai parlé. Eh bien! pas une seule parole, pas un regard ne m'a exprimé cette passion que tu me dépeins si vive.

PIERRE. Parce qu'elle suit scrupuleusement le conseil de sa mère, parce que son rôle était préparé avant

qu'elle entrât chez le sultan; parce que, dupe de la vieille, elle imagine qu'une austère pénitence de trois ans peut seule te rendre digne de devenir son époux. Elle pense que Clara doit alors se déterminer à prendre le voile, et à lui céder son amant.

RODOLPHE. Tu viens de nommer Clara : qu'est devenue cette malheureuse fille ?

PIERRE. Elle est encore dans la tour; elle te croit mort, et te pleure.

RODOLPHE. Elle me croit mort ?

PIERRE. Oui : hier, en la visitant, je lui ai donné cette fausse nouvelle.

RODOLPHE. Barbare ! et pourquoi?

PIERRE. Parce qu'en effet tu es mort pour elle, parce que, d'après cette persuasion, elle se résoudra à prendre le voile, seul parti qui puisse la tirer de sa prison.

RODOLPHE. Et comment?

PIERRE. Si elle le veut ardemment, si elle le désire au fond du cœur, la porte de la tour s'ouvre à l'instant, et il lui est permis d'entrer dans un monastère. Aucun sortilége ne saurait s'opposer à l'effet d'un pareil serment.

RODOLPHE. C'était une bien bonne, une bien aimable fille!

PIERRE. Mais trop douce, trop langoureuse pour l'ardent Rodolphe. La charmante, la vive Euphrosine te plaira davantage, te retiendra plus longtemps dans ses chaînes.

RODOLPHE. Railleur ! Comme si je la possédais déjà, comme si je pouvais déjà l'appeler mon Euphrosine!

Pierre raffermit encore sa faible espérance par quel-

ques encouragements, et disparut enfin pour s'informer, disait-il, de l'état d'Euphrosine.

XXII

Rodolphe parut dès le lendemain aux portes du palais, à la pointe du jour ; il se fit annoncer comme médecin, et fut introduit sans retard devant le désolé sultan.

— Invincible souverain de l'Asie et de l'Afrique, lui dit-il, c'est moi qui eus dernièrement le bonheur de retrouver le perroquet de la sultane favorite. Je viens d'apprendre qu'elle est malade. Doué de quelques connaissances en médecine, et possesseur de plusieurs secrets d'une grande vertu, je me flatte de pouvoir, au bout de trois jours, la remettre en tes bras parfaitement guérie, pourvu qu'il me soit permis de la voir et de m'approcher de son lit sans obstacle.

— Si cette cure était en sa puissance, dit le sultan au renégat qui lui servait d'interprète, je ne le croirais pas trop récompensé par la moitié de mes trésors. Mais plusieurs l'ont déjà tentée vainement et n'ont fait que tourmenter la pauvre malade ! Hier au soir encore, elle me pria de ne plus lui envoyer de médecins et de laisser plutôt agir sa jeunesse et la nature ; je le lui ai promis, et je tiendrai ma parole.

— Il garantit sur sa tête l'efficacité de son traitement, reprit le renégat.

Le sultan, avide de toutes les espérances qui pouvaient s'offrir, courut en prévenir Euphrosine.

Bientôt un eunuque vint chercher Rodolphe, et le conduisit aux appartements secrets du sérail.

— Que m'apportez-vous, brave chevalier? dit Euphrosine d'une voix faible. On vient de me dire que vous exposez vos jours pour me voir. Je suis très-touchée de cette preuve de votre estime; la mourante Euphrosine vous en remercie, mais la guérir, mais la sauver n'est pas en votre pouvoir!

RODOLPHE. Si je ne te sauve pas, je m'estimerai trop heureux de mourir avec toi. J'ai appris tes souffrances, j'ai suspendu mon pèlerinage; j'ai imploré les secours du ciel, et les voici. Prends d'abord une de ces poudres, et tu te trouveras soulagée.

EUPHROSINE. De ta main j'accepte tout, fût-ce la mort!

RODOLPHE. Ah! Dieu me préserve de te la donner!

Euphrosine prit la poudre avec le jus d'un cédrat; bientôt elle sentit moins de douleur, et sembla disposée à s'assoupir. Rodolphe désirait que le sultan s'éloignât; mais n'ayant point d'interprète, il ne pouvait lui parler. Il eut enfin recours aux signes pour lui faire entendre qu'Euphrosine avait besoin de sommeil, et que tout ce qui pouvait troubler son repos lui serait nuisible. Le sultan le comprit et s'en alla, après avoir aussi prié Rodolphe, par signes, de rester et de veiller sur la malade.

EUPHROSINE, *après la sortie du sultan.* Je ne dors pas, je repose seulement : ta poudre bienfaisante a calmé toutes mes douleurs.

RODOLPHE. Oh! que je suis satisfait, et quel bonheur si je pouvais te sauver!

EUPHROSINE, *regardant à travers les rideaux de son lit.* Malheureux ! où est ton chapeau ?

RODOLPHE. Je le porte caché sur moi, ne pouvant pas paraître la tête couverte devant le sultan.

EUPHROSINE. Ne le perds pas. Ce chapeau est l'unique moyen, comme te l'a dit ma mère, de te préserver à l'avenir de toute séduction ; lui seul, je n'aurais pas dû te le dire, mais la maladie rend encore plus faibles les pauvres créatures humaines ! lui seul peut te ramener à moi lorsque, sous son abri tutélaire, tu auras fait pénitence pendant trois années.

RODOLPHE. Eh quoi ! pourrais-je donc en effet espérer, pourrais-je croire que je ne te suis pas indifférent ?

EUPHROSINE. Rodolphe, oui, tu le peux ! La chaleur de tes questions me ravit, elle me prouve qu'une égale passion t'enflamme. Oui, Rodolphe, je t'aime. Sois fort dans le combat : ferme ton cœur à toute séduction nouvelle, afin qu'un jour je te retrouve digne d'Euphrosine. Lorsque je suis tombée malade, ma mère était auprès de moi ; elle m'a dit que tu avais recommencé ton pèlerinage, et qu'elle espérait que tu supporterais les épreuves. Le soin de ma guérison l'a forcée de s'éloigner subitement ; et depuis cet instant, en vain je l'ai attendue, en vain j'ai soupiré après son retour... Peut-être que c'est elle qui t'envoie pour me guérir, et pour te rendre encore plus cher à mon cœur !

Euphrosine raconta ensuite à Rodolphe tout ce qu'il avait appris déjà par le petit Pierre, et finit par lui dire qu'à l'aide de sa mère, elle espérait s'échapper des mains du sultan.

— Je le hais, ajouta-t-elle, s'il m'est possible de

haïr ; et je me croirai au comble du bonheur lorsque, délivrée de ses importunités, je pourrai t'accompagner dans ton pèlerinage, ainsi que me l'a promis ma mère.

Déjà Rodolphe avait déclaré son ardent amour à Euphrosine, déjà il avait baisé sa main, et son amante serrait la sienne autant que le lui permettait son extrême faiblesse, lorsque l'impatient despote entra doucement dans la chambre avec un interprète. Soudain Euphrosine ferma ses beaux yeux.

— Elle dort, dit Rodolphe tout bas.

— Elle dort, répéta tout bas l'interprète.

Le sultan, frappé d'un changement aussi rapide, conçut une grande estime pour Rodolphe, le fit nourrir des mets de sa table, et le logea dans un appartement voisin du sérail pour qu'il fût plus à portée de donner ses soins à la malade. Ce même jour, Rodolphe parla encore plusieurs fois à Euphrosine, et sa santé se rétablissait visiblement. L'unique sujet de leur entretien fut leur amour, cet amour qu'ils s'avouèrent sans réserve et qu'ils se jurèrent mutuellement pour le reste de leur vie.

XXIII

Petit Pierre se présenta le soir devant le lit de Rodolphe :

— Comment dort-on sur des tapis de Perse ? lui demanda-t-il. Tu fais à merveille le médecin auprès du

sultan, et l'hypocrite auprès d'Euphrosine. Poursuis et tu iras plus loin que je ne l'aurais cru d'abord. Demain, en lui donnant la poudre, sois plus hardi. Un baiser ne te sera pas refusé, mais un baiser est tout ce que tu peux obtenir si elle ne quitte pas la ceinture.

Pierre disparut, et Rodolphe s'endormit bercé par les doux rêves de son nouvel amour. Le lendemain, avant que le sultan eût quitté sa couche d'édredon, Rodolphe était déjà auprès d'Euphrosine. Elle le remercia du repos que sa poudre lui avait procuré pendant la nuit.

— Je rêvais à toi, Rodolphe, lui dit-elle ; tu me ravissais un baiser.

— Il faut que je réalise ce songe! s'écria Rodolphe avec transport ; et il embrassa son Euphrosine.

Une pauvre malade ne peut pas résister aux bras nerveux d'un amant enflammé ; elle souffrit donc, et lui donna sans contrainte le dernier baiser pour le faire cesser, et ne pas s'exposer tous deux à être surpris dans cette attitude, soit par quelque esclave, soit par le sultan lui-même. Adam, avant sa chute, ne reçut jamais de son Ève des baisers plus chastes et plus innocents.

Rodolphe lui donna la troisième poudre.

— Lorsque je t'embrassais tout à l'heure, lui dit-il, ma main a senti une large ceinture qui doit te fatiguer dans ta maladie ; il faut la quitter pour que rien ne trouble ton repos.

— Je ne l'ose pas, je ne le peux pas ! Cette ceinture est un don de ma mère, et je ne dois point la détacher que tu ne m'aies juré au pied de l'autel une éternelle

fidélité ; d'ailleurs elle ne me fait pas de mal ; elle est si mince, que tous les mouvements de mon corps n'en éprouvent aucune gêne.

Ils allaient continuer, lorsque le sultan entra et les interrompit. Il fut ravi de voir Euphrosine aussi bien remise : dans l'excès de sa joie, il tendit sa main à baiser au médecin Rodolphe, et promit de tout accorder, s'il la lui rendait parfaitement guérie.

Le sultan ne quitta pas de toute la journée le lit de la favorite. Il était permis à Rodolphe d'être présent, mais il y trouvait peu d'avantage : que dis-je ? il était forcé de voir, sans oser dire une parole, le sultan caresser la main et le menton d'Euphrosine ; il était forcé de l'entendre parler sans cesse de son amour et de sa félicité prochaine. L'amant qui s'est trouvé dans la même situation peut seul se faire une image des tourments de Rodolphe : les tourments de l'enfer sont des plaisirs en comparaison ; et si Mahomet est damné pour les maux que sa fausse doctrine a répandus sur la terre, son plus grand supplice est sans doute de voir les démons embrasser ses belles houris et les posséder en sa présence... Maris, prenez-y garde ! ne faites pas de ce monde un enfer pour vos sensibles épouses, en vous permettant à leurs yeux de trop grandes familiarités avec une jeune servante. Femmes, prenez-y garde ! et ne devenez pas les démons de vos époux, en vous éloignant du compagnon qui vous a consacré son âme, et en accordant à un autre le baiser que vous refusez quelquefois à ses chastes instances.

Afin de pouvoir dire de temps en temps un petit mot

d'amour à son Euphrosine, Rodolphe avoua au sultan qu'il entendait parfaitement l'italien, et qu'il pouvait même le parler au besoin. L'interprète fut renvoyé. Rodolphe était au comble de ses vœux. Euphrosine ne tarda pas à profiter de l'occasion.

— Oh! que ne puis-je être enfin délivrée de cette cruelle gêne! Ma mère me l'avait solennellement promis, et voilà qu'elle m'abandonne!

— Je le souhaiterais aussi de toute mon âme! Ne désespère pas!

— Elle t'a envoyé à mon secours; peut-être veut-elle aussi que tu sois l'auteur de ma délivrance?

— Oh! si ce bonheur m'était réservé!

— Si tu la revois plus tôt que moi, je te conjure de lui en parler.

— Je te le promets.

Tels furent à peu près les seuls propos que les amants risquèrent de s'adresser, et que le sultan prit pour des exclamations isolées, ou pour des questions relatives à d'anciennes connaissances dans leur patrie.

XXIV

Petit Pierre visita de nouveau son protégé la nuit suivante.

PIERRE. Tu dors, Rodolphe? Il faut que je t'éveille. La nouvelle lune montrera bientôt son croissant, et tu n'as encore volé à Euphrosine que quelques baisers!

De cette manière, nous ne serons guère plus avancés au bout d'une année, et pourtant nous n'avons devant nous qu'une quinzaine de jours.

RODOLPHE. Aujourd'hui j'ai hasardé de parler de la ceinture, mais...

PIERRE. Crois-tu donc Euphrosine capable de trahir avec tant de facilité le serment le plus saint et d'abandonner un trésor qu'elle chérit depuis si longtemps ? Ce doit être l'ouvrage du tout-puissant amour ; ce n'est que dans le plus grand délire de la passion que tu peux exiger un pareil sacrifice; mais ce délire, c'est à toi de le préparer, de l'exciter avec adresse. Agis; et cependant je ne négligerai rien pour assurer votre fuite. Songe bien surtout que nous ne pouvons pas nous éloigner d'ici que la ceinture ne soit détachée, car elle soumet absolument Euphrosine au pouvoir de ma femme. Si ce talisman se trouvait sur le vaisseau, elle pourrait le diriger à son gré, même sans être présente, et tu conçois qu'il ne pourrait jamais arriver à bon port.

RODOLPHE. Ne doute ni de mon activité ni de mon zèle. N'y suis-je pas le plus intéressé ? Cependant, avec le plus vif désir de réussir, je n'entrevois pas de possibilité. Le sultan ne quitte jamais Euphrosine ; au point du jour, il vient auprès de sa couche, et il est plus de minuit quand il se retire.

PIERRE. C'est à toi de l'écarter : tu es médecin, tu n'as qu'à ordonner. Je vois bien qu'il faut te faire ta leçon, car le temps s'envole et l'occasion avec lui. Demain, de très-bonne heure, approche-toi du lit d'Euphrosine, dis-lui que sa mère, qui est aussi la tienne à

présent, est apparue à tes yeux, qu'elle a cédé à tes instances et t'a choisi pour être l'instrument de sa fuite; dis-lui qu'elle t'a indiqué tous les moyens d'assurer l'entreprise. La simple et amoureuse Euphrosine te croira sans peine. Exige ensuite du sultan, pour prix de sa guérison, un vaisseau complétement équipé; demande en outre cent esclaves chrétiens que tu diras vouloir conduire dans ta patrie, où tu te flattes d'aborder bientôt sous l'auspice des prières qu'ils adresseront au ciel pour leur libérateur. Il t'accordera tout, trop content d'acquitter ainsi sa promesse. Enfin, rends Euphrosine, fraîche et guérie, au despote enchanté.

RODOLPHE. Comment! je la lui rendrais? je la verrais emmener?...

PIERRE. Ne m'interromps pas. Rends-la au sultan, et dis-lui qu'à la vérité tu lui remets Euphrosine dans toute la fleur de la santé, mais que tu ne la garantis point à l'abri de toute rechute, que tu en prévois même une prochaine si elle n'observe pas encore un régime propre à lui rendre les forces, et qui consiste à prendre le grand air et des bains d'herbes. En te chargeant d'achever la cure, tu auras l'air de céder aux prières du sultan, et tu différeras encore ton départ d'une semaine. Choisis les jardins de Damiette pour les promenades de la convalescente; ils sont près de la mer et peuvent favoriser ta fuite. Pour être toujours à sa portée, tu te logeras dans une des maisons voisines. Demain je t'apporterai les herbes dont Euphrosine doit faire usage; elles ont une vertu secrète qui stimule au dernier point la passion des femmes et qui agit sur chaque fibre. Avant de se mettre au bain, la chaste

Euphrosine n'osera qu'à peine dévoiler ses charmes à ses propres regards; elle éloignera les esclaves et fermera les portes; mais voici une clef qui ouvre et ferme toutes les serrures. (*Il tire une clef de son petit havre-sac et la donne à Rodolphe.*) Sitôt que tu jugeras Euphrosine dans le bain et la vertu des herbes en action, ouvre l'appartement avec assurance. Elle voudra fuir : vole sur ses pas. Si, dans sa sécurité, elle a défait la ceinture, ta victoire est certaine. L'a-t-elle gardée même dans le bain ? alors supplie, conjure, et si tu ne réussis pas, tu peux chercher fortune ailleurs et continuer à ton aise ton pèlerinage; je ne te serai plus bon à rien. A tout événement, que ton vaisseau soit prêt, que les esclaves se rassemblent. Fais-leur jurer que, jusqu'à leur retour dans leur patrie, ils te serviront avec fidélité, et répandront, s'il le faut, pour toi jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Si tu triomphes d'Euphrosine, hâte-toi de fuir avec elle.

RODOLPHE. Mais comment? mais par quels moyens?

PIERRE. Avec la clef que je t'ai donnée, tu ouvriras aussi les portes du jardin; vous vous trouverez au bord de la mer; là, une barque vous attendra et vous conduira au vaisseau prêt à faire voile.

RODOLPHE. Mais les gardes qui veillent alentour et qui observent chaque flot?

PIERRE. Je saurai les occuper d'autre chose.

RODOLPHE. Et le sultan?

PIERRE. Aura pris à temps une potion somnifère qui doit le retenir au lit une bonne partie du jour; à son réveil, il pourra chercher à loisir ce qu'il ne trouvera jamais.

RODOLPHE. O Pierre! tu me rends le plus heureux des mortels.

PIERRE. Tu ne l'es pas encore! La ceinture est encore bien nouée... tout dépend de la détacher. Demain je reviendrai te voir.

Fidèle aux conseils de son ami, Rodolphe se présenta de très-grand matin dans l'appartement d'Euphrosine. Il la surprit à la fenêtre, dans un léger déshabillé. Elle l'accueillit avec les transports de la reconnaissance et de l'amour. Il prend, il reçoit des baisers sans nombre; mais en vain le négligé transparent lui laisse entrevoir mille appas, en vain l'albâtre de la plus belle gorge séduit ses regards, la cruelle ceinture lui interdit toute entreprise téméraire; il ne peut que redoubler ses baisers sur les lèvres d'Euphrosine.

Pour ne pas perdre un temps précieux, il lui tint le discours que Pierre avait dicté. Euphrosine ne se défiait de rien, elle consentit à tout. Elle fut charmée d'apprendre que Rodolphe était à ce point dans les bonnes grâces de sa mère; seulement elle s'étonna de ce qu'elle n'avait point reparu devant sa fille.

— Une étoile ennemie te prive de ce bonheur, dit Rodolphe; d'ailleurs, elle veut t'accoutumer à l'oublier peu à peu, car elle voit approcher le jour de sa délivrance et de notre union; elle m'a solennellement protesté que ce jour n'était pas loin.

— Je n'oublierai jamais ma mère! dit la pauvre Euphrosine en soupirant.

— Pas même dans mes bras? reprit Rodolphe.

Et Euphrosine s'y jeta avec transport.

Un bruit léger de pas annonça l'approche du sultan.

Avant qu'il parût, Rodolphe était redevenu médecin, Euphrosine une faible convalescente... Tout ce que Pierre avait prédit arriva : le vaisseau, les esclaves furent accordés, le nouveau traitement adopté avec transport. Avant la chute du jour, la flotte du sultan fendait déjà les flots du Nil et voguait vers Damiette. Pendant tout le voyage, l'amoureux musulman se tint assis à côté d'Euphrosine. Le médecin Rodolphe était bien admis auprès d'elle, mais à peine pouvait-il trouver quelques minutes pour lui parler seul. En arrivant à Damiette, Rodolphe vit avec joie le sultan s'établir dans son palais, mettre Euphrosine dans un petit pavillon écarté, et loger le médecin non loin de là, dans une maison de jardinier fort isolée.

XXV

Le premier soir, Pierre visita son pupille, et excita dans son cœur tous les désirs d'un prochain bonheur. Il lui donna les herbes; il l'encouragea à brusquer l'attaque et à l'achever hardiment.

Par une des plus belles et des plus riantes matinées de l'été, Rodolphe se réveille, va dans le jardin et s'assied sous des orangers. Les zéphyrs, en voltigeant voluptueusement sous leurs rameaux, le couvrirent de fleurs et rafraîchirent son visage brûlant. Près de ce bocage était le pavillon d'Euphrosine. Une avenue formée par la nature laissait voir au chevalier la fenêtre de sa chambre à coucher. Il n'attendit pas

longtemps : une main blanche et ravissante ouvrit la jalousie; Euphrosine, avide de respirer l'air d'un beau jour, se mit à la fenêtre. Bien éloignée de penser que quelqu'un pût l'observer, elle ne prit pas garde au vent qui se jouait du voile transparent qui couvrait son sein, et qui insensiblement le détacha tout à fait. Les regards de Rodolphe s'y fixent : ses autres sens restent dans l'inaction, son âme a passé tout entière dans ses yeux.

— Il faut que j'embrasse cet ange encore aujourd'hui, dit-il, il faut que j'imprime encore mes baisers sur sa bouche de rose! sinon, j'irai me présenter de moi-même au kislar-aga pour me faire enlever le plus précieux trésor de la vie...

Plein de ces pensées, il sortit du bosquet. Euphrosine se retira en rougissant, remit promptement son voile, et lui ouvrit la porte. Elle le reçut comme l'amour innocent reçoit son séducteur. Le sultan ne tarda pas à paraître. Il fut convenu en sa présence qu'au coucher du soleil Euphrosine se mettrait au bain. Le plus long jour de la vie de Rodolphe touchait enfin à son terme : les herbes étaient préparées, les esclaves apprêtaient le bain, le sultan s'était retiré, et le chevalier, occupé de toutes les dispositions nécessaires, s'occupait surtout de l'approche de son bonheur.

Ce que Pierre avait prévu ne manqua point d'arriver. La chaste Euphrosine éloigna soigneusement tous les ennuques et tous les esclaves.

— Vous reviendrez dans deux heures, leur dit-elle en fermant sa porte.

Il était naturel que le médecin restât à proximité pour

appeler les esclaves, et pour donner du secours, en cas d'accident. Assis dans l'antichambre, les minutes lui paraissaient des années. Cent fois son ardent amour l'excite à se servir de la clef, cent fois la froide réflexion lui conseille d'attendre encore pour ne pas tout perdre par trop de précipitation. Au bout de quelques minutes, il ferme l'antichambre au verrou, ouvre subitement la porte d'Euphrosine et s'avance. La belle était déjà dans le bain; l'épouvante la saisit; vainement elle voudrait se cacher. Ses habits étaient dispersés tout alentour; en vain elle tâcha de saisir le plus proche: tous ses efforts ne servirent qu'à dévoiler de nouveaux charmes à l'amoureux chevalier. La belle s'était élevée à mi-corps au-dessus de la cuve de marbre qui la recélait: Rodolphe s'élance et la presse étroitement dans ses bras.

RODOLPHE. J'ai cru t'entendre appeler! Pardonne à mes tendres inquiétudes; pardonne maintenant à l'invincible empire de l'amour, si je m'égare à l'aspect de tes charmes infinis, si j'oublie... si je ne peux que sentir.

Ivre de volupté, il baisa le plus beau sein qui orna jamais le corps d'une jeune fille : car, dans sa sécurité, la belle avait déposé sa ceinture.

EUPHROSINE. Noble et généreux Rodolphe! si tu as de purs sentiments, je te conjure de ne point attaquer mon honneur! Cède à mes prières, éloigne-toi.

RODOLPHE. Fille céleste, quel cœur de glace pourrait y consentir, en te voyant comme je te vois? Qui pourrait...

Euphrosine s'arrache des bras de Rodolphe, s'élance sur son lit et tâche de s'envelopper dans sa couverture,

qu'elle avait laissée dans le plus grand désordre ; et pour cacher un de ses appas, elle en découvre mille. Rodolphe la suit : il implore, il soupire ; il devient plus entreprenant ; il allait même triompher, si la pudique Euphrosine, en voulant se couvrir, n'eût aperçu la ceinture auprès de son lit. A cette vue, le souvenir des ordres et des recommandations de sa mère se réveille dans son âme égarée ; elle redouble de résistance et tâche de saisir la ceinture. Rodolphe suivait de l'œil tous ses efforts : il voit le talisman, s'en empare et le cache dans son sein. L'instant d'auparavant, il était décidé à poursuivre une victoire à demi remportée ; l'instant d'après, le vœu de son cœur fut de ne pas abuser de son triomphe, d'écouter les prières de l'innocence éplorée, d'épargner la pudeur sans voile... L'ivresse de la volupté se dissipa soudain ; un amour pur, vertueux, lui succéda. Rodolphe rougit de sa témérité, il tomba à genoux devant le lit d'Euphrosine, lui demanda pardon, et l'aida lui-même à recouvrir ses charmes. Il lui jura de ne jamais se porter à de pareils excès; il versa des pleurs de repentir, et le cœur de la sensible Euphrosine lui pardonna sans peine les transports d'un amour effréné. Elle était encore vivement émue ; le feu des désirs brillait dans ses regards. Elle entoura le chevalier de ses bras amoureux et couvrit de baisers sa bouche suppliante. Elle ne résistait plus, hélas ! elle allait succomber si Rodolphe eût repris quelque audace ; mais dès que les baisers d'Euphrosine cessèrent d'occuper ses lèvres, l'amant, calme et rendu à la raison, ne parla plus que de vertu, de mariage et de félicité domestique.

— Je saurai me punir moi-même, dit-il, je veux me priver durant trois jours de tes divins regards; je ne veux pas te demander un seul baiser avant que le prêtre nous ait unis à jamais. Te voilà parfaitement guérie ; ne te baigne plus.

A ces mots, il s'échappa des bras de la plus belle des femmes, sans avoir dérobé d'autres faveurs.

Il ne songea pas à se coucher avant minuit ; il n'avait cessé jusqu'à ce moment de se promener dans le jardin, sans remarquer que sa belle était à la fenêtre, et lui faisait des signes amoureux. D'autres pensées occupaient son âme. Il eut honte de sa vie passée, prit la ferme résolution de retourner dans sa patrie et d'y vivre heureux. Plus mécontent que le voyageur qui, égaré de sa route pendant tout le jour, revoit tout à coup l'hôtellerie qu'il a quittée le matin, il se jeta sur sa couche et attendit le petit Pierre avec la plus grande impatience, afin de lui faire part de son projet et lui demander conseil. Pierre n'arrivait pas : Rodolphe se sentait gêné par ses habits : il les quitta et, en les ôtant, il laissa tomber à terre, sans y faire attention, la ceinture qu'il avait mise dans son sein.

— Que je suis sot, s'écria-t-il soudain, de n'avoir pas joui de ce qu'on me refusait si faiblement

A l'instant, Pierre parut de l'autre côté et lui répondit:

— Oui certes, un grand sot !

RODOLPHE. Ah ! te voilà, mon unique ami ! Pourquoi n'être pas venu plus tôt ?

PIERRE. Imprudent ! peu s'en est fallu que tu ne me revisses jamais. Avant tout, ramasse cette ceinture et jette-la dans le feu : mais garde-toi bien de la toucher

avec ta main nue ! sa vertu est funeste ; elle énerve toute vigueur, et fait un enfant d'un héros.

Rodolphe exécuta l'ordre du petit Pierre, et la flamme consuma le tissu merveilleux.

RODOLPHE. Tu as raison : depuis que je n'ai plus cette ceinture sur moi, je me sens plus de feu, d'activité et d'audace.

PIERRE. Que tu es heureux de t'être sitôt délivré de ce funeste poison ! Tant que tu avais la ceinture, tu étais au pouvoir de ma femme. Déjà, elle méditait de nouveaux projets pour t'éloigner et te perdre.

RODOLPHE. Aveugle que j'étais ! Maintenant je vois tout : c'est la ceinture qui m'aura empêché de jouir du plus heureux de tous les moments...

PIERRE. Oui, sans doute. Sa vertu agissait sur toi et contenait tes désirs dans les bornes de la froide bienséance ; elle empêchait aussi la langoureuse Euphrosine, malgré l'ardeur de ses désirs, de solliciter rien de plus que des baisers.

RODOLPHE. De quel nom dois-je m'appeler ? quelle punition n'ai-je pas méritée ? Jamais je ne retrouverai une occasion semblable, et pourtant je sens que c'est fait de moi, si je ne possède Euphrosine.

PIERRE. Rappelle-toi comme elle est restée à sa fenêtre pour t'attendre, durant des heures entières ; comme elle te cherchait vainement des yeux ; combien elle te faisait des signes inutiles, pouvant à peine supporter le feu que tu as allumé dans ses veines ! Rappelle-toi tout cela vivement, et souviens-toi aussi que, privée de sa ceinture, elle demeure exposée à toutes les séductions ! Souviens-toi que l'amoureux et hardi sultan ne man-

quera pas de profiter de ces moments favorables, et qu'il va peut-être t'arracher un bonheur que tu as si sottement négligé.

RODOLPHE. Malheureux ! malheureux ! Je suis perdu! Serait-il possible....

PIERRE. Ne t'effraye pas. Jusqu'à présent ton ami t'a sauvé des dangers, et il se flatte même de te voir bientôt au comble de la félicité. J'ai mêlé le suc des pavots à la boisson du sultan ; il est plongé dans le plus profond sommeil. Les esclaves, fatigués, dorment aussi ; le repos ne fuit que la seule Euphrosine; sa couche voluptueuse accroît l'ardeur qui l'embrase. Voici qu'elle se promène dans le bosquet d'orangers et cherche la fraîcheur sous leurs rameaux. Je n'ai pas besoin de t'en dire davantage.

Rodolphe sortit de sa chambre en même temps que le petit Pierre. Au bout d'une heure, il rentra comblé de faveurs et transporté de joie; mais Euphrosine regagna sa couche la tristesse dans l'âme.

Nous le disons ici pour consoler toute femme chaste et prévenir toute femme légère : elle sentit profondément la perte de son innocence; elle aurait voulu racheter de la moitié de sa vie, de sa vie tout entière l'heure unique qui, dans l'ivresse du plaisir, lui avait paru si délicieuse; mais l'heure avait fui sans retour. Les conseils, les leçons de sa mère retombèrent sur son cœur de tout leur poids; elle redouta le moment de la revoir, tandis que, dans ses jours d'innocence, elle l'attendait avec l'impatience la plus vive. Le châtiment suit le vice pas à pas ; c'est ce qu'éprouvent l'assassin de la vie et celui de la vertu, le voleur des richesses et celui de l'hon-

neur, le prodigue et l'avare. Une conscience pure est le plus grand trésor de la terre; mais la conscience du coupable est un supplice plus long, plus terrible que la mort sous la main des bourreaux.

XXVI

Euphrosine ne trouvait de consolation que dans l'excès de son amour pour Rodolphe. — Je lui ai donné ce que je possédais de plus cher, dit-elle en soupirant; il m'en récompensera par un attachement sans bornes. L'espoir de fuir dans ses bras loin des persécutions du sultan, de devenir bientôt la moitié de lui-même, grâce à la bénédiction du prêtre, était pour elle l'unique motif de se rassurer. C'est ainsi qu'elle étourdissait une conscience qu'elle ne pouvait tranquilliser.

En se couchant, elle s'aperçut de la perte de sa ceinture, et la chercha vainement de tous les côtés.

— Elle a disparu avec mon innocence, se dit-elle. Oh! — si elle pouvait revenir avec mon innocence, je ne la quitterais jamais !

La perte d'un trésor en double la valeur. Le sentiment de cette vérité éloigna longtemps le sommeil des yeux d'Euphrosine. Triste elle s'endormit, et triste elle se réveilla le lendemain. Elle reçut son bien-aimé la honte dans les yeux, et ne le regarda avec tendresse que lorsqu'il renouvela le serment de lui être fidèle, et de se priver de sa présence jusqu'à la prochaine célébration de leur mariage.

Le sultan, qui s'était réveillé fort tard, parut à son tour, et s'informa avec sollicitude des effets du bain. Euphrosine assura qu'elle se trouvait singulièrement fortifiée, et l'amoureux despote en devint d'autant plus entreprenant. L'absence de la ceinture avait fait évanouir la retenue respectueuse qu'Euphrosine lui avait inspirée jusqu'alors. Rodolphe était forcé de voir les baisers qu'il lui donnait en dépit de sa résistance, de le voir couler dans son sein une main voluptueuse. Mais l'amour et ses ruses triomphèrent à leur tour.

— Sublime monarque, dit Rodolphe, comme ton esclave je te te supplie, et comme médecin d'Euphrosine je te conseille de ménager encore sa convalescence pendant douze jours. Si tu ne te rends pas à cet avis, à cette prière, tu n'arriveras jamais au comble de la félicité, la maladie reviendra avec des forces redoublées, et alors, ni moi, ni aucun autre médecin ne pourra la guérir. Accorde-lui ce délai pour ton bonheur et pour le sien. Évite ses regards, afin que l'irrésistible pouvoir de l'amour ne détruise point ta résolution ; et je te réponds sur ma tête que tu triompheras ensuite sans danger et sans obstacle.

Le sultan ajouta foi au discours de Rodolphe, et promit une abstinence rigoureuse pendant les douze jours, si de son côté Euphrosine promettait que, ce temps expiré, elle consentirait à lui tout accorder. Rodolphe fit un signe d'approbation à Euphrosine : elle accepta les conditions; et le sultan, plein d'espérance, se retira sur-le-champ.

Le lendemain, Rodolphe se présenta devant son trône :

— Le désir inexprimable de revoir ma patrie, dit-il, m'amène à tes pieds. L'usage des bains aura rétabli la santé d'Euphrosine dans le temps fixé. Acquitte maintenant ta promesse généreuse : fais-moi donner le vaisseau, ordonne qu'on ôte les chaînes aux esclaves, et accorde-moi autant de vivres qu'il m'en faut pour arriver dans mon pays. Tu en seras récompensé par les voluptueuses caresses d'Euphrosine; la jouissance du suprême bonheur te rappellera le médecin à qui tu le devras, et qui, même dans les régions les plus lointaines, ne cessera de prier le ciel d'en éterniser la durée.

Le sultan remplit fidèlement sa promesse. Le vaisseau, qui était déjà tout équipé, fut remis à Rodolphe le jour même; et le lendemain on le chargea de vivres et de présents superbes. D'après la teneur de son firman, Rodolphe pouvait mettre à la voile à toute heure, tant de jour que de nuit, pour profiter du vent favorable; et d'après le même firman, chaque vaisseau qu'il rencontrerait était obligé non-seulement de le laisser librement passer, mais encore de lui prêter au besoin toute sorte de secours. Rodolphe eut aussi la permission de détacher lui-même les fers des cent esclaves chrétiens. Scène touchante pour son cœur, de voir à ses pieds ces captifs délivrés, parmi lesquels se trouvaient plusieurs chevaliers allemands, de les entendre prononcer leurs actions de grâces et le serment volontaire de vivre et de mourir pour lui!

Ainsi s'écoulèrent plusieurs jours. Rodolphe, au mépris de ses serments, passait les soirées et peut-être même les nuits dans les bras d'Euphrosine. Il causait

aussi fort souvent avec son ami Pierre, qui approuvait ses desseins, l'encourageait à une prompte fuite, et lui promettait assistance.

Déjà la nuit de la pleine lune approchait; déjà onze jours avaient été employés à faire les préparatifs du voyage. Vers minuit, Rodolphe se glissa doucement dans le bosquet d'orangers pour y prendre sa bien-aimée et la conduire au vaisseau, sous la puissante protection du petit Pierre.

— Tout est prêt, lui dit-il; le sultan dort profondément, le breuvage somnifère que ta main lui a présenté ne lui permettra pas de s'éveiller de longtemps. Les gardes mettent à profit mes générosités, et boivent largement dans la cour intérieure. Déjà un vent favorable enfle les voiles du navire, déjà il est sorti du port. Les esclaves que j'ai délivrés attendent avec empressement leur nouvelle maîtresse : viens recevoir comme moi, leur hommage et leur serment de fidélité.

Elle le suivit en tremblant, sans prononcer une parole. Rodolphe ouvrit les grilles du jardin au moyen de la clef du petit Pierre; il entra dans la barque avec sa proie, et trois de ses chrétiens les conduisirent sans bruit jusqu'au vaisseau. On leva l'ancre; et au moment où le soleil allait sortir du sein de la mer, les fugitifs n'apercevaient plus que dans le lointain les rives de l'Égypte; vers le milieu du jour elles avaient disparu tout à fait à leurs regards.

XXVII

Les amants rendirent grâces au ciel du bonheur de leur délivrance, et déjà les esclaves faisaient éclater leur joie en songeant qu'ils allaient bientôt revoir et embrasser leurs femmes et leurs enfants. Plusieurs d'entre eux avaient des connaissances en navigation : la tremblante Euphrosine ne cessait de les interroger; ils l'assurèrent que, même avec le vent le plus favorable, le plus habile pilote ne pourrait plus les atteindre. Le soir, le couple amoureux prit plaisir à considérer le mouvement des vagues et les poissons qui se jouaient sur les flots; le pilote, tranquille, s'endormit sur son gouvernail, et le reste de l'équipage but à la santé de son libérateur.

— Qui est-ce qui nage là tout près du vaisseau ? s'écrie Euphrosine épouvantée en s'adressant à son amant, dont les yeux étaient alors tournés vers le ciel.

— Est-ce toi, mon fidèle ami Pierre? dit le chevalier en regardant au-dessous de lui. Que m'apportes-tu, et pourquoi ne t'approches-tu pas?

PIERRE, *nageant près du vaisseau*. Malheureux ! tu te crois en sûreté et tu es dans le plus grand péril... Sauve-toi, sauve ta bien-aimée, pendant que tu le peux encore.

RODOLPHE. Qu'est-il donc arrivé ? que se passe-t-il?

PIERRE. Ton vaisseau est au pouvoir de ma méchante femme. La lune est dans son plein; la vieille est de retour; et, malgré tout mon art et ma prévoyance, elle

a fait décrire un cercle au vaisseau. Demain, vos yeux étonnés reverront les bords de l'Égypte; et le soir, les vents impétueux vous pousseront dans la rade. Alors, malheur à Rodolphe! malheur à Euphrosine! malheur à tous ceux qui t'accompagnent! Le sultan va exercer sur vous une vengeance terrible; et quand même je te sauverais, qui pourrait sauver Euphrosine?

EUPHROSINE. Grand Dieu! quelle voix! quelles menaces! Qu'est-ce que cela veut dire?

RODOLPHE. Approche, ô mon unique ami!

PIERRE. Comment le pourrais-je? ma femme a le secret de me retenir.

RODOLPHE. Aide-moi, conseille-moi du moins.

PIERRE. N'attends de conseil et de secours que de toi-même. Tout ce que je puis, c'est de t'avertir. Un des esclaves qui t'accompagnent, porte sur lui le chapeau que tu as jeté, et qui par deux fois a failli te conduire à la mort. Son influence, que ma femme augmente au dernier point, agit sur le vaisseau et sur tout l'équipage. Vous êtes en son pouvoir. Hâte-toi donc! rassemble tes esclaves: persuade au possesseur du chapeau de le quitter et de le jeter dans la mer. Mais, prends-y bien garde, aucune puissance humaine ne peut le lui ravir de force; il faut qu'il le quitte librement, qu'il le jette librement, ou vous êtes tous perdus sans ressource. Si tu réussis, tu me verras bientôt sur le navire; si tu ne réussis pas, je ferai mes efforts pour te sauver, mais je crains bien qu'ils ne soient inutiles.

Pierre disparut. Euphrosine demanda à Rodolphe des éclaircissements; il était trop pressé, il promit de les lui donner dans un autre temps, et rassembla sur-

le-champ ses cent esclaves. Aucun d'eux n'avait sur lui le chapeau que Rodolphe connaissait si bien, aucun ne convint de l'avoir vu, ni de l'avoir conservé parmi ses hardes.

— Je chercherai dans tous les coins du vaisseau, dit-il avec colère; et si je le trouve, si je découvre le perfide recéleur qui manque à son serment pour un misérable chapeau, sa punition sera terrible!

Un gentilhomme allemand s'avança du milieu des esclaves :

— Libérateur généreux, lui dit-il humblement, ne t'irrite point contre nous. Je puis peut-être satisfaire à ta demande. Écoute, et ne me juge pas avec trop de sévérité. Tu as bien voulu me confier le commandement du navire lorsqu'il était encore dans le port. La veille de notre départ, comme je sortais de Damiette pour la dernière fois et que je regagnais notre vaisseau, je rencontrai deux templiers déguisés; ces moines, pendant que nous languissions dans les fers, nous avaient souvent visités en secret pour nous distribuer des aumônes et pour relever notre courage par leurs pieuses exhortations. « Tu peux, me dirent-ils, nous récompenser au centuple de ce que nous avons fait pour toi, en recevant sur ton vaisseau et en conduisant dans sa patrie un brave et vieux chevalier allemand qui s'est sauvé de la mort d'une manière miraculeuse, et qui a vécu caché parmi nous jusqu'à ce jour. Dieu te bénira et la félicité t'accompagnera si tu fais cette bonne action. » Je n'avais pas oublié ta défense rigoureuse de recevoir qui que ce fût dans le vaisseau; mais la charité, mais la reconnaissance envers d'anciens

bienfaiteurs l'ont emporté sur mon devoir; je me suis laissé gagner; je pensais même que tu me remercierais un jour de cet acte d'humanité. On alla chercher le chevalier et je le reçus dans le bâtiment. Jusqu'ici, je l'ai caché parmi les tonneaux qui sont à fond de cale. Je n'ai pas encore eu le temps de lui parler, à peine ai-je trouvé le moment de lui porter quelque nourriture; mais je me rappelle parfaitement que ce pèlerin avait un chapeau semblable en tout à celui que tu cherches et que tu viens de nous décrire.

RODOLPHE. Où est ce vieillard? où est-il?

LE GENTILHOMME. Je vais le chercher; mais écoute la clémence plutôt que la justice. Pardonne à mon cœur compatissant, épargne ce vieillard.

RODOLPHE. Ingrat, tu ne sais pas ce que me préparait ton imprudence! Conduis l'inconnu dans ma chambre, je veux lui parler sans témoins.

Ils se séparèrent et, bientôt après, le gentilhomme entra dans la chambre avec le vieillard.

RODOLPHE, *frémissant à son aspect.* Ciel! ce que je n'aurais jamais pu imaginer, je le vois. Waldemar ici?

WALDEMAR, *vêtu en pèlerin et coiffé du chapeau de paille.* Oui, c'est moi... et tu es mon libérateur, mon sauveur! J'aimerais mieux périr dans la plus noire prison, j'aimerais mieux être suspendu aux crochets que de devoir ma liberté au destructeur de mon repos et de mon bonheur, à l'auteur de mon ignominie!

RODOLPHE, *reconnaissant le chapeau.* Cesse tes injures, vieillard, mets des bornes à ton ressentiment; oublie comme j'ai oublié. Tu es maintenant en mon pouvoir. Si je pensais comme toi, je te rendrais les maux que

tu m'as causés, je tirerais vengeance de l'atroce conduite par laquelle tu as essayé de me faire aussi jeter sur les crochets. Mais, je te le répète, que tout soit pardonné, que tout soit oublié. Raconte-moi plutôt comment il est possible que tu aies conservé la vie, lorsque mes yeux t'ont vu précipiter, lorsque mes oreilles ont entendu les cris de ta douleur ; raconte-moi cette merveilleuse aventure, et m'accorde ensuite une demande.

WALDEMAR. Je ne raconte rien ! étouffe ta curiosité... Des hommes tels que moi n'entretiendront jamais de leurs aventures un misérable tel que toi ; mais si tu as une demande à me faire, fais-la vite : je me réjouirai du moins encore une fois en ma vie, je goûterai encore un plaisir... le plaisir de te refuser.

RODOLPHE. Homme inflexible ! ai-je mérité ce traitement ? Tu ne vois donc pas que cent bras attendent mes ordres pour t'immoler ?

WALDEMAR. Tue-moi, si tu le peux.

RODOLPHE. Ne veux-tu pas céder ?

WALDEMAR. Jamais ! jamais !

RODOLPHE. Tu veux être irréconciliable ?

WALDEMAR. Jusqu'à la mort !

RODOLPHE, *au gentilhomme présent*. Tu as transgressé mes ordres, tu as caché ce vieillard dans mon vaisseau ; tu dois expier ton crime. Si, dans un quart d'heure, tu ne m'apportes son chapeau, la minute d'après, je te fais jeter avec lui dans la mer. Répare maintenant le mal dont tu es la cause. Je t'attends sur le pont ; rapporte-moi une réponse décisive.

Rodolphe s'éloigna, et Waldemar le poursuivit en lui criant avec dérision :

— Voilà donc ce que tu avais à me demander? Tu connais donc aussi les vertus du chapeau? tu voudrais donc l'avoir?

Et, se tournant vers le gentilhomme :

— Ne crains rien, dit-il, le chapeau est assez large pour nous garantir tous les deux. Je brave quiconque voudrait me le ravir. Voyons qui sera assez hardi pour mettre la main sur moi! Sois tranquille, te dis-je; tu es sous ma protection et le malheur ne saurait t'atteindre.

Le pauvre gentilhomme, épouvanté, implora la pitié du vieillard.

— J'ai été ingrat envers mon libérateur, dit-il; sa colère est juste, aussi bien que sa demande. Sois reconnaissant du service que je t'ai rendu de si bon cœur : accorde-lui ce chapeau, qui ne te sert à rien et qui peut lui être nuisible.

WALDEMAR. Qui ne me sert à rien? Pour prix de ton bienfait, écoute mon histoire, que je n'ai encore racontée à aucun mortel, et juge ensuite s'il me serait possible de donner à mon meilleur ami ce chapeau que tu me proposes de livrer à mon ennemi le plus cruel :

Je portais, comme toi, les chaînes de l'esclavage et travaillais dans les jardins du sultan. Je tâchai de recouvrer ma liberté; mais je fus trahi et condamné, avec tous mes conjurés, à être jeté sur les crochets. Le lendemain, cette cruelle sentence fut exécutée : on me précipita, et je restai suspendu à une pointe de fer qui m'avait percé la hanche. Imagine mon horrible situation; j'éprouvais les douleurs les plus affreuses, et, comme le crochet ne m'avait pas blessé mortellement, je prévoyais que j'aurais longtemps à souffrir. Je m'ai-

dai de mes mains pour me soulever, et je vis autour de moi une partie de mes frères en proie aux mêmes tortures; les autres étaient déjà dans les convulsions de l'agonie. J'implorais la miséricorde divine, lorsque tout à coup ce chapeau tomba légèrement sur ma tête. A l'instant mes douleurs cessèrent, le crochet auquel j'étais suspendu se plia comme de la cire, et je glissai doucement jusqu'à terre. Des chiens qui léchaient notre sang m'indiquèrent un sentier qui menait dans les champs; je me trouvai bientôt sur le grand chemin; je me cachai jusqu'à la nuit, et j'arrivai, sans être aperçu, chez quelques prêtres de notre culte, dont je connaissais la demeure secrète. Ils me soignèrent, me guérirent de ma blessure et me conduisirent enfin auprès de toi. »

LE GENTILHOMME. Et tu attribues cette délivrance miraculeuse à la vertu du chapeau?

WALDEMAR. Sans doute.

LE GENTILHOMME. Et par quelle raison?

WALDEMAR. Tu penses bien que dès lors le chapeau m'était devenu précieux, mais il m'est bien plus cher encore depuis quelques moments. Bercé par le chagrin et le malheur, je m'étais assoupi sur ma couche au fond du vaisseau; un bruit me réveille, je regarde autour de moi, et une petite femme, qui avait à peine deux pieds de haut, se présente à ma vue :

« Réjouis-toi, me dit-elle, le ciel est apaisé; tu as remporté la palme de la résignation et des souffrances. Dieu et ta femme sont réconciliés. Tu ne sais pas encore quel trésor tu possèdes dans ce chapeau; apprends à connaître sa valeur. J'avoue qu'il conduit le pénitent

dans une infinité de tribulations; mais si celui qui le porte souffre avec patience, sa puissante vertu ne l'abandonne jamais : il garantit des craintes de la mort, il soutient le nageur sur les eaux et détache le patient des crochets. Un ingrat, un jeune insensé qui s'est perdu le possédait autrefois... il l'a imprudemment jeté, et le voilà devenu ton partage. Sache apprécier ce trésor, porte-le toujours et le transmets à tes héritiers. Surtout, jure-moi de remplir une condition que je vais t'imposer, et de t'y soumettre comme aux articles de ta croyance! »

Je lui en fis le serment.

« Bientôt, continua-t-elle, on te demandera le chapeau, on te menacera de la mort si tu refuses de le livrer. Que rien ne t'épouvante; ton chapeau te met à l'abri de tout danger, te protége contre toute puissance. Ne dénoue pas le ruban qui le retient sur ta tête; qu'aucune menace, qu'aucune prière ne t'engage à quitter ce navire : il est en mon pouvoir au moyen du chapeau, je le conduis où bon me semble. Sur ce vaisseau sont deux âmes pécheresses dont ma pitié ne cesse de s'occuper. Si l'une est perdue sans ressource, je tâcherai du moins de sauver l'autre. Le bâtiment appartient à Rodolphe de Westerbourg. Partage mes regrets, mes souffrances; il a séduit, il a enlevé ma fille unique, ma vertueuse fille... Sois persévérant, crois fermement que le téméraire ne pourra nuire dans le vaisseau ni à toi ni à aucun de tes frères. »

A ces mots, la petite femme s'est éclipsée; et je n'étais pas encore sorti de mon étonnement, lorsque tu es

venu me chercher et vérifier sa prédiction. Ce que je lui ai promis, je le tiendrai.

LE GENTILHOMME. Pauvre vieillard, les malheurs ont dérangé ton cerveau : un rêve a tout à fait égaré ton esprit. Mais je me résigne. Nul coupable n'échappe à la punition, et le sang versé ne saurait s'expier par la pénitence. Je suis un meurtrier que sa conscience bourrelée avait conduit au tombeau du Sauveur du monde; j'ai souffert pendant dix ans les rigueurs de l'esclavage, j'ai jeûné, prié, tâché de faire toutes les bonnes œuvres possibles, et je croyais être assez puni. Loin de moi cette espérance trompeuse! Un malheureux chapeau renouvelle mes misères. Je vais me présenter devant mon juge : il tiendra son serment et me fera jeter dans les flots. Mais je l'ai mérité; à sa place, je ferais moi-même périr celui qui aurait transgressé les ordres de son libérateur comme j'ai transgressé les siens.

WALDEMAR. Je te suis... nous verrons si quelqu'un osera te toucher. Apprends de moi qu'une austère pénitence réconcilie avec le ciel.

LE GENTILHOMME. Faire ce qu'on exige est le seul moyen de me sauver. Agis comme il te plaira; je suis résigné. Notre chef, dit-il en s'éloignant, semble t'être connu?

WALDEMAR. Je ne le connais que trop bien! Il est... il a... Non, je ne veux pas rouvrir mon ancienne blessure : elle est plus douloureuse que les supplices que j'ai déjà subis.

XXVIII

Le gentilhomme se présenta sans espoir devant Rodolphe, accompagné de Waldemar : il le trouva auprès d'Euphrosine. Elle avait interrogé son amant en tremblant, et il venait de tout révéler; il venait de lui apprendre comment il l'avait trompée en lui donnant de fausses nouvelles de sa mère; comment son ami Pierre avait eu l'adresse d'éloigner la vieille, et comment celle-ci était revenue pour se venger au moyen du chapeau merveilleux. Euphrosine, foudroyée par ces aveux imprévus, vit alors toute l'étendue de son malheur, sentit toute l'horreur de son crime. Elle tremblait que son bien-aimé fût encore en liaison avec petit Pierre... Sa mère n'avait pas laissé passer un jour de son enfance sans lui parler de la ruse et de la malice de cet esprit pervers, sans la mettre continuellement en garde contre ses piéges, et voilà qu'elle s'y trouvait enveloppée à l'improviste! Rodolphe cherchait à la rassurer, et il commençait à peine à calmer ses inquiétudes, lorsque Waldemar entra avec le gentilhomme.

RODOLPHE, *à Waldemar*. Eh bien! es-tu décidé? veux-tu sauver ton libérateur? veux-tu le voir précipiter dans la mer?

WALDEMAR. Je suis décidé à ne pas te donner le chapeau et à défendre un ami par son pouvoir.

RODOLPHE. Pèse bien ce que tu dis. Ne me mets pas dans la nécessité de manquer au respect que je dois à la vieillesse; n'étouffe pas la pitié qui parle si haute-

ment pour toi dans mon cœur; quand je veux te sauver, ne me force pas à te perdre.

WALDEMAR. Écoute-moi, Rodolphe : lorsque je retrouvai dans tes bras mon infidèle épouse, lorsque je fus le témoin forcé des baisers qu'elle donnait au fruit de son adultère, je lui jurai, je te jurai une vengeance implacable. Dans ces affreux instants, j'aurais demandé la damnation éternelle comme l'accomplissement de mes vœux les plus ardents. Je fus vengé de ma femme d'une manière terrible. Sa mort me chassa de mon pays, me conduisit en Palestine, et des remords déchirants m'y suivirent. Alors mon cœur se remplit du désir d'une double vengeance. Je vis en toi la cause de son infidélité et de sa mort. J'aurais goûté du plaisir sur les crochets si je t'avais vu à côté de moi; j'aurais été au comble de la joie si, du moins, je t'avais vu au comble du malheur dans la suite. Un hasard (non, ce n'est point un hasard), la Providence te livre aujourd'hui en mon pouvoir; et cependant, regarde, tout désir de vengeance s'évanouit dans mon cœur : j'éprouve de la pitié, je...

RODOLPHE, *transporté de joie.* Est-il bien possible? tu pourrais... tu voudrais...

WALDEMAR. Laisse-moi achever. Je ne suis plus ton ennemi; je ne suis que l'instrument d'une puissance supérieure. Une austère pénitence m'a réconcilié avec le ciel; il m'a pardonné, pourquoi ne te pardonnerais-je pas?

RODOLPHE. Tu me rends donc le chapeau?...

WALDEMAR. Je ne te rends point le chapeau : je l'ai juré et je tiendrai mon serment. C'est par moi que ce

chapeau doit te remettre dans le chemin de la vertu ; il me rend maître de toi, mais je ne veux pas abuser de mon pouvoir ; je ne ferai qu'obéir à la Providence, qui daigne encore t'offrir les moyens d'échapper à la damnation par la pénitence et par les épreuves.

RODOLPHE. Mais, vieillard, si enfin...

WALDEMAR. Trêve de prières et de menaces, elles seraient vaines. Je suis inébranlable comme un rocher. Sois sûr que je connais et que j'apprécie le pouvoir que me donne le chapeau : je m'en servirai pour te détourner du crime, et jamais pour te nuire. Si j'en donnais l'ordre, tes esclaves seraient obligés malgré eux de te lier, de te frapper de verges, de te torturer. Loin de moi une telle vengeance ! j'abandonne le soin de punir à celui qui scrute les cœurs et juge les mortels selon leurs mérites. Mais je tiens mon serment, je ne donne le chapeau pour rien au monde, et je laisse aller le bâtiment où les vents conjurés voudront le conduire.

RODOLPHE, *tirant son épée.* Ils ne pourront empêcher que je perce le cœur d'un misérable.

WALDEMAR. Achève, si tu peux ; tue-moi... Eh bien, Rodolphe ! eh bien ?

RODOLPHE, *laissant tomber son épée.* Malheureux que je suis ! mes forces m'abandonnent ! un frisson me saisit ! Je suis perdu !

EUPHROSINE, *tremblante et pleurant aux pieds de Waldemar.* Si ton cœur peut encore s'ouvrir à la pitié, si tu n'es pas étranger à la compassion que doit inspirer le repentir d'une infortunée, sauve-moi, sauve mon amant. Il m'a trompée, il m'a séduite, il a excité le terrible courroux de ma mère ; mais si, à l'aide de sa

puissance, tu nous ramènes à Damiette, un châtiment bien plus terrible encore nous est réservé. Dès qu'on m'aura livrée au sultan, il lui fera peut-être souffrir sous mes yeux les plus affreux supplices. O Waldemar! si tu as jamais aimé, si tu as jamais senti tout ce que peut l'amour, tu dois savoir combien le malheur... même le mieux mérité,... embellit à nos yeux l'objet de notre tendresse; tu dois savoir qu'en de pareils moments, pitié, pardon, miséricorde, angoisse, crainte, espérance, se confondent dans cette unique parole AMOUR, dans cette parole toute-puissante dont la magie nous enchaîne inséparablement, même à un meurtrier. Il fut hypocrite, il a perfidement juré pour me séduire; je devrais le haïr, l'abhorrer : mais je le vois malheureux, sans secours, et mon ressentiment s'évanouit. Je vois le glaive de la vengeance tiré sur lui, et je me jette dans ses bras, je tends mes mains suppliantes pour recevoir le coup mortel qui le menace. Toute ma haine se tourne sur l'auteur de mes maux, sur ma mère, qui m'abandonna sans prévoyance à ses séductions, me fit boire à longs traits le poison de l'amour, et qui maintenant exige que je n'en manifeste plus les effets, que je renferme mes souffrances au fond de mon âme!

WALDEMAR. Fais ce que tu voudras, pauvre insensée! Je remplis mon devoir. Si tu te crois intéressée à protéger un suborneur, à ne pas corriger un méchant par des épreuves, à ne pas le garantir de sa perte par les châtiments, suis ton inclination; tu le peux sans obstacle. Mais si tu veux écouter le conseil de la vieillesse et de l'expérience, fuis le monstre qui se fait

un jeu des lois les plus sacrées. Sa conscience est chargée de l'opprobre de toutes les femmes qu'il a déshonorées, son âme est souillée de sang.

EUPHROSINE. Oh! je laverai ce sang par mes prières! Je ferai retomber sur moi le crime qui pèse sur sa conscience! Il a péché par amour, l'amour expiera sa faute. Je te le jure, je le jure à mon implacable mère, je ne le quitterai jamais; je serai un rempart qu'il faudra renverser pour arriver jusqu'à lui.

WALDEMAR. Je te le répète, insensée! je te le répète, fais ce que tu voudras.

Le gentilhomme qui accompagnait Waldemar joignit ses propres instances à celles d'Euphrosine; mais le chevalier demeura inflexible. Il assura plusieurs fois qu'il n'était plus l'ennemi de Rodolphe, qu'il ne voulait plus se venger, mais qu'il devait remplir son serment.

— Je me conduis, ajouta-t-il, comme un médecin qui paraît impitoyable lorsqu'il force les malades à prendre le remède qui doit les sauver.

A ces mots, il quitte Rodolphe et le laisse au désespoir. En vain Euphrosine s'efforçait de le consoler par des marques du plus tendre amour, il ne l'écoutait pas, et sa conscience était en proie aux remords. Waldemar ordonna de virer de bord, et le pilote obéit. A ce commandement les esclaves frémirent, mais n'en purent empêcher l'exécution. Le vent gonfla les voiles; et au lever du soleil on aperçut dans le lointain les rivages d'Égypte. Le vaisseau retentit de cris douloureux; chacun gémissait, priait, tremblait pour sa vie. Mais Waldemar fut sourd à leurs supplications et continua de diriger le bâtiment vers la côte.

L'inconsolable Euphrosine se tenait sur le tillac, et ses yeux s'étaient fatigués à force de pleurer et de regarder la mer. Elle qui frissonnait autrefois au seul nom de Pierre, qui croyait ne voir en lui que le plus cruel de tous les démons, elle l'attendait avec le plus vif empressement. Elle espérait obtenir de lui des moyens de salut, ou du moins un bon conseil; mais son impatience extrême fut déçue; le pressentiment qui plongeait Rodolphe dans un sombre désespoir se vérifia : Pierre ne se montra plus, et Euphrosine se persuada que sa barbare mère l'avait enchaîné pour pouvoir exercer sur Rodolphe une vengeance plus certaine. — Je resterai auprès de toi, lui dit-elle, j'intercepterai les coups dont tu seras menacé. Rien, non rien que la mort ne peut me séparer de toi.

Tous les yeux étaient fixés sur l'Égypte : on voyait de proche en proche les masses confuses de la côte se former en plages distinctes : là s'élevaient des tours, ici des dômes et des maisons. Un des esclaves se tourne encore une fois avec attendrissement du côté de sa patrie pour lui dire un dernier adieu. Comme il lui adressait ce pieux hommage, il vit un vaisseau qui n'était pas fort éloigné et qui suivait le leur à pleines voiles. A cette nouvelle, tous les regards se tournèrent avec espoir du côté de ce navire; mais cette unique espérance fut bientôt évanouie. Le vaisseau s'approcha en effet, mais ses flammes montrèrent clairement les couleurs des Sarrasins, et annoncèrent aux malheureux un esclavage plus prompt encore que celui qu'ils attendaient. Waldemar ordonna d'amener les voiles; on obéit les larmes aux yeux. Quelle scène déchirante de

voir l'équipage se prosterner, de les entendre tous recommander leur âme au ciel d'une voix plaintive et entrecoupée.

Le navire les atteignit bientôt. Sur le tillac étaient plusieurs mahométans en armes, et au milieu d'eux le sultan lui-même. On lui avait annoncé la fuite d'Euphrosine, et c'est en vain qu'il se serait mis à la poursuite de Rodolphe, si Waldemar n'eût fait retourner le vaisseau : aussi fut-il très-étonné de voir derrière lui ce même bâtiment par lequel il se croyait encore devancé de bien loin.

— Rendez-vous ! cria l'interprète; livrez-nous vivants le ravisseur et sa proie : le généreux souverain du monde aura pitié des autres, et vous laissera partir tranquillement pour votre patrie.

Waldemar répondit :

— Nous avions déjà pris hier la ferme résolution de les remettre entre les mains de notre bienfaiteur, et de ne pas payer sa générosité par une noire ingratitude. Prince, tu en vois la preuve, puisque nous retournions vers la côte. Reçois ceux que tu demandes, et ne dédaigne pas d'exaucer nos prières. Grâce et miséricorde à ceux qui ont péché !

L'INTERPRÈTE. Liez-les, et amenez-les aux pieds du sultan.

EUPHROSINE, *s'avançant précipitamment.* Vous n'avez pas besoin d'user de violence. Nous nous soumettons nous-mêmes à l'arrêt du destin, et nous vous épargnons l'horrible perfidie de traîner votre libérateur dans les chaînes dont il vous a dégagés. Viens, mon

bien-aimé, viens! Nous allons à la mort, mais en la recevant ensemble, elle nous paraîtra douce.

Rodolphe, qui était resté muet jusqu'à ce moment, qui avait repoussé les consolations d'Euphrosine et s'était abandonné au désespoir, Rodolphe s'avance à son tour.

RODOLPHE. Me voici! Liez-moi, si vous le pouvez.

Ses malheureux compagnons ne le pouvaient pas. Ils fondaient tous en larmes, et plusieurs s'offraient d'aller à la mort pour leur libérateur. Si nos bras n'étaient pas réduits à la dernière faiblesse, disaient-ils, nous te défendrions; pour parvenir jusqu'à toi, il faudrait marcher sur nos cadavres.

L'INTERPRÈTE. Liez-les vite, si vous voulez éviter le coup terrible qui vous menace.

RODOLPHE, *saisissant les mains d'Euphrosine.* Adieu! Je ne vous accuse pas de parjure, je vous relève de votre serment, et vous souhaite un heureux retour dans votre patrie. Et toi, Waldemar, je te pardonne ma mort. Mais si l'Éternel écoute les prières d'un pécheur, puisse le sang de la malheureuse Euphrosine brûler sur ta conscience et te tourmenter au delà du trépas!

Alors il s'avança avec elle au bord du navire. Le sultan prenait toutes les mesures pour les avoir bientôt en sa puissance. Il menaçait Rodolphe avec son épée nue; il parlait des tortures qu'il avait déjà préparées.

EUPHROSINE, *à Rodolphe.* Brave ses menaces; saisis cet instant propice et suis-moi!

A ces mots, elle se jette dans la mer; Rodolphe lui obéit fidèlement et se précipite après elle. Soudain, les

deux navires détachent leurs canots pour tâcher de les ressaisir. Tantôt les vagues les élèvent dans les airs, tantôt elles les entraînent au fond du gouffre; enfin elles engloutissent Euphrosine. On ne la revit plus; toutes les recherches devinrent inutiles. La mâle vigueur de Rodolphe avait résisté à la fureur des flots; il fut saisi par les musulmans qui le poursuivaient. Ils le placèrent dans le canot, le garrottèrent avec des cordes, le transportèrent dans leur vaisseau et le jetèrent à fond de cale. Le sultan, furieux de la perte d'Euphrosine, ne se le fit point amener, parce qu'il ne voulait pas en tirer une trop prompte vengeance. L'âme de Rodolphe était en proie à la douleur la plus profonde, au plus cruel désespoir. L'eau de la mer qu'il avait bue en abondance le rendit bientôt incapable de sentir le malheur qui l'accablait : il perdit connaissance, et personne n'eut assez de pitié pour lui procurer quelque secours.

XXIX

Quand Rodolphe eut recouvré ses sens, il se trouva dans les plus noires ténèbres et le plus affreux silence. En étendant la main, il sentit de la paille au-dessous de lui et à son côté une muraille froide. Cette dernière circonstance lui fit présumer qu'il n'était plus dans le vaisseau, mais dans une prison. Il n'éprouvait d'autre mal qu'une faim et une soif dévorantes. En cherchant s'il ne trouverait rien pour les satisfaire, il saisit une main.

PIERRE. Ne t'effraye pas, c'est la main de ton ami.

RODOLPHE. Pierre! Pierre! toi, dans ces lieux! Je ne suis donc pas encore perdu sans ressource. Euphrosine est-elle sauvée?

PIERRE. Oui.

RODOLPHE. Où est-elle? où est-elle?... Serait-ce ta femme qui l'aurait retirée des flots? Est-elle retombée au pouvoir de cette âme impitoyable?

PIERRE. Non, c'est moi qui l'ai engloutie promptement dans la mer afin de la dérober aux yeux du sultan. Je l'ai entraînée sous les eaux, hors de la portée de ses regards, et l'ai déposée sur le rivage de l'île des pêcheurs, pour revenir à ton secours; mais malheureusement je suis arrivé trop tard; les barbares t'avaient déjà retiré de la mer et lié avec une corde que ma femme venait d'enchanter. Je ne pouvais donc plus t'assister, car tu étais rentré sous sa puissance. Je suis retourné tristement près d'Euphrosine. Un vieux pêcheur l'avait déjà secourue, et transportée dans sa cabane. Je viens d'assurer cette cabane contre toute surprise; j'ai été longtemps sans pouvoir te rejoindre.

RODOLPHE. Viens, ami fidèle, conduis-moi vers ma bien-aimée; que je puisse répondre à sa vive tendresse, à son amour éprouvé; que je puisse lui jurer une constance éternelle...

PIERRE. Arrête, Rodolphe; tu perds l'esprit! Sais-tu bien où tu te trouves?

RODOLPHE. Apparemment dans une prison.

PIERRE. Dans la plus profonde et la plus sûre de Damiette.

RODOLPHE. De laquelle ton pouvoir m'arrachera sans doute ?

PIERRE. Tu te trompes, si tu le crois assez grand pour triompher de tant d'obstacles. Je ne peux briser des portes de fer, je ne peux te rendre invisible ni changer ton corps en substance aérienne, et c'est pourtant ce qu'il faudrait pour te tirer de ces cachots.

RODOLPHE. Que vais-je donc devenir ?

PIERRE. D'horribles tourments te sont destinés. Le sultan, toujours irrité, toujours amoureux, a fixé ce jour pour ton supplice. C'est en sa présence que tu dois être non mis à mort sur-le-champ, mais torturé lentement jusqu'à ton dernier soupir. Il veut qu'on te plonge dans l'huile bouillante, qu'après t'en avoir retiré vivant, on te guérisse avec du baume de la Mecque, et qu'ensuite on moule ton corps dans du plomb fondu.

RODOLPHE. Grand Dieu ! grand Dieu !... et tu ne pourrais me sauver ?

PIERRE. Toute ma prévoyance est en défaut, et jusqu'à présent je n'aperçois nul moyen d'y réussir. Je serai probablement obligé de voir détruire le dernier rejeton de cette race de héros sur qui j'ai veillé durant tant de siècles !

RODOLPHE. O Pierre ! tu n'as pas pour moi cette amitié dont tu te vantais toi-même. Pourquoi ne m'as-tu pas laissé mourir sur les crochets ? Pourquoi n'as-tu sauvé qu'Euphrosine ?

PIERRE. Parce que je la croyais ton plus cher trésor, parce que je croyais me rendre par là digne de ton affection. La mort la plus cruelle, avais-je pensé, lui sera plus supportable que de voir son Euphrosine entre les

mains du sultan. Il se dira : « Le barbare n'a pas joui de ce qu'il a recherché avec tant d'ardeur ! » et cette idée lui sera douce même à son dernier soupir.

RODOLPHE. Triste et frivole consolation ! Ses yeux d'aigle ne parviendront-ils pas un jour à découvrir Euphrosine ? Peux-tu me jurer sur ton honneur, sur ton salut, qu'il ne la trouvera jamais, que sa passion ne sera jamais satisfaite ?

PIERRE. Je ne le peux pas ; et plût au ciel que tu fusses toi-même convaincu de mon impuissance ! Cette certitude te rendrait capable de prendre le seul parti qui puisse te sauver, et de sacrifier prudemment un trésor que tu ne perdrais pas moins en te dévouant au plus affreux trépas.

RODOLPHE. Je m'y perds... je ne te comprends point.

PIERRE. Tu me comprendras bientôt, si tu veux m'écouter. Le sultan aime encore Euphrosine avec passion. L'idée de sa perte est pour son amour comme l'huile tombée sur un brasier, et l'espoir de la vengeance ne suffit pas pour modérer ses regrets. Il t'accordera la vie et la liberté si tu lui découvres la retraite d'Euphrosine, et si tu lui rends ce que tu ne peux plus posséder.

RODOLPHE. Qui ? moi !.. impossible ! Ah ! cela serait trop honteux !...

PIERRE. Cela serait barbare, si tu t'y résolvais librement ; mais deux maux te menacent à la fois : si l'on découvre Euphrosine, tu ne peux échapper au supplice ; si tu meurs auparavant, je ne saurais cacher longtemps celle qui sera devenue la cause de ta mort. Entre ces deux maux, ce serait de ta part une sottise

impardonnable que de ne pas choisir le moindre, que de ne pas éviter une mort cruelle en sacrifiant un bien que tu pourras remplacer par un autre plus précieux peut-être encore.

RODOLPHE. Je trahirais ainsi celle qui affronta la mort pour moi ! je payerais ses bienfaits de tant d'ingratitude ! je la livrerais aux mains du voluptueux qui lui fait horreur !... Jamais.

PIERRE. Laisse cette morale à ceux qui habitent des palais dorés ; elle n'est point faite pour les hôtes des prisons ténébreuses. Certes, il n'est pas louable de trahir sa bien-aimée, sa bienfaitrice ; rien de plus lâche, de plus barbare que la remettre aux mains d'un maître qu'elle déteste ; mais si tu veux prolonger tes jours, il n'en est pas d'autre moyen. Si tu veux être un martyr de grandeur d'âme et de constance, je n'ai plus rien à dire : car, pour t'assurer une plus longue existence, il faut renoncer à toutes ces vertus sonores. Fais ce qui te plaira. Mais voici toujours ce que je te conseille : lorsque la garde viendra te chercher, demande à être conduit devant le sultan ; repens-toi de ton crime, et promets de lui rendre Euphrosine, pourvu qu'il te laisse la vie et la liberté. Il y consentira sur-le-champ, trop heureux de retrouver celle dont il pleurait la perte. Dis à l'escorte qui s'embarquera avec toi de naviguer vers l'île la plus prochaine. Quand tu auras abordé, tu trouveras sur le rivage un grand nombre de cabanes de pêcheurs : tu verras suspendu à l'une d'elles le voile de ton amante ; mènes-y les gardes et livre-leur Euphrosine.

RODOLPHE. Jamais ! jamais !

PIERRE. Tu aimes mieux être plongé dans l'huile brûlante et te rafraichir dans le plomb fondu ? Je me tais : ce seraient paroles perdues.

En vain Rodolphe voulut ajouter d'autres raisonnements le petit Pierre avait déjà disparu.

XXX

Le prisonnier sentit bientôt redoubler sa soif et sa faim dévorantes. Ces besoins refroidissaient son amour pour Euphrosine. Son imagination lui exagéra les horreurs de sa mort prochaine ; et avant que la garde parût, il était déjà décidé à livrer son amante pour avoir la vie et la liberté.

C'est dans cette résolution que le trouvèrent les gardes en venant le chercher pour le conduire au supplice. Sans avoir vu les terribles apprêts, sans attendre le moment fatal, il demanda qu'on le conduisît devant le sultan. Après avoir offert de lui rendre Euphrosine, il implora sa grâce et sa liberté. Le sultan enchanté lui promit l'une et l'autre dès qu'il l'aurait remise entre les mains de l'escorte qu'on allait lui donner. Une barque conduisit dans l'île le parjure Rodolphe ; il arriva bientôt à la cabane où se cachait la tendre Euphrosine. Il la trouva prenant un frugal repas qu'elle assaisonnait de larmes en l'absence de son bien-aimé. A l'aspect des gardes, elle se leva saisie d'étonnement ; mais quand Rodolphe s'avança du milieu de leur troupe, elle tomba dans ses bras en pleurant de joie.

EUPHROSINE. O Rodolphe! toutes mes peines, toutes mes souffrances se sont évanouies. Quand tu viendrais me chercher pour aller à la mort, je la subirais avec plaisir, pourvu qu'il me fût seulement accordé de mourir dans tes bras. (*Rodolphe se détourne d'elle.*) Tu évites mon regard! Les nouvelles que tu m'apportes sont-elles donc encore plus terribles que la mort?

RODOLPHE. Elles le sont! — Saisissez-la, délivrez-moi de mes tourments!

Les gardes l'environnent; en vain elle questionne, prie, gémit; elle ne peut apprendre la véritable cause de ce barbare traitement : on l'entraîne. Qui pourrait peindre son état lorsqu'elle vit Rodolphe rester en arrière? lorsqu'elle commença de soupçonner qu'il avait peut-être révélé lui-même le lieu de sa retraite?

Rodolphe était libre, car l'ordre du sultan portait de le laisser aller à son gré du moment qu'il aurait livré Euphrosine aux gardes. Son œil se refusa à la voir traîner dans la barque; ses cris lamentables, ses cris de détresse étaient pour lui un surcroît de tourment. Il rentre dans la cabane et profite du repas préparé pour Euphrosine, de ce repas assaisonné de ses pleurs! Il n'eut pas plus tôt apaisé sa faim et sa soif, que son cœur fut saisi de nouveaux regrets; mais la réflexion, la froide *raison* lui dirent que ce qui est fait est fait, et triomphèrent bientôt de ses derniers scrupules, des derniers mouvements d'une conscience prête à s'assoupir. Il demeura tranquillement dans la cabane jusqu'au soir, espérant toujours la visite et les conseils de son ami Pierre. Il dormait déjà d'un profond sommeil sur couche de paille qu'Euphrosine avait trempée de

larmes en pensant à lui ; tout à coup Pierre le réveille et lui ordonne de le suivre.

RODOLPHE. Où veux-tu me conduire?

PIERRE. Il faut quitter ces lieux. Demain, une caravane part de Damiette pour l'Arabie, et un vaisseau doit mettre à la voile pour la Franconie. Tu peux te rendre à Jérusalem ou dans ta patrie : choisis.

RODOLPHE. Que me conseilles-tu?

PIERRE. Rien. Jusqu'ici je t'ai mené à la lisière comme un enfant, et je t'ai toujours aidé de mes avis. L'heure est venue où je dois te livrer à toi-même. Présentement tu connais tes ennemis, tu sais distinguer le bien et le mal, tu sais ce qui cause le plaisir ou la douleur. Va où tu voudras; je n'ai plus de conseil à te donner.

RODOLPHE. Je désire revoir ma patrie.

PIERRE. A la bonne heure. Il m'est encore permis, et pour cette fois seulement, de te voir et de t'entretenir sans être appelé.

RODOLPHE. Quoi! tu pourrais, tu voudrais m'abandonner?

PIERRE. Ne dispute pas avec le destin; il a ses caprices. La chose est ainsi, et ne peut pas être autrement. Mais, pour nous séparer en bons et anciens amis, tiens, prends mon unique trésor, prends tout ce que je possède, mon havre-sac; je t'en fais présent. Tu y trouveras assez d'argent pour ton voyage, un couteau, une échelle de corde, un livre et un anneau. Ne regarde pas ces derniers objets comme des bagatelles : autant ils te semblent de peu de valeur à présent, autant ils te deviendront précieux un jour. Quand tu ouvriras ce livre du côté gauche, je paraîtrai devant toi; quand

tu l'ouvriras du côté droit, ma femme viendra à ton secours.

RODOLPHE. Je ne veux plus la revoir.

PIERRE. Sois inébranlable dans cette résolution : elle fait la joie de mon cœur. Adieu, Rodolphe. Songe que la vie est courte, que la jeunesse s'envole avec rapidité, que la vieillesse marche avec des béquilles et qu'elle traîne à sa suite des misères sans nombre. Jouis de la première, ne pense que tard à la seconde. Évite les soucis et les déplaisirs; entre dans la maison de liesse, et fuis la maison de deuil. Il ne dépend plus que de toi de vivre dans le bonheur ou dans l'infortune, dans la tristesse ou la joie. Tu pars donc pour la Franconie? tu vas revoir ton pays?

RODOLPHE. Serait-ce ton avis, ta volonté?

PIERRE. Je n'ai plus rien à dire. Tu ne dois prendre conseil que de ton cœur et de ton libre arbitre. Tu dois agir seul, mais aussi tu dois répondre de toutes tes actions. Tu es le maître d'appeler ou ma femme ou moi. Si tu ouvres le livre à gauche, je paraîtrai, non plus comme ton ami, comme ton conseil, mais comme ton serviteur, comme un esclave toujours prêt à obéir à tes moindres volontés.

RODOLPHE. Oh! sois plutôt, sois toujours ce que tu étais! Tu m'as sauvé de tant de périls et de tant de souffrances! Si tu ne me diriges plus, si tu me livres à moi-même, je ne tarderai pas à succomber.

PIERRE. Ne sois pas insatiable. Parmi ces millions d'hommes qui habitent la terre, il en est peu qui trouvent, comme toi, un appui dans les heures du danger et de l'infortune. Cependant ils vivent et ne succombent

pas. Adieu... Vas-tu en Palestine ou en Franconie?

RODOLPHE. En Franconie; je veux revoir mon pays. Je ne fus nulle part aussi paisible que dans mon château, que dans mes bois.

PIERRE. Si tu prends à droite en sortant de cette cabane, tu trouveras au port une barque chargée des marchandises que porte une grande caravane à Jérusalem; si tu prends à gauche, tu trouveras dans la baie un vaisseau qui doit partir demain de très-bonne heure pour l'Occident, et sur lequel tu seras reçu avec plaisir.

RODOLPHE. Sois encore, pour cette unique fois, ce que tu m'as été si longtemps, un conseil, un ami. Quel chemin dois-je prendre? lequel est le meilleur pour me conduire à la félicité dans ce monde et dans l'autre?

PIERRE. Il y a trente ans aujourd'hui que ta mère t'a mis au monde; l'heure de ta naissance est même déjà passée. Je ne peux plus te conseiller. Pendant six ans j'ai été ton ami; pendant douze années je serai ton esclave. Adieu.

RODOLPHE. Arrête! un mot encore. Que fait Euphrosine? qu'est-elle devenue?

PIERRE. Tant que tu m'interrogeras ainsi, je n'ai rien à répondre. Je viens, je parle et j'obéis, uniquement lorsque le livre m'appelle. Adieu... Prends à droite, prends à gauche, comme il te plaira.

Et le petit Pierre disparut.

XXXI

Rodolphe était resté immobile sur son lit de paille. Tout ce que venait de lui dire le petit Pierre l'avait frappé d'étonnement. Il avait résolu de partir dès que le jour reparaîtrait, mais il n'était pas décidé encore sur le chemin qu'il devait prendre.

— A droite, à gauche, se disait-il en lui-même : le choix ne peut pas être indifférent. Qu'irai-je faire en Palestine? je n'y trouverai point le bonheur. Là règnent la guerre, la famine et la peste. C'est le chemin à droite qui y conduit; c'est à droite que je dois ouvrir le livre quand je voudrai voir la femme du petit Pierre; il n'y a donc que misère et souffrance en prenant à droite : je vais à gauche, et je jouirai de la vie; c'est le dernier conseil que m'a donné mon fidèle Pierre.

Cette résolution fut alors aussi ferme que celle de s'en aller. Une pensée se glissa malgré lui dans son âme :

— Que fait Euphrosine en ce moment? Qu'est-elle devenue?

Il ouvre le havre-sac, il y prend le livre.

— A droite ou à gauche? dit-il.

Et il ouvrit le livre à gauche. Aussitôt il entend craquer au-dessus de sa tête le toit de la cabane. Il s'étonne, il lève les yeux et voit devant lui une figure énorme, terrible, dont la tête courbée menaçait de rompre le toit. Cette figure semblait un géant; Rodolphe n'en avait jamais vu de si grande et de si épou-

vantable. Elle avait huit pieds de haut; elle était habillée, comme le petit Pierre, d'une toile brune. Sa barbe, comme la barbe du petit Pierre, descendait jusqu'à ses genoux; mais au lieu d'un bâton noueux, elle tenait à la main une massue énorme.

RODOLPHE, *en frissonnant*. Que me veux-tu? Ce n'est pas toi que j'ai appelé.

LE GÉANT. Non? Tu as pourtant ouvert le livre à gauche.

RODOLPHE. Ce n'est pas pour te parler, c'est pour parler à mon petit Pierre.

LE GÉANT. D'autres services exigent d'autres forces, et par conséquent une forme différente. Tu vois en moi le petit Pierre, qui continuera de te servir d'aussi bon cœur sous la figure du grand Pierre. Que m'ordonnes-tu?

RODOLPHE. Toi, le petit Pierre?

PIERRE. Oui. Que t'importe ma forme, pourvu que ta volonté se fasse? Parle, et vois si je n'obéis pas aveuglément.

RODOLPHE. J'ai de la peine à t'en croire; j'en aurais plus à m'accoutumer à ta figure effroyable. Sois plutôt ce que tu étais.

PIERRE. Cela ne se peut pas. Tu m'as appelé : qu'ordonnes-tu?

RODOLPHE. Je voudrais savoir ce qu'est devenue la pauvre Euphrosine.

PIERRE. Je vole à Damiette, et je t'en rapporte des nouvelles.

Pierre disparut, et Rodolphe se frotta les yeux pour s'assurer si ce qu'il venait d'entendre était un songe

ou une réalité. Il ne savait encore ce qu'il devait penser, lorsque le géant reparut devant lui.

PIERRE. Euphrosine est malade; une fièvre ardente dévore ses appas, et l'amoureux sultan tremble de la perdre.

RODOLPHE. Pauvre Euphrosine!

PIERRE. Il vient de donner l'ordre le plus précis de te chercher, de te saisir partout où l'on pourrait te rencontrer et de te traîner au pied de son trône.

RODOLPHE. Et pourquoi?

PIERRE. Il imagine que tu l'as empoisonnée, que tu as voulu te jouer de lui en la lui rendant avec la mort dans le sein.

RODOLPHE. Que faire? où me cacher?

PIERRE. Ordonne, j'obéis.

RODOLPHE. Dois-je fuir? dois-je me cacher ici?

PIERRE. Ordonne, j'obéis.

RODOLPHE. Insupportable entêtement! Je veux savoir ton avis, ton sentiment.

PIERRE. Je suis l'esclave, tu es le maître : c'est à moi d'obéir, à toi de commander.

RODOLPHE. Pauvre Euphrosine! je ne puis donc te sauver? Ta mort est à présent l'objet de mes vœux; elle sera la fin de tes souffrances et des miennes. (*Il sort de la cabane; Pierre le suit.*) Déjà l'aube paraît. Quel parti dois-je prendre? O Pierre! Pierre! il n'est pas généreux de m'abandonner ainsi, lorsque tes conseils me sont plus nécessaires que jamais!

PIERRE. Maître, tu as de l'esprit et de la raison; tu as une tête et un cœur comme tous les hommes; tu sais penser, vouloir, agir. De quoi peux-tu te plaindre avec justice?

RODOLPHE. D'être privé de tes conseils.

PIERRE. Ordonne, et j'obéis.

RODOLPHE. Me répéteras-tu sans cesse les mêmes paroles ?

PIERRE. Toujours, jusqu'à ce que tu les comprennes bien.

RODOLPHE. Tu dis que le sultan me fait chercher?

PIERRE. Il te fait chercher.

RODOLPHE. Ses gens me trouveront-ils, si je prends à droite ?

PIERRE. Je ne le sais pas.

RODOLPHE. Et si je vais à gauche?

PIERRE. Je ne le sais pas. Je ne regarde ni dans l'avenir ni dans le passé; je ne puis qu'obéir et exécuter ce que tu ordonneras.

RODOLPHE. Je suis horriblement trompé! Je suis comme l'enfant exposé par une mère impitoyable et qui n'est pas en état de pourvoir à son existence...

PIERRE. Heureux l'enfant que sa mère expose pour de bonnes raisons, lorsqu'elle lui donne en même temps un serviteur fidèle, qui cherche sa nourriture quand il a faim et lui apporte à boire quand il a soif!

RODOLPHE. Oui, mais qui ne l'avertit point à l'approche du danger, qui ne lui montre pas l'abîme où son imprudence va le précipiter!

PIERRE. Mais qui l'en retire lorsqu'il entend ses cris, mais qui vient à son secours lorsqu'il lui fait un signe. L'homme doit agir librement, doit choisir sans contrainte; mais aussi il est responsable de son choix et de ses actions.

RODOLPHE. Eh bien! je prends le chemin de ma pa-

trie. Ces efforts éternels pour atteindre au bonheur me fatiguent; je veux jouir en paix; je ne veux plus me voir tantôt dans l'abondance, tantôt dans le dénûment. Si les soldats du sultan me rencontrent, puis-je du moins compter sur ton secours?

PIERRE. Ordonne, et j'obéis.

RODOLPHE. Où trouverais-je ce vaisseau qui doit partir pour la Franconie?

PIERRE. Le sentier qui descend à gauche sur le rivage conduit à la baie, où les vents contraires l'ont forcé hier de mettre à l'ancre. Déjà les voiles se déploient : hâte-toi, si tu veux le trouver encore.

RODOLPHE. J'y cours. (*Il prend le petit havre-sac et suit le sentier.*)

PIERRE. Faut-il te suivre ?

RODOLPHE. Je t'appellerai quand j'aurai besoin de toi.

Rodolphe arriva bientôt à la baie, vit le vaisseau prêt à partir, s'adressa au capitaine qu'il trouva sur le rivage, et le pria de le recevoir.

— Je suis, lui dit-il, un chevalier allemand qui, après avoir souffert l'esclavage et des malheurs sans nombre, s'est enfin réfugié dans cette île, et qui désire ardemment revoir sa patrie. Reçois-moi sur ton bord; tu seras généreusement récompensé de tes soins et de tes avances.

— Sois le bienvenu, répondit le capitaine. Tu trouveras en moi un frère. Nous aussi, nous avons porté les chaînes de l'esclavage : rachetés par notre souverain, nous partons pour notre patrie. Monte sur ce navire; le vent est favorable, et je ne suis pas moins empressé que toi d'arriver dans mon pays.

XXXII

La traversée fut heureuse. Au bout d'un mois, les passagers virent la terre des chrétiens; ils reconnurent bientôt les tours de la fameuse Marseille, et jetèrent l'ancre dans son port. Pendant tout le voyage, Rodolphe n'avait pas eu besoin de l'assistance de son nouveau serviteur, il ne l'avait point appelé; mais il regrettait toujours de ne l'avoir plus pour ami et pour conseil, de ne plus voir en lui qu'un simple serviteur. Il paya son passage, remercia le capitaine, prit congé de lui, et se logea dans une des auberges les plus renommées.

Marseille alors était fort peuplée et son commerce florissait. Grand nombre de gentilshommes français habitaient dans ses murs. Rodolphe rencontra souvent leurs cortéges, et aperçut avec eux de fort belles dames. Son cœur, qui jusqu'alors était demeuré insensible, s'épanouit à leur aspect. Il résolut de regarder de plus près les femmes de ce pays, pour remplir le vide de son âme.

Il restait une assez forte somme en or dans le havre-sac que Pierre lui avait laissé. Rodolphe en acheta des habits, des armes, des chevaux : et tout n'était pas encore payé que le havre-sac était déjà vide.

Le gouverneur de Marseille venait de faire proclamer l'annonce d'un tournoi dans la ville de Sens, où devaient se célébrer les noces de la riche héritière du comté de Provence, la princesse Béatrix. Le jour de

son mariage avec Charles, prince de France, devait être aussi celui de cette joûte superbe. Rodolphe voyait avec un œil d'envie les chevaliers qui arrivaient de bien loin et faisaient les plus superbes préparatifs pour donner devant la famille royale des preuves de leur vaillance.

Le point d'honneur s'éveilla dans son âme. Il brûlait de faire connaître aux chevaliers français la force et le courage de la noblesse allemande; mais chaque fois qu'il mettait la main dans la petite valise, il l'en retirait vide, et n'y trouvait que le couteau, l'échelle de corde, la bague et le livre.

— De quoi me sert tout cela? se dit-il un soir, après avoir encore fouillé dans le havre-sac. Si mon ami Pierre était toujours le même, je pourrais au moins le consulter en cette occasion. Mais Pierre, devenu mon simple serviteur, ne sera guère en état de seconder mes vues. Je ne risque rien d'essayer, ajouta-t-il en ouvrant le livre à gauche.

Tout à coup le géant parut.

RODOLPHE. Je voudrais prendre part au tournoi qu'on va célébrer en l'honneur de Béatrix; mais il me faudrait de l'or pour y paraître splendidement équipé. Peux-tu m'en procurer?

PIERRE. Ordonne, et j'obéis.

RODOLPHE. Apporte-moi trois mille pièces d'or.

PIERRE. Dois-je les emprunter? dois-je les voler? dois-je...

RODOLPHE. Fi donc! tu dois les emprunter, et je les rendrai au bout de deux ans.

PIERRE. Quelle garantie donneras-tu?

RODOLPHE. Ma parole de chevalier.

PIERRE. Quand faut-il les apporter?

RODOLPHE. Le plus tôt possible.

Pierre s'éclipsa et revint l'instant d'après avec trois mille pièces d'or.

PIERRE. Voici la somme. J'ai donné pour caution ta parole de chevalier; c'est à toi de n'y pas manquer.

RODOLPHE. J'acquitterai cette dette à mon retour dans ma patrie. Pierre, je suis charmé de ton zèle.

PIERRE. Trop heureux d'être agréable à mon maître.

Rodolphe ne songea plus qu'à s'équiper le plus magnifiquement qu'il lui fut possible. Il arrêta un grand nombre d'écuyers et de valets, et partit pour Sens. Tous les chevaliers, en arrivant, allaient d'abord faire leurs preuves devant le juge du tournoi : Rodolphe s'y présenta aussi, justifia de son antique noblesse, et plaça son écu et ses armoiries à côté des leurs; mais il était triste en se retirant, car si aucun d'eux ne l'effaçait en magnificence extérieure, plusieurs cependant le surpassaient par la force du corps et par leur contenance héroïque. Là se trouvait rassemblée la fleur des chevaliers français : on y distinguait le fameux Guillaume de Dampierre, le valeureux comte de Saint-Paul, et Raoul de Couci, vainqueur dans tous les tournois. Ils parlaient déjà tous les trois avec orgueil du prix qu'ils se flattaient de remporter. Le reste des concurrents gardait le silence, car ils connaissaient leurs prouesses, et plus d'une fois ils avaient éprouvé la vigueur de leur bras.

Rodolphe fut témoin de ces superbes prétentions; la colère s'alluma dans son sein.

— Je ne peux donc pas aspirer à la victoire! se dit-

il. Je puis me distinguer, attirer sur moi les regards des femmes par l'éclat et la magnificence de mon armure; mais je ne saurais empêcher qu'elles ne les détournent honteusement lorsque le redoutable Dampierre ou le fier Couci me renverseront de mon palefroi comme un léger oiseau. N'aurais-je pas mieux fait de regagner mon château, et de ne point me présenter au tournoi?

Plongé dans ces réflexions, il se coucha fort mécontent, et ne l'était pas moins lorsqu'il se leva.

Il fit seller son cheval, et de bonne heure il alla prendre l'air au bord de l'Yonne pour ranimer son courage en respirant la fraîcheur du matin. A son retour, il rencontra une nombreuse et brillante cavalcade. C'était la comtesse Béatrix avec son royal fiancé qui venaient se promener sous les arbres dont les bords de la rivière étaient ombragés. Dans leur suite se trouvaient beaucoup de chevaliers, beaucoup de dames, et entre autres la belle Jeanne, la plus jeune des filles du riche comte de Ponthieu. A leur approche, Rodolphe détourna respectueusement son cheval sur le côté; et à mesure que les dames passaient, il les salua avec beaucoup de grâce et de noblesse.

La charmante Béatrix l'avait vu s'arrêter; elle lui rendit son salut d'un air affable, et lui demanda quel était son nom et sa patrie.

RODOLPHE. Je suis Allemand et chevalier : mon nom est Rodolphe de Westerbourg. Je reviens de la Palestine, où je croyais cueillir des lauriers... j'ai porté les chaînes de l'esclavage. Enfin, sorti de captivité, je songe à retourner dans mon pays.

LE PRINCE CHARLES. Soyez le bienvenu en France, brave chevalier. Ne ferez-vous pas quelque séjour parmi nous?

RODOLPHE. Le bruit du tournoi qui doit se célébrer en l'honneur de votre royale fiancée m'a conduit de Marseille en ces lieux. J'ai exposé mon écu et mes armoiries : j'espère qu'on me jugera digne de l'honneur d'être admis dans la lice.

BÉATRIX. Ah! c'est sans doute votre écu qui a tant fait de plaisir hier à la comtesse de Ponthieu. Le héraut d'armes a dit qu'il appartenait à un chevalier allemand. (*Se tournant vers la comtesse de Ponthieu.*) Voici, ma chère Jeanne, le chevalier dont l'écu a si longtemps arrêté vos regards.

JEANNE, *à Rodolphe et en rougissant.* Il fait honneur à votre goût.

LE PRINCE CHARLES. Vous n'êtes pas encore marié?

RODOLPHE. Non, mon prince. Un chevalier qui a porté les chaînes de l'esclavage, ne songe guère aux douces chaînes de l'amour.

LE PRINCE CHARLES. Mais vous êtes libre maintenant; les dames de votre pays ne tarderont pas à vous faire connaître ces liens charmants. Suivez mon exemple.

RODOLPHE. Plût au ciel qu'il me fût permis de choisir aussi heureusement!

BÉATRIX. Chevalier, vos discours n'annoncent pas un esclave... vous êtes galant.

RODOLPHE. Je ne suis que vrai.

LE PRINCE CHARLES. Le jour du tournoi, choisirez-vous une dame pour votre maîtresse?

BÉATRIX. Choisissez-la parmi celles qui composent ma suite.

LE PRINCE CHARLES. Vous ne pouviez trouver une plus belle occasion. Rentrez à la ville avec nous, et venez à la cour lorsqu'il vous plaira. Tous les preux français s'empresseront de rendre honneur à un homme aussi brave; nos dames s'estimeront heureuses de faire la connaissance d'un aussi beau chevalier.

RODOLPHE. Prince, je suis confus de vos bontés.

Et la marche continua. Et Rodolphe se mêla dans le cortége, parla à quelques personnes, et chevaucha bientôt à côté de la belle Jeanne.

RODOLPHE. Belle comtesse, vous avez entendu l'ordre de la princesse?

JEANNE. Quel ordre?

RODOLPHE. Il faut, m'a-t-elle dit avec bonté, que vous choisissiez une maîtresse dans les personnes de ma suite. L'oserai-je? oserai-je me parer de vos couleurs le jour du tournoi?

JEANNE. C'est un honneur que je n'ose moi-même refuser, mais que je ne mérite pas.

RODOLPHE. La Divinité ne mériterait donc pas des autels?

JEANNE. Vous flattez.

LE PRINCE CHARLES. Ah! je le vois, le chevalier allemand a déjà choisi. Vous faites preuve d'un très-bon goût; mais, chevalier, prenez-y garde. Il y a déjà bien d'autres prétendants qui portent les couleurs de cette dame; vous aurez affaire à forte partie.

RODOLPHE. J'en étais assuré d'avance. La comtesse ressemble au flambeau du jour : tout le monde rend hommage à sa lumière.

BÉATRIX, *en souriant.* N'en approchez pas, de peur de vous brûler.

Ils étaient rentrés dans la ville. Rodolphe les quitta sur la place du Château et revint à son auberge. Il mangea peu, car tous ses sens étaient occupés de l'image de la belle comtesse. Il croyait n'avoir jamais vu de beauté pareille. Il lui compara dans sa pensée toutes celles qu'il avait aimées jusqu'à ce jour, sans même en excepter Euphrosine, et il décida sans hésiter qu'elle n'avait point d'égale, que ses charmes divins surpassaient tous leurs charmes réunis.

XXXIII

Dès le même soir, Rodolphe se rendit au palais, et y parut richement habillé. Il attira sur lui bien des regards, mais il eut aussi bien des motifs de mécontentement. A la vérité, la comtesse Jeanne semblait le distinguer; mais elle était assiégée d'un tel nombre de chevaliers, qu'il ne put lui adresser que quelques paroles. Le comte de Saint-Paul, le chevalier de Couci, dont les bravades avaient déjà tant fatigué Rodolphe, achevèrent de le pousser à bout. Ils se déclaraient hautement les adorateurs de Jeanne, et se moquaient parfois du pauvre Allemand, qui, prétendant se mesurer avec eux, avait pris les couleurs de leur belle. Enfin le chevalier de Couci déroba une rosette à la comtesse, et l'attacha en trophée sur sa poitrine. Rodolphe ne put soutenir ce spectacle; il sortit et jura

de reconquérir cette rosette dans le tournoi, ou de cesser de vivre. Arrivé à l'auberge, son sang se calma : il se rappela son serment, mais ne retrouva plus son courage. Il est vrai que du vivant de son père, il avait combattu avec gloire dans les tournois ; mais depuis ce temps, il n'y avait jamais reparu. Comment se flatter de vaincre les champions les plus célèbres et les plus expérimentés ?

Il se jeta tristement sur son lit, réfléchit de nouveau à sa situation, et prit enfin son livre : il l'ouvrit à gauche ; aussitôt Pierre le géant parut à ses yeux.

PIERRE. Maître, qu'ordonnes-tu ?

RODOLPHE. Dans quelques jours je dois combattre au tournoi. Comment m'y prendre pour vaincre tous les champions ?... Tu gardes le silence !

PIERRE. Je ne puis qu'obéir, et non te donner des conseils.

RODOLPHE. Ne peux-tu me trouver des armes auxquelles personne ne résiste, dont personne ne puisse triompher ?

PIERRE. Je le puis.

RODOLPHE. Apporte-les donc.

Pierre disparut, et ne tarda pas à revenir.

PIERRE. Voici ce que tu as demandé. Voici des lances avec lesquelles tu pourrais désarçonner Goliath lui-même. Voici une épée, une massue et une dague dont les atteintes sont irrésistibles.

RODOLPHE. Je te remercie, et te remercierai encore mieux lorsque ces armes m'auront couvert de gloire.

PIERRE. Avec elles, tu es sûr de remporter le prix, j'ose t'en répondre.

RODOLPHE. Connais-tu la comtesse Jeanne de Ponthieu ?

PIERRE. Je la connais.

RODOLPHE. As-tu jamais vu une beauté pareille ?

PIERRE. Le beau est ce qui nous paraît tel; rien n'est plus arbitraire. Une beauté universelle, incontestable, c'est ce qui n'existe pas sur le globe... Je ne puis prononcer sur ta question.

RODOLPHE. J'aime la comtesse, je l'aime plus que je n'aimai jamais aucune autre femme.

PIERRE. Je souhaite du bonheur à ton nouvel amour ! La comtesse fait grand cas des gens de courage.

RODOLPHE. Au moyen de tes armes, je lui paraîtrai bientôt le plus vaillant des chevaliers.

PIERRE. Veux-tu que je reste ici plus longtemps ?

RODOLPHE. Il me faut encore une armure qui soit à l'épreuve de tous les coups, et qui soit à la fois plus brillante et d'un plus grand prix que toutes les autres armures.

PIERRE. Veux-tu que je te l'apporte ?

RODOLPHE. Je l'attends.

PIERRE, *rapportant une armure éblouissante.* Voici l'armure.

RODOLPHE. Elle est très-belle ! C'est dommage que je ne puisse m'en servir, car je viens heureusement de me rappeler que tous les champions, avant d'entrer dans la lice, sont obligés de jurer par Dieu et sur l'honneur de ne se servir, pour l'attaque ni pour la défense, d'aucunes armes enchantées ; et celles que tu me présentes le sont sans doute ?

PIERRE. Elles le sont.

RODOLPHE. Ainsi, je ne puis pas en faire usage...

PIERRE. Je vais donc les remporter?

RODOLPHE. Mais alors... alors je ne serai pas vainqueur; je ne brillerai pas aux yeux des dames ; je ne recevrai pas de leurs mains le prix de la victoire; je ne pourrai pas surtout revendiquer la rosette que le chevalier de Couci a placée sur sa poitrine d'un air si triomphant!

PIERRE. Il faut t'y attendre. De vaillants chevaliers, d'habiles joûteurs vont se présenter à la barrière. Parmi cette foule de guerriers valeureux et expérimentés, vouloir être le plus expérimenté, le plus valeureux...

RODOLPHE. Cela te paraît difficile, impossible? Et pourtant la comtesse Jeanne n'estime que les hommes de courage! tu l'as dit toi-même?

PIERRE. J'ai dit ce que dit toute la contrée, ce que dit la France entière.

RODOLPHE. Mais un parjure déshonore, mais un parjure est un horrible péché! il entraîne avec soi sa punition dans ce monde, et peut-être la damnation éternelle dans l'autre! (*Pierre ramasse les armes et le harnais.*) Attends encore un peu. — Parjure! parjure! ce mot a un accent terrible! — Mais laisse toujours là ces armes et ce harnais; je consulterai avec ma conscience; j'examinerai si je puis triompher de mon nouvel amour. Quand j'aurai besoin de toi, je t'appellerai.

Pierre disparut. La voix de la conscience de Rodolphe s'élevait fortement contre le parjure, mais celle de son cœur parlait encore plus haut en faveur de sa nouvelle passion pour la belle Jeanne. Il rêvait aux moyens

de se faire remarquer d'elle, de se rendre agréable à ses yeux; mais il n'en découvrait point d'autre que de combattre vaillamment dans le tournoi, et d'y remporter la victoire sur tous les concurrents. Il répéta si souvent le mot *parjure!* qu'il lui parut bientôt moins terrible; et à la fin, l'idée de Jeanne le fit résonner agréablement à son oreille. Le jour du combat, il revêtit le harnais, prit les armes que Pierre avait apportées, se présenta à la barrière et prêta son serment sans que la pensée de commettre un parjure lui causât le moindre effroi.

XXXIV

La lice s'ouvrit. Je n'ai le dessein ni le loisir de décrire ce pompeux tournoi. Ce fut un des plus brillants dont ce siècle nous ait transmis le souvenir. Toute la cour de France s'y était rendue; la fleur de la noblesse espagnole, la jeunesse anglaise et italienne vinrent y combattre. Cinq cents chevaliers entrèrent successivement dans l'enceinte. La plupart combattirent contre Rodolphe; mais il demeura toujours vainqueur, et désarçonna vingt-sept combattants. Les juges le désignèrent comme celui qui avait montré le plus d'adresse, soit avec l'épée, soit avec la massue.

Dampierre, Saint-Paul, Couci étaient tombés sous ses coups, et nul autre n'osait plus se mesurer contre un chevalier si terrible. Bientôt une acclamation générale s'éleva en faveur de Rodolphe; les dames détachè-

rent leurs ornements, leurs joyaux pour les lui jeter : en un instant, il en fut pour ainsi dire accablé.

Parmi tous ces gages de la bienveillance des dames, il ramassa soigneusement chaque fleur, chaque ruban, jusqu'aux moindres fils que lui jetait la belle Jeanne, enchantée de ses prouesses. Il les attachait sur son cœur.

Avant même que le tournoi fût achevé, la voix unanime des dames, du peuple et des juges eux-mêmes avait proclamé Rodolphe vainqueur. Il n'y avait point matière à s'assembler et à délibérer, comme de coutume. Rodolphe avait combattu avec une valeur et une supériorité trop évidentes; les chevaliers vaincus l'appelaient eux-mêmes l'*Invincible*. La comtesse Béatrix lui fit remettre le prix : c'était une rosette de brillants pour orner son chapeau. Jeanne, avec une autre dame, la lui porta sur un coussin. Suivant l'usage des tournois, Béatrix et Jeanne embrassèrent le preux chevalier. Quand il reçut le baiser de Jeanne, tout le peuple poussa un cri de joie :

— Que ce couple serait beau! s'écria-t-il.

Mais le vieux comte de Ponthieu fronça les sourcils, et sentit, avec le plus profond chagrin, que l'on voulait livrer sa fille à un simple chevalier, tandis que, à l'exemple de ses sœurs, il s'était proposé de ne la donner qu'à un prince souverain.

Lorsqu'on allait se mettre à table, le comte prit Jeanne en particulier.

— J'ai vu avec plaisir, lui dit-il, les justes hommages que tu as rendus à la valeur, l'accueil distingué que tu as fait au chevalier allemand, au vainqueur de tous les

autres champions; mais que cette conduite, qui pourrait encourager ses prétentions, cesse avec le tournoi. Ferme l'oreille aux discours du peuple. La valeur de Rodolphe mérite sans doute d'être récompensée, mais elle le serait trop s'il obtenait la fille du comte de Ponthieu. Elle est issue du sang royal, elle compte deux rois pour beaux-frères; elle ne peut devenir la femme d'un simple chevalier allemand.

Durant cette exhortation paternelle, Jeanne baissa les yeux en rougissant et promit de s'y conformer; mais son cœur n'était plus libre, le vaillant chevalier en avait triomphé, et elle aurait préféré sa main à la plus belle couronne. Cependant, informée des sentiments de son père, elle suivit rigoureusement ses ordres. Rodolphe était assis, au festin, à la droite de la fiancée royale. Plusieurs vieillards, d'humeur joyeuse, voulaient placer Jeanne à sa gauche; le prince Charles la cherchait lui-même dans ce dessein, mais elle se déroba prudemment dans la foule, et s'assit enfin au bas de la table. Rodolphe se tenait sans doute honoré de la place qu'on lui avait assignée, mais il l'aurait échangée de bon cœur pour celle du chevalier de Couci, que le hasard avait placé à côté de Jeanne, de la beauté pour qui il s'était rendu volontairement parjure, de celle dont il ambitionnait les louanges et surtout la tendresse. Rodolphe la chercha des yeux, et l'aperçut engagée dans une conversation intime avec son odieux rival. La jalousie s'empara de son cœur et le dévora comme un vautour. Ni les mets ni les vins exquis ne flattèrent plus son palais. Il se voyait oublié, méprisé de Jeanne. Le roi, toute la noblesse de France lui por-

taient des santés, et, de toutes les dames, Jeanne fut la seule qui ne lui jeta pas son bouquet. Durant cette cérémonie d'usage, elle ne s'occupait que de ses atours, et faisait tomber négligemment ses fleurs dans son sein. Rodolphe fut profondément affecté de cette indifférence; son cœur était oppressé, des larmes roulaient dans ses yeux. Lorsqu'on eut quitté la table, il refusa de danser et de prendre des liqueurs; il prétexta un grand affaiblissement, et se rendit à son auberge, accompagné par les acclamations du peuple.

Avant de se retirer, il avait cherché à parler à Jeanne, pour demander s'il lui serait permis de porter, comme un signe d'éternel souvenir, les dons qu'elle lui avait jetés pendant le combat; mais Jeanne, pénétrant son dessein, avait soigneusement évité sa rencontre.

En proie à la plus profonde tristesse, à la jalousie la plus dévorante, Rodolphe se jeta sur son lit.

— C'est pour toi que je me suis rendu parjure! s'écria-t-il, que je me suis perdu d'honneur! et tu me payes de tant de cruauté, de tant d'ingratitude! Femme, il faut que j'obtienne ton amour, il faut que je te possède ou que je meure... Jamais je n'éprouvai de tourments pareils, jamais mon cœur ne fut consumé d'aussi brûlants désirs!

Après mille résolutions aussitôt abandonnées que prises, il saisit enfin son livre et l'ouvrit à gauche. Pierre parut soudain devant lui.

RODOLPHE. O Pierre, je suis bien malheureux!

PIERRE. Maître, je te plains.

RODOLPHE. Tes armes m'ont rendu de grands services: j'ai vaincu tous mes rivaux; mais Jeanne... ce n'est pas

ta faute!... mais la belle Jeanne, celle que mon cœur adore, me paye du mépris le plus marqué. Quel moyen me reste-t-il de gagner sa tendresse?

PIERRE. T'obéir, voilà mon devoir; c'est le seul que je puisse remplir. Je suis fâché d'être forcé de te frapper si souvent les oreilles du même refrain.

RODOLPHE. Barbare! si tu ne peux me prêter aucun secours, retire-toi, je ne veux plus te revoir. Mais non, demeure; écoute mon immuable résolution. Si Jeanne ne m'accorde pas un tendre retour, si elle dédaigne l'offre que je vais lui faire de mon cœur et de ma main, je ravis par force ce qu'on me refuse avec tant d'injustice : je l'arrache des bras de son père et je réclame hautement le prix de ma vaillance. Peux-tu m'assister dans cette conjoncture?

PIERRE. Je le peux.

RODOLPHE. Et comment?

PIERRE. Ordonne, et j'obéis.

RODOLPHE. Peux-tu me procurer, à Marseille, un vaisseau complétement équipé et dont je dispose à toute heure du jour ou de la nuit? peux-tu enfin me conduire sûrement en Italie avec mon amante?

PIERRE. Je le peux, si tu me laisses la liberté de voler ce vaisseau dans l'endroit et de la manière que je trouverai convenables.

RODOLPHE. Peu m'importe, pourvu qu'il soit en ma possession.

PIERRE. Cela t'importe fort, car, devant commettre ce vol sur tes ordres, j'ai besoin d'une autorisation illimitée.

RODOLPHE. Fais comme tu l'entendras, mais que mon

vaisseau se trouve dans le port tel que je le demande et à l'instant où j'en aurai besoin.

PIERRE. Tu peux y compter.

RODOLPHE. Peux-tu me procurer des chevaux qui me transportent, avec ma proie, de Sens à Marseille sans aucun obstacle et surtout, remarque bien ceci, sans être vu de personne?

PIERRE. Je le peux, si tu me donnes la permission de tuer le propriétaire des chevaux.

RODOLPHE. Tuer? En changeant de forme, tu as donc aussi changé de principes? Je ne saurais consentir à un meurtre.

PIERRE. En ce cas, je ne saurais te procurer les chevaux que tu désires et dont tu as besoin pour accomplir tes desseins.

RODOLPHE. Va-t'en! sors d'ici! Qu'ai-je affaire de toi?

PIERRE. J'obéis.

RODOLPHE. Si je t'appelle encore, reviendras-tu?

PIERRE. Je suis toujours prêt à recevoir comme à exécuter tes ordres.

RODOLPHE. Un meurtre est cent fois plus affreux qu'un parjure... Non, je ne veux pas qu'un meurtre vienne peser sur ma conscience. Va-t'en, ou fais-moi des conditions plus raisonnables.

PIERRE. Ne pouvant remplir ta dernière volonté, je remplis la première.

Pierre disparut.

Rodolphe passa la nuit seul et sans dormir, tandis que l'on dansait et que l'on se réjouissait au château. Avant de quitter la fête, il avait cherché Jeanne, sans la pouvoir rencontrer : c'est elle maintenant qui le

cherche à son tour. Le vieux comte de Ponthieu buvait à la table ronde avec d'autres convives; Jeanne dansait hors de sa présence; elle tâchait vainement de découvrir le preux chevalier pour danser avec lui la danse d'honneur, selon la coutume du pays, et se dédommager au moins de la cruelle contrainte que son père lui avait imposée. Oh! si Rodolphe l'eût seulement soupçonné, s'il eût pu l'espérer, il se serait élancé de sa couche solitaire et n'aurait pas cédé pour tous les trésors de Babylone la faveur de sentir une seule fois sa main pressée par celle de son amante...

Le lendemain, le roi lui-même envoya savoir des nouvelles de la santé de Rodolphe; informé qu'elle était bonne, il l'invita au festin. Dès qu'il s'y présenta, les regards de la belle Jeanne lui sourirent sans contrainte. Son père s'était livré la veille au plaisir de vider des flacons : il n'avait pu soutenir cet excès sans se trouver indisposé et obligé de garder la chambre; mais il avait permis à sa fille de retourner à la fête, parce que la manière dont elle s'était comportée le jour précédent ne lui laissait aucun sujet de crainte. Les deux amants trouvèrent bientôt l'occasion de se parler en liberté. Rodolphe, en déclarant son amour à Jeanne, lui prodigua les louanges les plus passionnées. Elle lui répondit, à peu près sur le même ton, « que l'attachement d'un aussi brave chevalier devait lui être agréable, mais que la fierté de son père était si excessive, qu'il n'accorderait jamais à un simple gentilhomme une main que des princes régnants avaient recherchée sans succès. » Rodolphe ne saisit cette réponse que par son côté flatteur, semblable à l'abeille qui tire du miel de la

plante la plus amère. Que lui importait le consentement du père, s'il était assuré de l'amour de sa fille? Il la pressa de se déclarer plus ouvertement sur ce point; et il apprit, à sa grande satisfaction, que Jeanne n'était rien moins qu'indifférente aux preuves de valeur qu'il avait données dans le tournoi. Il ne désirait pas en apprendre davantage.

XXXV

Les fêtes du mariage durèrent encore deux jours. Rodolphe revit Jeanne plusieurs fois, et ne la revit jamais sans en devenir plus épris. Cependant le comte, se trouvant mieux, reparut à la fête, et sa présence interrompit de si doux entretiens. Le troisième soir, Jeanne vint dire à une dame qui était à côté de Rodolphe que son cœur était excédé de toute cette joie tumultueuse, qu'elle avait besoin de prendre l'air et que le lendemain elle voulait se promener à cheval :

— Car, ajouta-t-elle en soupirant, je dois partir d'ici avec mon père, et je ne crois pas que je rencontre jamais une aussi *aimable* société.

Le ton de langueur dont elle prononça ces paroles, l'expression qu'elle mit en articulant les derniers mots, tout confirma Rodolphe dans sa résolution. Aussitôt que la bienséance le lui permit, il se retira, revint à son auberge, et ouvrit son livre comme à l'ordinaire.

RODOLPHE. Pierre, j'ai besoin de ton assistance. Que les chevaux et le navire soient prêts demain matin. Demain, je m'enfuis de ces lieux avec Jeanne. Si elle

me suit de bon gré, rien ne manquera à mon bonheur; si elle s'y refuse, je l'enlève par force à son père.

PIERRE. Le vaisseau est déjà dérobé; il sera tout prêt. Les chevaux seront bientôt sellés, si tu m'autorises à tuer leur possesseur.

RODOLPHE, *froidement.* Il faudra que tu nous accompagnes pendant le voyage sans te rendre visible, afin de nous servir à tout événement.

PIERRE. Tu commandes, j'obéis.

RODOLPHE. Va donc, et exécute mes ordres.

PIERRE. Je n'en saisis pas bien le sens encore, explique-toi plus clairement. Dois-je tenir les chevaux prêts, et tuer le propriétaire ?

RODOLPHE. Je demande l'exécution de mes ordres; les conditions ne me regardent pas. Fais ce qu'il faudra pour me conduire au but. Qu'as-tu besoin de mon consentement ?

PIERRE. Il m'est indispensable. Je ne suis que l'instrument de tes volontés; je suis comme ta main, dont tu peux te servir pour une bonne œuvre ou pour un meurtre. Seul, tu es responsable de tout ce que je ferai, seul tu dois m'y autoriser.

RODOLPHE. Un meurtre est affreux... il l'est cent fois plus encore lorsque la victime est innocente. Fais-moi de meilleures conditions.

PIERRE. Tu m'ordonnes de semer l'ivraie, et tu veux moissonner le bon grain ! Retiens, une fois pour toutes, qu'un dessein criminel ne peut se réaliser que par des moyens criminels. Pour rendre noir ce qui est blanc, il faut que je me serve de la couleur noire; je n'en viendrai pas à bout avec du rouge ou du blanc.

RODOLPHE. Rends donc noir ce qui ne peut pas rester blanc; renverse ce qui s'oppose à mon passage; tiens les chevaux prêts, et qu'ils me conduisent au port avec mes gens sans aucun obstacle.

PIERRE. Tu n'as point d'autre ordre à me donner?

RODOLPHE. Aucun pour aujourd'hui.

PIERRE. Tout sera prêt dans quelques moments.

RODOLPHE. Me réponds-tu d'un plein succès?

PIERRE. Je réponds que tu arriveras au vaisseau en sûreté, et qu'il te transportera heureusement sur la côte où tu voudras aborder.

A peine Pierre avait-il disparu, que Rodolphe, malgré des mesures aussi bien prises, commença à se défier de la réussite de son plan.

— Enlever la belle Jeanne! se dit-il en lui-même. Oui, je le puis; mais de quel œil verra-t-elle cette violence? Voudra-t-elle abandonner ses charmes, accorder le plus tendre retour à celui qui l'arrache du sein de sa famille et du milieu d'une cour brillante pour en faire sa maîtresse? Voilà une question à laquelle je ne puis répondre. Ma valeur, poursuivit-il, a fait grande impression sur son âme simple et naïve; elle m'estime, elle m'aime; son œil trahit ce que n'ose avouer sa bouche; mais son amour, malgré toute son ardeur et tout son abandon, est aussi pur que son cœur. Elle ne cédera pas de bon gré à mes désirs; et une jouissance dérobée par la force ne satisfait pas plus l'amant passionné, que l'odeur des mets ne rassasie l'affamé qui voudrait les dévorer et ne peut les atteindre.

Après de longues réflexions, il résolut enfin de ne pas enlever Jeanne lui-même, mais de la faire enlever par

Pierre. Son dessein était, quand elle se trouverait dans des pays éloignés, quand elle se croirait sans espoir et sans secours au milieu des barbares, de lui prouver sa fidélité en l'arrachant de leurs mains.

— Alors, dit-il d'un air triomphant, la reconnaissance accordera sans peine ce que la contrainte n'aurait pu obtenir; alors elle se jettera avec transport dans les bras de son libérateur; alors elle sera tout pour qui deviendra tout pour elle.

Aussitôt il ouvrit le livre à gauche, et Pierre se présenta immédiatement.

PIERRE, *avec du sang sur ses mains et sur ses habits.* Qu'ordonnes-tu ? Je viens de commettre le meurtre que tu m'as commandé. Ce que j'avais prévu est arrivé. Le maître des chevaux n'a pas voulu me les donner de bonne grâce, je l'ai couché par terre d'un coup de massue; son sang a rejailli sur moi. « Je demanderai vengeance là-haut! » a-t-il dit; et sa bouche s'est fermée pour jamais.

RODOLPHE. Et tu viens me raconter ces horreurs! tu viens jeter tout cela sur mon cœur ? Pierre ! Pierre! ta conduite est chaque jour plus étrange ! Je commence à croire que ta femme avait raison.

PIERRE. Crois ce que bon te semblera, je ne puis t'en empêcher. Le destin m'a rendu ton esclave; je dois t'obéir aveuglément. Donne-moi de meilleures commissions, je ferai de meilleur ouvrage. C'est à toi de voir si tu veux te servir des chevaux ou non.

RODOLPHE. Maintenant que le meurtre est consommé, que le sang de l'innocent crie vengeance... — Va te laver... je ne puis voir ce sang!

Lorsque Pierre se fut éloigné, la conscience de Rodolphe se fit entendre : elle l'accabla de cruels reproches ; mais la voix de sa passion parla plus fortement encore, et celle de la conscience fut étouffée.

RODOLPHE, *à Pierre qui revient.* Tu as tardé bien longtemps.

PIERRE. C'est que le sang humain ne s'efface pas vite.

RODOLPHE. Paix ! j'ai à te dire des choses de la première importance. Tu dois enlever Jeanne, la conduire au port avec les chevaux, et de là en Italie avec le navire. Je t'y joindrai ; j'aurai l'air de t'avoir poursuivi pour te forcer de la rendre, et je passerai pour son libérateur. Tu devines, sans que je te l'explique, pour quelles raisons j'use de ce stratagème ?

PIERRE. Oui, je pénètre ton plan : rien de plus adroitement imaginé.

RODOLPHE. Pour l'exécuter, j'ai besoin d'un autre navire. Faudra-t-il encore que tu le voles ?

PIERRE. Il le faudra, si tu l'ordonnes.

RODOLPHE. Vole donc, tue qui tu voudras, pourvu que je parvienne à mes fins ! Le premier vaisseau est-il déjà équipé ?

PIERRE. Il l'est ; il peut mettre à la voile quand il te plaira.

RODOLPHE. Prépare le second sans délai ; dis aux matelots que je suis leur maître et qu'ils aient à suivre mes ordres.

PIERRE. Je le ferai.

RODOLPHE. Je t'attends demain, à la pointe du jour.

Dès que le soleil commença à dorer les montagnes,

Pierre se trouva ponctuellement auprès du lit de Rodolphe.

PIERRE. Chevaux et navires, tout est prêt. Que veux-tu que je fasse de plus ?

RODOLPHE. Jeanne va se rendre au bord de la rivière pour s'y promener : c'est là qu'il faut l'attendre et l'enlever. Fais en sorte que cet enlèvement ait beaucoup de témoins ; mais fascine si bien leurs yeux qu'ils ne puissent découvrir quelle route tu auras prise.

PIERRE. C'est ce que je ferai.

RODOLPHE. Lorsque tu seras en mer, comment trouverai-je ton vaisseau ?

PIERRE. Le même vent qui gonflera mes voiles gonflera aussi les tiennes. D'ailleurs, quand le livre m'appelle, je suis toujours devant toi.

RODOLPHE. Hâte-toi donc, et remplis ta mission. Mais, pourtant, ne fais pas trop de peur à cette jeune fille ; ne lui ôte pas toute espérance, ne la fais pas mourir de douleur.

PIERRE. Repose-toi sur moi ; je te la rendrai comme tu le désires.

Pierre sortit, et Rodolphe attendit l'événement avec anxiété. Vers midi, le bruit courut que la belle comtesse Jeanne venait d'être enlevée par un géant monstrueux. La famille royale et toute la cour étaient en alarmes. Tout ce qui se trouva de chevaliers rassemblés monta à cheval et battit le chemin que semblait avoir suivi le géant. Ils avaient tous juré de ne revenir qu'après avoir combattu le monstre et délivré la belle Jeanne. Pour écarter toute ombre de soupçon, Rodolphe courut aussi au palais, parla au père in-

consolable, et lui promit de devenir le libérateur de sa fille.

— Je jure, s'écriait le comte de Ponthieu dans l'excès de sa douleur, de la donner pour femme à celui qui me la ramènera, qui me la rendra exempte d'outrage, pourvu qu'il soit seulement chevalier.

Rassuré par ce serment, Rodolphe rentra sur-le-champ à son auberge, trouva dans la cour le chevalier Bruno, et le chargea de garder jusqu'à son retour ses armes et tous ses effets précieux. Ce chevalier était très-pauvre ; il s'était attaché depuis quelque temps au service de Rodolphe et vivait de ses libéralités : Rodolphe avait en lui la plus haute confiance.

— Tu auras bientôt de mes nouvelles, lui dit-il en montant à cheval.

Et il galopa vers le port de Marseille. Aucun autre chevalier ne prit cette route : le bruit général était que le géant avait fui vers les frontières d'Espagne avec la belle Jeanne, et que ce géant était quelque Maure de grande distinction.

XXXVI

A son arrivée dans le port de Marseille, Rodolphe, avide de posséder sa nouvelle maîtresse, aurait voulu trouver son vaisseau sur-le-champ. Il en vit un grand nombre, mais aucun qui pût le transporter en Italie ; la plupart avaient encore leurs marchandises à bord, le reste était déjà loué pour d'autres destinations. Rodolphe était parti de Sens avec tant de précipitation,

qu'il avait oublié à l'auberge le petit havre-sac de son ami Pierre, et par conséquent le livre. Il ne s'en aperçut qu'en ce moment, et maudit son étourderie. Il était près de retourner sur ses pas, lorsqu'un navire s'approcha du port et y entra à toutes voiles.

— C'est peut-être là mon vaisseau, se dit-il en se rendant à bord... Quelles sont les personnes que tu as avec toi? demanda-t-il au patron. Dois-tu faire ici quelque séjour, ou vas-tu plus loin?

LE PATRON. Je viens d'Égypte, et je n'ai avec moi qu'une pèlerine qui se propose de débarquer ici. Je vais seulement acheter des vivres dont je manque, et je remets à la voile pour mon pays, qui est l'Italie.

RODOLPHE. Achète-les vite, et transporte-moi dans ta patrie. Je payerai mon passage comme si le navire était complétement chargé.

LE PATRON. Il est heureux pour tous deux de nous être rencontrés! Tu as besoin de ne pas perdre de temps et moi j'ai besoin d'or. Le vent est bon; mon bâtiment est fin voilier : nous pourrons partir dans deux heures.

Rodolphe ne douta point que ce ne fût le vaisseau que Pierre lui avait promis, et il recommanda encore au patron la plus extrême diligence.

— Quelle est cette pèlerine? ajouta-t-il; est-elle belle?

LE PATRON. Comme un ange! aussi belle que la vierge Marie, et aussi pieuse. Pendant toute la traversée, elle n'a pas cessé de jeûner, de prier, d'être à genoux devant le crucifix. Maintenant encore, elle rend grâces à l'Éternel de l'avoir heureusement conduite au port. Si tu veux la voir, tu n'as qu'à descendre. En attendant, je cours à mes affaires.

Rodolphe descendit, vit en effet la figure d'un ange en prière, et reconnut en elle... Euphrosine!

RODOLPHE, *tremblant et dans le plus vif étonnement.* Euphrosine!

EUPHROSINE *le regarde, retombe presque évanouie; puis se relevant et se jetant dans ses bras.* Dieu tout-puissant, tu as exaucé mes vœux! O ma mère, ta prédiction s'est accomplie! Je le retrouve, le voilà, le bien-aimé de mon cœur, le père de l'enfant que je porte dans mon sein! Je l'enchaînerai par mon amour, par mes prières! Il ne résistera pas aux larmes de la femme délaissée; il écoutera la voix de la nature : il sera l'époux de la mère et le père de l'enfant!

RODOLPHE, *entraîné par ses caresses et la pressant dans ses bras.* Euphrosine! mon Euphrosine! je t'ai donc retrouvée!

Un silencieux transport, une extase céleste s'empara des deux amants : moins ils pouvaient parler, plus ils sentaient profondément. Rodolphe abaissa ses regards sur le visage d'Euphrosine, où se peignaient la langueur et la souffrance; elle leva les siens sur le visage de Rodolphe, où brillait le feu de l'amour. Ils demeurèrent longtemps dans cette attitude; mais, enfin, rassasié de volupté muette, l'inconstant chevalier se rappela son voyage et la belle Jeanne. Il compara cette rose à peine épanouie avec l'autre déjà pâlissante et presque flétrie. Les tendres émotions qu'il avait senti renaître s'évanouirent par degrés. La pitié lui parlait encore pour une infortunée; il désira mettre fin à cette pénible sensation en s'éloignant des attraits fanés de

celle dont il avait causé le malheur; il s'échappa de ses bras, et d'un ton hypocrite :

— Euphrosine, je ne suis pas digne de tant de bonté, de tant d'amour! Je les mérite aussi peu que ton pardon. Apprends à me connaître, à me haïr. C'est moi qui t'ai trahie, qui t'ai livrée au sultan. Fuis un ingrat, un perfide, qui, bien loin de mériter ton amour, n'est pas même digne d'un seul de tes regards.

EUPHROSINE, *s'attachant à ses pas.* Demeure! oh! demeure! Je te pardonne tout... je voudrais te voir plus coupable encore pour pouvoir te pardonner davantage. Le pardon est un aliment du véritable amour. Je ne te quitte pas, je ne me détache point de toi. Songe, Rodolphe, que la fille pécheresse te demande un époux. (*Baissant les yeux et rougissant.*) Cet enfant que je porte en mon sein ne viendra pas au monde sans y trouver un père.

RODOLPHE, *troublé.* J'ai trop péché, tu ne peux pas me pardonner.

Il se tut pour cacher son embarras.

Euphrosine se taisait aussi : elle s'attendait, hélas! à voir payer par un témoignage de tendresse l'excès de sa générosité. Pour rompre enfin un si pénible silence et sortir d'une si cruelle contrainte, Rodolphe lui adressa cette première question :

— Comment se peut-il que tu aies échappé au tyran, et que tu sois parvenue à découvrir ma retraite?

EUPHROSINE. Pour te faire une fidèle peinture de ma douleur à notre séparation, il faudrait que je fusse infinie comme Dieu, car ma douleur était sans bornes.

Je t'ai tout pardonné; je dois aussi tout oublier. Dès que je me vis de nouveau au pouvoir du sultan, je fus attaquée d'une maladie mortelle. Tu ne m'aurais pas retrouvée vivante, si ma mère n'eût volé à mon secours. Déjà j'étais à l'agonie, déjà la froide sueur de la mort couvrait mon front, lorsqu'elle se présenta devant mon lit. « Fille pécheresse et déshonorée, me dit-elle, tu ne mérites pas ma compassion et moins encore mon assistance : cependant, par intérêt pour l'enfant que tu portes sans le savoir dans ton sein, j'aurai pitié de toi ; je te sauverai pour sauver l'innocente créature. Prends et bois. » A ces mots, elle me donna une potion que j'avalai d'un trait, et je m'endormis bientôt. Mon sommeil dut si bien ressembler à la mort que le sultan et les médecins le prirent en effet pour un trépas véritable. A mon réveil, je me trouvai dans un caveau funéraire, couronnée de fleurs et embaumée d'essences précieuses. Ma mère m'apparut de nouveau. « Suis-moi ! » Elle ne m'en dit pas davantage. Je lui obéis en tremblant. Elle me conduisit dans ce vaisseau et devant cet autel. « Pleure tes fautes, me dit-elle alors; implore ton pardon avec ferveur. Celui qui s'est chargé des péchés de tous les hommes se chargera aussi des tiens. Ce navire te conduira sur les côtes de France : tu y retrouveras ton séducteur. Si son âme n'est pas encore obsédée par une nouvelle passion, si tu réussis à regagner sa tendresse, il deviendra ton époux et le père de ton enfant; tu auras sauvé son âme et ton honneur; tu auras offert un sacrifice pour le coupable, et tu seras bénie sur la terre. Mais s'il rejette ton amour, s'il n'écoute pas tes gémissements, s'il ne te présente pas sa

main devant l'autel, ah! malheureuse, fais pénitence, souffre, mortifie-toi jusqu'à ce que l'Éternel finisse tes tourments et t'appelle dans son sein : tu me reverras alors! » A ces mots, elle disparut, et mon cœur se remplit des plus heureux pressentiments. « Il aura pitié de moi, il sauvera son âme et mon honneur! » Telle a été la seule pensée qui m'a occupée durant mon voyage, et dont mes prières demandaient jour et nuit l'accomplissement au ciel. Rodolphe! Rodolphe! tourne tes yeux sur moi... jette un regard sur ta victime! (*Elle tombe à ses genoux et les embrasse.*) Regarde-moi à tes pieds, comme une mendiante. Je t'ai tout donné, je t'ai prodigué mon unique trésor. Je ne te demande qu'une grâce : c'est de me rendre mon honneur et de donner un père à cet enfant. Me délaisseras-tu dans le malheur? Me quitteras-tu sans m'exaucer? Parle, Rodolphe : mets un terme à cette effroyable incertitude.

RODOLPHE. Non! non!

EUPHROSINE, *se relevant avec précipitation et se suspendant à son cou.* Non... non... Oh! redis encore souvent cette parole divine! qu'elle réconforte mon âme. *Non!* as-tu dit? Si tu savais quel pouvoir infini je trouve dans ce seul mot, tu le répéterais mille fois! Bien-aimé de mon cœur, je manque de termes pour exprimer ta générosité! Nouveau créateur de mon être, mets le comble à mon bonheur. Achève : veux-tu devenir mon époux et le père de ton enfant?

RODOLPHE. Je le veux! je le veux!

EUPHROSINE, *éperdue de joie.* Tu le veux? tu le veux? *(Elle ne peut plus parler, porte une main sur sa bouche,*

l'autre sur son cœur, et dit enfin avec extase :) Tu le veux?

RODOLPHE. Je le veux! Mais...

EUPHROSINE, *lui fermant la bouche.* Oh! point de *mais.* Ce *mais* est un affreux écueil au milieu de la mer! Regarde, Rodolphe! ton amante surnage à peine; la tempête la pousse contre le rocher... elle est perdue!

RODOLPHE. Non, ma douce amie. Crois-en ma parole. Mais écoute jusqu'au bout, et juge toi-même. Tout le temps de notre séparation, j'ai séjourné à la cour de France. J'ai combattu au tournoi avec honneur. Un géant, dont la caverne est sans doute dans quelque désert ou dans une île entourée de rochers, a paru à cette fête et a enlevé la plus jeune des filles du comte de Ponthieu. Tous les chevaliers présents ont juré, entre les mains de ce père désolé, de combattre le monstre, et de lui rendre sa fille : je suis du nombre de ceux qui ont fait ce serment et qui cherchent le ravisseur. Un rapport mensonger m'a conduit à Marseille, et je viens d'apprendre qu'il s'est enfui avec son larcin aux frontières d'Espagne. Hier encore, il n'était pas très-loin de ces lieux : il faut me hâter, si je veux atteindre ce vautour et lui arracher sa proie.

EUPHROSINE. Les serments d'un chevalier sont des devoirs sacrés, mais les devoirs d'époux et de père ne le sont pas moins. N'ont-ils pas plus d'importance encore? Je t'en fais juge! Non, non! je suis sacrifiée; cette autre victime est peut-être encore pure, encore innocente! Sa situation doit être affreuse, si elle craint de tout perdre en un moment! Hâte-toi, Rodolphe, hâte-toi! sauve son innocence! Celle qui perdit la sienne peut

seule en connaître le prix! Hâte-toi; et quand tu la rendras à son père; lorsque, dans l'excès de sa joie, il t'offrira la main de sa fille pour récompense, songe alors que tu as déjà une épouse et que tu es déjà père... Je t'attendrai ici, dans un couvent; je prierai l'Éternel; je le prierai de t'accompagner sans cesse, de te garantir de tout danger et de te ramener dans mes bras.

RODOLPHE. Il m'y ramènera! il m'y ramènera! Adieu, ma tendre amie. Compte sur ma promesse, je reviendrai certainement, et je reviendrai bientôt. (*Il l'embrasse avec empressement et veut la quitter de même.*)

EUPHROSINE, *l'arrêtant.* Tu me quittes sans savoir le lieu de ma retraite, sans m'y conduire? O Rodolphe! si tu... si réellement... Viens ici! vois l'image du Christ! Si tu ne revenais pas... sache que, s'il a promis de se charger des péchés de tous, il doit aussi paraître un jour comme juge des vivants et des morts. Je n'ajoute plus qu'un mot: mène-moi à mon couvent; dis aux religieuses que je suis ta femme, afin que, si tu manquais de parole, je ne mourusse pas de honte encore plus que de douleur en donnant le jour à ton enfant. (*Rodolphe veut parler.*) Pas un mot de plus! Conduis-moi dans un couvent.

Le chevalier lui répéta en chemin, lui renouvela mille fois l'assurance qu'au bout d'un mois tout au plus il reviendrait l'épouser. Mais Euphrosine ne lui répliqua pas; une douleur trop profonde s'était emparée de son âme. Elle se laissa remettre avec résignation entre les mains des religieuses, qui la reçurent de bon cœur, attendu que Rodolphe jeta quelques poignées d'or dans la bourse des offrandes. Lorsqu'il se retira, Euphrosine

poussa un cri douloureux, l'embrassa en sanglotant et lui dit : — Dans un mois, ou jamais !

Son bien-aimé disparut aussitôt à ses yeux.

XXXVII

Rodolphe avait à peine dépassé les portes du couvent, qu'il étouffait déjà les importunes émotions de son âme. Il oublia la malheureuse Euphrosine, et ne pensa plus qu'à la belle Jeanne, tant son cœur était perverti, tant les principes de l'honneur et de la religion en étaient effacés ! Ce cœur, en proie à toutes les passions voluptueuses, ressemblait à un sol abandonné où croissent en foule les orties et les ronces. Il se consulta sur ce qu'il avait à faire pour parvenir à l'exécution de son plan. Il se persuadait que la mère d'Euphrosine lui avait enlevé le vaisseau préparé par son ami Pierre; que celui-ci était peut-être encore tombé dans ses piéges, et qu'elle le retenait prisonnier avec la belle Jeanne. Mais, pour s'en convaincre avec évidence, il ne lui restait d'autre moyen que de retourner sur ses pas, d'aller chercher à Sens le havre-sac qu'il avait oublié, d'ouvrir son livre et, si Pierre paraissait, de lui demander des renseignements et des conseils. Il loua des chevaux frais, courut jour et nuit, et arriva le surlendemain très-tard à son auberge. Le havre-sac était resté pendu auprès de son lit à son départ : il ne l'y revit pas. Tous ses effets se trouvaient emballés : il força les malles, les fouilla et n'y trouva point le havre-sac. Furieux, il

appela les valets qu'il avait laissés à Sens; l'un d'eux se présenta.

RODOLPHE. Qui a pris un petit havre-sac qui était pendu à côté de mon lit ?

LE VALET. Seigneur, je n'en sais rien.

RODOLPHE. Quel est, parmi vous, celui qui a emballé mes effets ?

LE VALET. Le bienheureux chevalier Bruno.

RODOLPHE. Où est-il ? et pourquoi l'appelles-tu bienheureux ?

LE VALET. Ne l'est-il pas en effet, lui, qui autrefois — sa noblesse à part — était tout aussi misérable que nous, et qui reçoit demain, avec le titre de comte, la main de la belle Jeanne, fille cadette du comte de Ponthieu ?

RODOLPHE. Comment ! serait-il possible ? Non, cela ne peut être...

LE VALET. Que je meure sur la place, seigneur, si je vous trompe. Allez à la cour, et informez-vous de la vérité. Aussitôt après avoir emballé vos hardes, il s'est fait seller un cheval, il est parti ; et le lendemain, il a reparu avec la belle Jeanne. Il avait trouvé le géant dans une forêt, lui avait arraché sa proie et la ramenait à la cour. Si la joie a été grande, la récompense l'a été encore davantage : le comte lui a donné sa fille.

RODOLPHE. Impossible ! impossible !... Et cependant... cependant... O lumière affreuse !... Comment se comporte la fiancée ? que dit-elle ?

LE VALET. Vos écuyers, qui ont assisté hier aux fiançailles, racontent qu'elle pleurait, qu'elle était fort triste. Je le crois sans peine, car le chevalier Bruno n'est pas un bel homme ; il est grossier dans ses ma-

nières, il n'a point reçu l'éducation d'un chevalier, bien moins encore celle d'un courtisan. Cette tendre fleur va se dessécher dans les mains d'un pareil aventurier. Tout le monde la plaint de devenir ainsi la victime du serment échappé à son père, tandis que ses sœurs portent des couronnes.

Saisi de surprise et d'effroi, Rodolphe dépouille son armure, se couvre d'un manteau et vole à la cour. C'est là que, pour comble d'étonnement, on lui confirma toute l'aventure. Quelque désir qu'il eût de parler au chevalier Bruno, à la belle Jeanne, ou du moins à son père, il n'était pas possible ce jour-là ; aucun d'eux n'était visible, ni même personne de la famille royale : elle s'était assemblée dans l'intérieur du palais, et l'on dressait sous ses yeux le contrat de mariage du nouveau comte. Rodolphe retourna à son auberge, en proie aux accès d'une rage impuissante.

— Le misérable s'est emparé de mon havre-sac ! s'écria t-il ; je le lui redemanderai ! je l'appellerai au combat ! Mais ne me vaincra-t-il pas, ne me tuera-t-il pas avec le secours de son nouvel esclave ?

Rodolphe réfléchit et se consulta longtemps ; il n'entrevit aucun espoir, aucune ressource. L'idée que la belle, la charmante Jeanne allait passer dans les bras d'un autre était affreuse pour lui ; mais une pensée plus affreuse encore était de se voir abandonné par Pierre, et obligé de renoncer aux jouissances voluptueuses qu'il s'était promises ; bien plus, de se voir réduit peut-être à consumer le reste de ses jours dans une oisive obscurité auprès des appas flétris de la languissante Euphrosine. Il avait joui jusqu'alors de tout

ce qui pouvait charmer ses sens; et maintenant il fallait étouffer ses désirs, se résoudre à d'éternelles privations! Dans son désespoir, il se jeta sur son lit, chercha le repos, la consolation, l'espérance... Il les chercha vainement. L'heure de minuit le trouva encore éveillé; il ne dormait pas, lorsque Pierre se présenta devant lui au moment qu'il s'y attendait le moins.

PIERRE. Un serviteur fidèle n'oublie pas son ancien maître. Quoique celui-ci l'ait chassé, il ne lui en veut point; et, bien qu'il ne puisse plus le servir, il ne laisse pas de demander de ses nouvelles de temps en temps.

RODOLPHE. O Pierre! mon fidèle, mon unique ami, prends pitié de mes souffrances : sauve-moi! sauve Jeanne!

PIERRE. Tu formes de très-beaux vœux : quel plaisir pour moi si je pouvais les satisfaire! Mais tu es toi-même le seul artisan de ton malheur. Ou tu as mis trop de confiance dans un traître, ou tu as fait trop peu de cas de mon présent...

RODOLPHE. Hélas! trop empressé de te suivre, j'ai oublié ton havre-sac : Bruno l'a trouvé!

PIERRE. Sans doute, il l'a trouvé; et m'a rendu son esclave. Au moment où je traversais une forêt avec ma proie, le livre m'appela; je cachai Jeanne dans une caverne dont je pris soin d'enchanter l'ouverture. Je croyais que c'était toi qui venais d'ouvrir le livre et qui avais besoin de mes services. Point du tout, c'était le chevalier Bruno, qui avait fouillé dans le havre-sac par curiosité, et qui, pour ton malheur, avait ouvert le livre à gauche, sans savoir ce qu'il faisait. Mon aspect l'a glacé d'effroi; il a frémi quand je lui ai demandé ses

ordres; mais il ne s'est que trop promptement rassuré. « N'es-tu pas le géant qui a enlevé la comtesse de Ponthieu? m'a-t-il dit. — Je le suis. — Où est-elle? —Je l'ai cachée dans une caverne. » Il a continué ses questions; et comme il tenait à la main le livre ouvert, j'ai été forcé de tout dire, et même de lui révéler la vertu du livre. Il a formé sur-le-champ le dessein de posséder un trésor qu'il était si loin d'espérer; il a fait ce que tu voulais faire: il a délivré Jeanne, et l'épousera demain. Je t'ai vu ce soir, traversant en fureur les galeries du palais; j'ai résolu de te convaincre de mon innocence, et de prendre congé de toi.

RODOLPHE. Tu pourrais m'abandonner? Tu refuserais de me sauver?

PIERRE. Je suis l'esclave du livre. Celui qui le possède a sur moi une autorité sans bornes. Mes services lui sont exclusivement consacrés; aucun autre ne peut disposer de moi.

RODOLPHE. En ce cas, malheur à Rodolphe! malheur à la belle Jeanne! Va-t'en; laisse-moi, pour ne pas être témoin de mon désespoir, pour ne pas être forcé de le raconter à ton nouveau maître. Va, et porte-lui ma malédiction.

PIERRE. Adieu... Retourne dans ton château et tâche d'y vivre heureux.

RODOLPHE. Pierre! Pierre! tu ne peux donc m'être d'aucun secours? Demeure, et réponds du moins encore à une question. Que fait Jeanne? aime-t-elle le perfide?

PIERRE. Elle le hait comme la mort; elle t'aime avec passion. Elle sera aussi malheureuse dans ses bras qu'elle eût été heureuse dans les tiens.

RODOLPHE, *s'élançant de son lit.* Oh ! j'irai l'en arracher, dussé-je brûler dans l'enfer éternellement !

PIERRE, *se retournant.* Si tu... mais non, tu ne le voudrais pas, tu ne le pourrais pas !

RODOLPHE. Parle... connaîtrais-tu quelque moyen? Quelque terribles que soient les conditions, je les remplirai.

PIERRE. Si tu méprises ton salut, si tu veux jouir sans réserve en ce monde, si tu veux attendre sans y songer la fin de cette vie et le commencement de l'autre, je connais encore des expédients.

RODOLPHE. Oh ! parle... parle, j'en profiterai.

PIERRE. Tu me connais pour un esprit; tu aurais pu te douter que je suis un envoyé de Belzébuth. Il n'est plus temps de te le cacher, je t'en fais donc l'aveu. Tu aurais dû t'en convaincre depuis longtemps, puisque je n'ai jamais servi que tes passions. Si donc tu as pris ton parti, si tu ne veux que te procurer les jouissances terrestres, savourer toutes les délices, toutes les voluptés que le désir de l'homme peut ambitionner, écoute mon conseil ! Voici un bâton : frappes-en l'air sept fois, et sept fois la terre; prononce sept fois le nom de Belzébuth. Belzébuth t'apparaîtra. Il te rendra — car il le peut, — il te rendra ton havre-sac; il me soumettra de nouveau à tes ordres, et tu obtiendras Jeanne avec tout ce que tu pourras désirer de plus, pourvu que tu signes au démon un pacte qui lui livre ton âme. (*Rodolphe recule d'horreur.*) Si cela te paraît trop dangereux, si tu en es épouvanté, retourne à Marseille offrir ta main à la triste Euphrosine ; jure-lui une éternelle fidélité, et tiens ton serment.

Prie, jeûne, châtie ton corps; peut-être un jour aurastu assez expié tes fautes en ce monde pour recevoir dans l'autre le prix de ta pénitence... Adieu.

Pierre laissa le bâton à terre, et disparut.

XXXVIII

Le cœur de Rodolphe était déjà perverti ; à peine avait-il conservé quelque idée de vertu et de religion, mais ces idées s'y réveillèrent vivement pour la dernière fois : il frémit et résolut de ne pas vendre son âme. La frayeur l'empêcha de fermer l'œil de toute la nuit; sa conscience et ses passions se livrèrent un combat terrible; la victoire était tantôt à l'une, tantôt aux autres. A la pointe du jour, il se rendit au palais, fermement résolu de se venger du traître Bruno : il le trouva venant se promener dans la galerie, enivré de l'approche de son bonheur. Rodolphe voulut tirer son épée et la passer au travers du corps du perfide, mais la force abandonna son bras, il lui fut impossible de sortir l'épée du fourreau. Il voulait au moins l'accabler d'imprécations : sa langue s'embarrassa, il balbutia et... finit par complimenter l'auteur de ses maux sur son heureux mariage. Bruno le remercia, promit de ne jamais oublier ses bienfaits, et passa bien vite dans l'appartement de sa fiancée, dont la porte venait de s'ouvrir.

Rodolphe, confondu, regagna son auberge : il fit seller son cheval et partit pour Marseille. Mais il n'eut pas fait une lieue, qu'un désir invincible le força de re-

venir sur ses pas. En traversant la ville, il rencontra le cortége des nouveaux époux qui sortait de l'église pour rentrer au château. Les nœuds étroits que personne ne peut rompre étaient formés : il vit Jeanne à côté de Bruno. Elle était vêtue de blanc; son visage pâle avait les traits d'un ange; un nuage semblait obscurcir ses grands yeux. Rodolphe, éperdu, enfonce l'éperon dans les flancs de son cheval, revient à son auberge, entre dans sa chambre, saisit le redoutable bâton, tremble, frissonne et... le rejette loin de lui. Revoir encore Jeanne une seule fois, lui peindre l'excès de son amour fut alors l'unique vœu de son cœur. Il s'habilla très-richement, et se rendit vers le soir au château. La haute estime qu'on avait pour sa vaillance lui attira l'accueil le plus distingué. Bientôt arriva son tour de danser la danse d'honneur avec la nouvelle mariée. Lorsqu'il prit la main de Jeanne, elle trembla, le regarda langoureusement et baissa les yeux pour cacher une larme qui s'échappait malgré elle. Rodolphe s'en aperçut, et ce regard embrasa ses veines.

— Plût à Dieu, lui dit-il en dansant, que je fusse l'heureux mortel!...

— Plût à Dieu! répondit l'infortunée.

Et elle se laissa tomber dans ses bras presque sans connaissance.

— Déplorable victime! lui dit-il tout bas, je te sauve ou je meurs...

Un regard plein de gratitude, un regard qui annonçait l'impossibilité de sa délivrance, fut toute sa réponse.

Le bal fini, Rodolphe revint chez lui, la rage dans

l'âme. Il chercha ce bâton qu'il avait rejeté avec tant d'horreur ; il le trouva, en frappa l'air sept fois, sept fois la terre, et prononça sept fois le nom de Belzébuth.

Soudain se présente devant lui un homme vêtu d'une brillante étoffe d'or, ornée de perles et de diamants : il avait un rouleau de parchemin sous le bras et un crayon à la main. Des odeurs délicieuses se répandirent dans l'appartement.

BELZÉBUTH. Que désires-tu ?

RODOLPHE. Ce que tu dois savoir d'avance. Sauve Jeanne, comble mes désirs les plus chers, et je veux pour cela...

BELZÉBUTH. Eh bien ! achève donc. Et tu veux pour cela m'assurer par écrit la propriété de ton âme, n'est-il pas vrai ?

RODOLPHE. Oui, je le veux !

BELZÉBUTH, *s'asseyant à une table.* Je vais dresser l'acte; il sera clair et bref. *(Il écrit.)* Dans combien d'années doit-elle m'appartenir ?

RODOLPHE. Dans... dans quarante ans.

BELZÉBUTH, *reployant son parchemin en éclatant de rire.* Dans quarante ans? Le moindre de mes démons ne pourrait accorder un pareil délai, à plus forte raison ne l'obtiendras-tu pas de leur chef. Mon cher, la marchandise n'est plus si rare; on peut en avoir à meilleur compte. Il y a mille ans, je t'aurais donné ce prix-là ; mais non pas aujourd'hui. Le luxe et les plaisirs sont de bons pourvoyeurs : ils me fournissent abondamment. La guerre, le droit du plus fort, m'enrichissent aussi, et cela ira encore mieux à l'avenir. Cinq siècles ne seront pas écoulés qu'on aura les âmes pour rien. Alors

les hommes ne croiront plus en Dieu, et courront d'eux-mêmes dans les griffes de mes diables. (*En s'en allant*) Fais tes réflexions.

RODOLPHE. Demeure; explique-toi. Combien de temps peux-tu m'accorder ?

BELZÉBUTH. A quoi bon tant de détours? Quoique j'aie été juif autrefois, je n'aime point à faire des marchés trop lucratifs. Je te donne dix ans, pas un jour de plus ni de moins; et même je ne te les accorderais pas, si ce n'était que j'ai fait une gageure sur ton compte.

RODOLPHE. Accorde-moi du moins encore trois... deux deux ans de plus.

BELZÉBUTH. Pour te prouver que Belzébuth, tout diable qu'il est, n'est pas intéressé, j'y consens. (*Il se met à écrire.*) Dans douze ans, à la même heure. *Punctum.* Signe : donne-moi l'index de ta main gauche. (*Il y fait une égratignure.*) Signe avec ton sang, car ni feu, ni flamme n'efface le sang. (*Rodolphe signe en tremblant. Belzébuth regarde l'écriture et poursuit :*) Cela n'est pas lisible : heureusement que l'intention vaut mieux que l'écriture. Tu peux demander ce que tu désires, tu l'obtiendras. Dans douze ans nous nous reverrons, et je viendrai te chercher moi-même. Va ton train hardiment, pratique bien tous les vices, afin qu'un jour tu me sois bon à quelque chose.

Il disparut, laissant après lui une fumée et une odeur insupportables de soufre qui obligèrent Rodolphe à sortir de l'appartement.

— C'en est fait! dit-il en reprenant ses sens; c'en est fait, et il n'y a pas à revenir! Eh bien, je veux jouir aussi longtemps que j'en aurai le pouvoir.

Par de semblables réflexions, il tâchait d'apaiser sa conscience, et de soulever l'énorme fardeau qui pesait sur son cœur. En rentrant dans sa chambre, il vit le petit havre-sac pendu près de son lit, il ouvrit le livre à gauche et Pierre se présenta devant lui.

RODOLPHE. Sauve Jeanne!

PIERRE, *caressant et empressé*. En combien de temps? en combien de minutes ? en combien de secondes ? et où dois-je la conduire ?

RODOLPHE. Le plus promptement possible, et amène-la-moi ici.

Pierre s'éclipsa et reparut quelques instants après, portant entre ses bras la belle Jeanne évanouie : il la déposa sur le lit de Rodolphe. — Donne-lui du secours, dit-il ; je vais amuser ceux qui la poursuivent, et j'empêcherai que personne ne vienne te troubler.

Les efforts du chevalier pour faire revenir Jeanne de son évanouissement furent longtemps inutiles : elle ouvrit enfin les yeux.

JEANNE. Où suis-je ?

RODOLPHE. Sous la protection de celui qui vous a promis de vous sauver, et qui vous sauve en effet.

JEANNE, *se relevant et fixant sur lui ses regards*. Quoi ! vous seriez ?... oui, vous êtes le chevalier de Westerbourg ! Grâces vous soient rendues, homme généreux ! vous avez sauvé mon âme. J'étais décidée à me tuer plutôt que de partager la couche de ce monstre hideux. Un père inflexible repoussait mes larmes, fermait l'oreille à mes plaintes : j'étais sacrifiée... il ne me restait d'autre refuge que la mort. Achevez votre ouvrage ; conduisez-moi dans votre pays, et mettez-moi dans un

couvent où, destinée à gémir sans retour, je puisse pleurer ma vie et la sanctifier par la prière.

Rodolphe lui en fit la promesse; mais, au fond de son cœur, il jouissait déjà de la voluptueuse victoire qu'il méditait sur la vertu de sa victime.

XXXIX

Lorsque la belle Jeanne eut repris assez de présence d'esprit pour réfléchir sur sa situation, elle trembla qu'on ne la surprît dans cette auberge et qu'on ne la ramenât dans les bras de l'odieux Bruno; mais Rodolphe lui jura sur son honneur et sur sa vie qu'elle n'avait rien à redouter. Elle rougit, et déclara qu'il ne lui paraissait pas décent de se trouver seule à minuit avec un étranger. Pour calmer ses craintes et ses scrupules, l'hypocrite Rodolphe promit d'un air modeste de s'éloigner et de faire sentinelle devant la porte.

— Reposez tranquillement, lui dit-il, je vais prendre des mesures pour assurer notre fuite.

Il se retira et appela Pierre.

RODOLPHE. Où as-tu été?

PIERRE. J'ai pris grand soin d'amuser les chercheurs. Tous les chevaliers parcourent la campagne autour de la ville, avec des flambeaux. Je n'ai cessé d'être devant eux, de franchir les fossés et les haies. Deux des plus braves m'ont suivi et se sont cassé le cou. J'espère avoir donné de nouveaux sujets à Belzébuth, car ils ont leur bonne part de péchés. J'excitais aussi le chevalier

Bruno à me poursuivre; mais, malgré tout son désespoir, il a été assez prudent pour ne pas risquer le saut. Enfin je me suis enfoncé dans un bois, où ils perdent encore leur peine à me chercher.

RODOLPHE. Ne seras-tu désormais que mon esclave? ne seras-tu plus mon ami?

PIERRE. Je serai ton esclave, ton ami, ton conseiller, ton assistant fidèle. Fais-moi prendre toutes ces formes, et tu tireras parti de ma puissance sous chacune d'elles. Tu t'es conduit fort sagement. Avoir douze ans de jouissances illimitées est une chose admirable! Jouis donc, ami, jouis, et ne t'inquiète pas de l'avenir. Comment Jeanne te reçoit-elle?

RODOLPHE. Elle est la gratitude même envers son libérateur; mais...

PIERRE. Mon ami, laisse-là tous les *mais*, ce sont autant de trouble-fêtes. Tu as triomphé du grand : « *Mais* que deviendrons-nous dans l'*autre monde?* » Repousse aussi les petits *mais*... ils empêchent de jouir en liberté.

RODOLPHE. Il faut pourtant que je le répète... *Mais* il me sera bien difficile de triompher de Jeanne. Elle est plus chaste qu'une nonne, plus modeste qu'une Allemande!

PIERRE. Oh! tais-toi, je t'en prie, tais-toi! N'a-t-elle pas des désirs? n'a-t-elle pas des sens? Les sens, mon ami, sont de véritables monstres affamés, ils dévorent ce qu'on leur présente. Prenons les gens les plus sobres et les plus simples : ils ne se jetteront pas d'abord sur un mets qu'ils ne connaitront pas et qui leur sera rigoureusement défendu; mais fais-les jeûner, qu'ils voient avec quel plaisir d'autres personnes le savou-

rent; excite leur appétit : bientôt ils essayeront d'en goûter, et finiront par s'en rassasier avec d'autant plus de délices que tu auras plus excité leur abstinence.

Pierre entretint son maître de mille réflexions semblables. Il fut décidé qu'il prendrait la figure d'un des valets de Rodolphe, et qu'il l'accompagnerait toujours sous cette forme. Pour se rendre sans danger en Allemagne, car Rodolphe voulait y retourner, Pierre proposa de faire voyager la belle Jeanne avec eux sous des habits d'homme.

Ainsi travestie, ajouta-t-il, elle prendra l'habitude de penser et d'agir plus librement; souvent la pudeur d'une femme disparaît avec ses vêtements.

Ce fut pour faire à Jeanne cette proposition et pour lui en démontrer la nécessité qu'il se présenta dans sa chambre de très-bonne heure. Elle dormait sur son lit; son corps était si affaibli par l'angoisse et le désespoir, que l'accablement avait triomphé de ses appréhensions. Elle était livrée sans force aux douceurs du sommeil. Pour respirer avec plus de liberté, pour se soulager du poids qui oppressait sa poitrine, elle avait dénoué son collet et détaché les agrafes d'or de sa robe. Son sein s'offrit sans voile aux avides regards de Rodolphe. Image ravissante ! Un œil innocent n'aurait pu se défendre de s'y arrêter, combien un œil voluptueux devait-il s'en repaître ! Les longs anneaux de sa chevelure descendaient sur un cou plus éblouissant que le plumage du cygne, se recourbaient sur son sein et suivaient les mouvements de son cœur palpitant. Deux globes où le bleu le plus tendre se confondait avec l'albâtre le plus pur s'élevaient par intervalles au-des-

sus des boucles de cheveux qui retombaient doucement et découvraient des appas toujours plus enchanteurs. Rodolphe jouit longtemps de cette vue enivrante. Enfin la belle se réveille, se lève tout effrayée, se recouvre de ses vêtements, et la pudeur colore ses joues du plus vif incarnat. Le chevalier lui fit alors la proposition de s'habiller en homme; il n'eut pas besoin de beaucoup insister, car Jeanne était d'avance convaincue de la nécessité de ce travestissement.

— Quand faut-il que je sois prête ? demanda-t-elle.

— J'avais fixé notre départ dans une demi-heure, dit Rodolphe ; mais vous pouvez prendre deux heures, trois heures, si vous voulez ; vous êtes la maîtresse absolue de tous mes serviteurs et de moi-même.

Elle l'assura qu'elle n'abuserait ni de sa générosité ni de sa patience ; et il fut convenu qu'on partirait dans une heure.

Rodolphe courut au château, témoigna les plus vifs regrets de la perte dont il venait, disait-il, d'être informé tout à l'heure, et prit enfin congé de la cour. On le remercia de ses condoléances, on s'affligea de son départ précipité, on l'assura que s'il voulait le différer encore d'une demi-journée, il verrait ramener Jeanne en triomphe, avec son ravisseur enchaîné.

— Les chevaliers de tous les ordres, dit le prince Charles, sont à la poursuite du téméraire. Nous venons d'apprendre qu'ils ont investi la forêt où il s'est enfui avec elle, et qu'ils n'attendent que l'aurore pour pénétrer dans les bois et visiter toutes les cavernes.

Rodolphe souhaita bien du succès à de si belles espérances, et se retira.

XL

De retour à son hôtellerie, Rodolphe trouva Jeanne déjà vêtue de ses nouveaux habits ; les timides regards qu'elle promenait sur son amant, sur elle-même et sur tout le monde, l'air gauche, mais aimable, dont elle portait son pourpoint et son épée, ajoutaient encore à ses charmes. Elle marchait à côté du chevalier, comme un jeune page. Aucun de ses gens ne se douta de son déguisement, car ils dormaient tous lorsque l'enlèvement de Jeanne s'était exécuté, et ils n'en avaient pas encore entendu parler.

Nos voyageurs gagnèrent Marseille sans être arrêtés ni même soupçonnés. Avant d'y entrer, Rodolphe avait déjà fait de grands progrès sur le cœur de Jeanne, sur sa pudeur et sur son innocence. Déjà elle écoutait le chevalier sans répugnance lorsqu'il lui peignait son amour sous les plus voluptueuses couleurs ; elle ne baissait plus les yeux lorsque son regard cherchait son regard ; déjà elle ne le repoussait plus lorsque, dans l'excès de sa passion, il l'entourait de ses bras nerveux, la serrait contre son cœur et lui dérobait un baiser. Elle l'aimait auparavant, elle l'aima bien davantage lorsqu'elle vint à comparer sa noble figure avec la figure rebutante de Bruno ; et la gratitude dont sa délivrance l'avait pénétrée favorisa complétement les vues corruptrices de Rodolphe. Lorsque la honte et la vertu voulaient la retenir, la reconnaissance lui criait : « Ne sois pas ingrate envers ton libérateur ! il t'a dérobée à des

souffrances infinies, il t'a dérobée à la mort. Rends-lui amour pour amour. »

Rodolphe faisait ainsi chaque jour de nouveaux progrès. La reconnaissance est assurément une belle vertu, mais, dans le cœur d'une fille sans expérience, elle devient souvent le principe du vice. Son séducteur vient-il à lui rendre quelque service important, bientôt elle sera prête à lui tout accorder, à lui sacrifier innocence et vertu, parce que l'adroit hypocrite ne demande en retour qu'un baiser, qu'une légère faveur ; parce qu'il semble dédaigner toute autre récompense, et que le cœur de sa victime ne croirait jamais payer ses bienfaits d'un assez digne prix. Nombre de jeunes filles sont tombées dans ces filets presque invisibles, et ont perdu, par excès de vertu, l'honneur et le repos. Chères enfants, prenez-y garde : que l'exemple de Jeanne vous serve de leçon. N'écoutez pas l'homme qui, pour un bienfait quelconque, vous demande un baiser, ne fût-ce qu'en badinant. Il ressemble au pêcheur qui présente des vermisseaux aux crédules habitants des ondes; ils accourent pour les saisir... ils demeurent suspendus à l'hameçon perfide !

Sans songer à Euphrosine, car il ne respirait, n'existait plus que pour Jeanne; sans se rappeler seulement les souffrances innombrables de cette infortunée, Rodolphe traversa la ville avec sa suite. Il passa devant le monastère où elle attendait son retour. Le bruit des chevaux tira Euphrosine de son immobilité habituelle : sa fenêtre donnait sur la rue, elle en ouvrit précipitamment la grille, et reconnut Rodolphe. A son approche, un torrent de joie inonda son cœur ; mais une douleur inex-

primable s'en empara lorsqu'elle vit qu'il ne faisait aucune attention à elle, qu'il n'écoutait pas sa voix et qu'il poursuivait sa route comme un étranger.

— Il m'abandonne ! s'écria-t-elle.

— Il t'abandonne ! répondirent son âme et l'âme de l'enfant qu'elle portait dans son sein.

Aussitôt elle tomba sans connaissance. Une fièvre mortelle la saisit, consuma son faible corps et le reste de ses forces. Elle mourut sans pouvoir dire un dernier adieu à son cher Rodolphe ; elle mourut avant d'avoir pu donner le jour à son enfant, avant que Rodolphe eût abordé en Italie.

A peine les voyageurs furent-ils arrivés au port, qu'il se trouva un vaisseau prêt à les recevoir. Il était pourvu de toutes les commodités possibles, mais il n'avait qu'une seule chambre séparée. Elle était élégamment disposée ; tous les autres endroits étaient malpropres et obscurs. Rodolphe entra dans cette chambre avec Jeanne. Personne ne les suivit, et le chevalier y reçut le premier de tous les baisers que Jeanne lui donna d'elle-même : elle le lui donna dans la joie de voir sa délivrance presque entièrement achevée. Dès que le vaisseau eut quitté le port et vogua en pleine mer, le rusé Pierre, qui avait accompagné Rodolphe sous la forme d'un valet, se présenta devant lui.

PIERRE. Maître, où veux-tu que je prépare ton lit et celui de ce jeune gentilhomme ?

RODOLPHE. Je coucherai ici, et tu disposeras pour mon page une autre chambre, la plus belle qui soit dans le vaisseau.

PIERRE. Si tu ne lui permets pas de passer la nuit ici,

il sera obligé de coucher avec tes gens; car, quelque grand que soit ce navire, il n'y a pourtant que ce seul appartement séparé.

Rodolphe comprit la ruse de son ami, et la seconda. Il offrit de céder la chambre à Jeanne; mais elle ne voulut pas y consentir. Ce petit combat de générosité se termina par leur faire décider que le lit de Jeanne serait dressé dans le même appartement. Pierre dit tout bas à Rodolphe enchanté : — Tu as vaincu! et il s'en alla.

Jeanne rougit : le tremblement de l'innocence éperdue agitait tout son corps. — Vous n'abuserez pas de l'excès de ma confiance? dit-elle à Rodolphe : vous ne ravalerez pas l'hospitalité à l'infâme rôle de corruptrice?... Rodolphe promit tout, approuva tout et ne lui demanda que son amour, que des preuves innocentes de son attachement. La première, la seconde et la troisième nuit se passèrent tranquillement. Plus la confiance de Jeanne redoublait, plus s'augmentait son danger. La quatrième nuit, Rodolphe hasarda des sollicitations; la cinquième, il devint plus pressant; mais Jeanne résista toujours. La sixième, il renouvela ses instantes prières, et vainquit l'innocence et la pudeur de la plus belle fille de son siècle. Jeanne sentit un profond remords de sa faiblesse, et s'éloigna de son séducteur. Durant tout le voyage, elle n'accorda plus la moindre faveur à ses instances, elle ne coucha plus dans sa chambre, ne mangea plus à sa table, et se confondit avec les domestiques, qui eurent pour elle les plus grands égards. A la fin de la traversée, lorsque les voyageurs furent débarqués, elle s'approcha de Rodolphe et lui dit :

JEANNE. Tu m'as rendue malheureuse pour cette vie, et peut-être pour l'autre. Sois du moins généreux aujourd'hui, et laisse-moi partir sans obstacle.

RODOLPHE, *avec hypocrisie*. Va où tu voudras, pauvre infortunée! Si je pouvais réparer ma faute, si je pouvais te rendre ce que je t'ai dérobé, j'y sacrifierais de bon cœur mon sang et ma vie.

JEANNE, *étonnée*. Quoi! tu te repens de ton crime? tu ne l'aurais pas commis volontairement?

RODOLPHE. Je ne fus coupable que par excès d'amour. C'est l'amour qui m'entraîna, qui se rendit maître de ma raison, de ma raison dont la voix me crie à présent : « Tu t'es lâchement conduit! tu as fait le plus indigne outrage à la bien-aimée de ton cœur! Dispense-toi d'implorer ta grâce, tu n'en as point à espérer. » Ange offensé, pars! va où t'appelle ton destin; et si de l'or peut expier mon attentat, prends tout ce que je possède.

Jeanne avait accordé par amour ce que Rodolphe avait demandé par luxure; et plus elle faisait d'efforts pour haïr son séducteur, plus elle sentait redoubler sa passion pour lui. Sa tendresse devint une flamme dévorante, lorsqu'elle apprit qu'il n'avait pas commis le crime de dessein prémédité, mais qu'il s'était égaré comme elle par excès d'amour. Elle pardonna sans réserve à son amant et se laissa tomber sur son sein. « Je resterai toujours avec toi! » Ce fut tout ce qu'elle put lui dire.

XLI

Un violent amour, quelque temps combattu par des obstacles et les remords de la conscience, est pareil au torrent fougueux que l'on essaye d'arrêter avec une digue : il grandit jusqu'à une hauteur menaçante; il surmonte enfin cette barrière, en mine les fondements, se déchaîne à flots impétueux et ravage la contrée. C'est ce que Jeanne éprouvait : elle avait longtemps résisté, longtemps combattu; mais, incapable de lutter davantage, elle s'était enfin abandonnée sans force entre les bras de son bien-aimé. Elle n'était plus que sentiment et volupté. Elle oublia sa naissance, sa vertu, son honneur; elle se livra tout entière à cet amant adoré, et son amour ne cessa qu'au dernier soupir. Aucune femme n'avait aimé Rodolphe aussi ardemment, aussi tendrement, aussi exclusivement; et Rodolphe n'eut jamais pour aucune de ses maîtresses une aussi durable fidélité.

Lorsqu'il fit son entrée dans son château, Jeanne tenait son cher Rodolphe embrassé. Grâce à l'assistance de son ami Pierre, il changea bientôt cette solitude en un paradis. Presque tous les jours s'y passaient dans des fêtes superbes, inconnues jusqu'alors en Allemagne, et qu'on ne pourrait donner sans les trésors de Lucullus. Des hôtes nombreux, des parasites, de vils complaisants accouraient en foule au château de Rodolphe, lui faisaient la cour, et vivaient à sa table durant des mois entiers. Il se croyait heureux au milieu de ce tumulte perpétuel, et se rassasiait de flatteries. Blasé sur

les plaisirs des sens, il ne les rechercha plus avec tant d'ardeur, et donna dans des vices d'un autre genre. L'orgueil et l'ambition devinrent ses passions. Dès qu'il s'agissait de les satisfaire, nul moyen ne lui paraissait odieux. Autour de ses domaines, il chassait les nobles de leurs châteaux, en prenait possession, et forçait les hommes libres de devenir ses vassaux. Des monastères, des villes même implorèrent humblement son patronage, et des princes briguèrent son alliance. Il devint la terreur de toute la contrée : la vertu fuyait à son aspect, parce qu'elle ne pouvait pas flatter; la vérité se cachait, parce qu'elle ne voulait pas mentir; l'innocence se réfugiait dans le désert, parce qu'il ne protégeait que la débauche. Je ne finirais pas si je voulais raconter tous les excès où ses vices l'entraînèrent. Souvent le meurtre ensanglanta ses mains, souvent il se porta aux plus affreuses barbaries. Il ne se passait pas de jour qu'il ne pût se dire : — J'ai fait bien du mal!

Tout le pays sentait le poids du joug que Rodolphe imposait. On tenta plusieurs fois de le secouer; plusieurs fois, il se trouva des seigneurs qui résolurent de lui faire la guerre; mais, comme il possédait les plus immenses richesses, comme il les prodiguait sans mesure à ses flatteurs, il s'était fait un parti nombreux, et les cris de la justice s'élevèrent inutilement.

Jeanne, qui n'aimait que Rodolphe, qui ne trouvait de bonheur que dans ses bras, jetait souvent les regards de la compassion sur ces scènes d'horreur, soulageait souvent les souffrances des malheureux et versait du baume sur leurs blessures. Mais elle n'avait pas

assez de courage pour donner des conseils salutaires à son bien-aimé, et pour le ramener dans le bon chemin. Lorsque après plusieurs jours d'absence, Rodolphe rentrait chez lui, quelquefois tout souillé de sang, il n'avait qu'à lui adresser un regard tendre, lui faire une simple caresse, pour étouffer tout sujet de mécontentement dans le cœur de son amante.

Il avait présenté Jeanne comme sa femme à tous les chevaliers, et à ce titre elle était respectée d'eux. On attribuait à cette alliance les grandes richesses de Rodolphe; on l'estimait heureux de posséder un si rare trésor. Elle lui avait donné deux enfants d'une beauté égale à la sienne, et qui portaient dans leurs regards toute la noblesse et la fierté de leur père.

XLII

Onze années s'étaient écoulées depuis le retour de Rodolphe dans sa patrie, et il les avait passées dans le rapide torrent de toutes les jouissances, lorsqu'un jour il partit pour la chasse, et laissa Jeanne seule avec ses enfants. Vers midi, on annonça l'abbesse du couvent de Saint-Bernard, situé dans la juridiction de Rodolphe et s'honorant de son patronage.

— Je viens, dit l'abbesse à Jeanne, te prier, toi et ton seigneur, de venir nous voir. Nous célébrons après-demain la fête de notre saint fondateur. Nous avons trois novices qui doivent ce jour-là prononcer leurs vœux. Elles sont sœurs, et d'une famille des plus anciennes dans la chevalerie; mais elles sont orphe-

lines et vous supplient de leur tenir lieu de père et de mère à cette cérémonie.

Jeanne, qui savait bien que le chevalier n'avait aucun goût pour de pareilles fêtes, promit de s'y rendre et d'engager Rodolphe à y venir avec elle, pourvu qu'il fût revenu de la chasse avant le jour indiqué, ce qui était cependant fort douteux. L'abbesse se retira dans cette espérance. Rodolphe rentra le lendemain : Jeanne lui fit part de l'invitation de l'abbesse, et, contre son attente, le chevalier accepta avec plaisir.

— Je veux y aller, dit-il ; je donnerai aux religieuses une fête dont elles se souviendront le reste de leur vie.

Le jour de la cérémonie arriva, et Rodolphe, environné de toute la pompe imaginable, alla dans le temple de Dieu, où il n'avait pas mis le pied depuis si longtemps. Aussi n'y entra-t-il pas alors pour prier et demander pardon de ses fautes. Il regardait l'église comme une salle de fête ; et, pendant que le prêtre officiait, il jouissait des regards du peuple étonné qui oubliait le Créateur pour admirer la vaine magnificence d'un mortel. Les épouses spirituelles s'avancèrent, vêtues de la robe blanche, symbole de l'innocence, et le front ceint du bandeau virginal. Les deux premières prononcèrent leurs vœux avec courage et résolution ; la troisième hésita et frémit. Elles étaient belles toutes les trois ; mais la dernière était plus que belle. La convoitise assoupie se réveilla dans le cœur de Rodolphe. Le désir de la jouissance combattit et remporta la victoire.

— Je te délivrerai, dit-il en lui-même; tu ne fus pas créée pour chanter des hymnes, tu es formée pour soupirer l'amour dans les bras d'un homme.

Il ne prit point place au banquet splendide que s libéralité avait fait préparer; il distribua seulement de riches cadeaux aux nouvelles religieuses, serra la main à la plus jeune, et repartit tout seul pour un de ses châteaux, qu'il avait fait bâtir dans la forêt. Pierre n'était pas venu avec lui au temple; il l'appela au moyen du livre.

RODOLPHE. Où es-tu donc allé?

PIERRE. Vers le trésor du calife des Indes : j'en ai rapporté pour toi de l'or et des diamants, afin d'en avoir en réserve pour tous les cas possibles; car tes prodigalités ont tellement épuisé ton crédit en Allemagne, que je ne répondrais pas de te procurer ici cent pièces d'or.

RODOLPHE. Conserve ces richesses jusqu'à ce que nous en ayons besoin. La plus jeune des religieuses qui ont aujourd'hui prononcé leurs vœux au couvent de Saint-Bernard a charmé mon cœur; je la rendrai parjure et lui ferai connaître de plus doux sentiments que ceux d'une recluse. Ce soir, lorsqu'elle sera prête à se mettre au lit, conduis-la chez moi. Je vous y attendrai tous deux.

PIERRE. Maître, cela n'est pas possible. Je ne puis franchir aucun seuil sacré, je n'ose approcher d'aucun monastère, d'aucune église. Ces endroits sont interdits aux esprits de notre espèce.

RODOLPHE. Si tu ne le peux pas, ton chef le pourra.

PIERRE. Il ne le peut pas davantage. Demande toute autre chose; mais pour cela, impossible.

RODOLPHE. Je le demande et j'insiste pour une exécution ponctuelle...

PIERRE. D'une chose qui n'est au pouvoir ni de moi ni de Belzébuth lui-même ?

RODOLPHE. En ce cas-là, le contrat que j'ai signé avec lui est donc annulé? « Tu peux demander tout ce que tu désires, tu l'obtiendras. » C'est ce qu'il m'a dit, c'est aussi ce que j'exige.

PIERRE. S'il te l'a promis, il saura tenir sa parole. Tu n'as qu'à l'évoquer, il te répondra lui-même.

RODOLPHE. Je vais l'appeler. Qu'il me rende mon contrat, ou satisfasse à ma demande. Cette condition est de rigueur, je ne m'en désisterai pas.

Rodolphe se servit du bâton, et Belzébuth se présenta. Il avait un vêtement couleur de feu ; il boitait, et portait un rouleau de parchemin sous son bras.

BELZÉBUTH. Comment te portes-tu, Rodolphe ? Tu as l'air mécontent. Serais-tu rassasié de jouissances ? Voudrais-tu finir plus tôt que nous ne sommes convenus ?

RODOLPHE. Point du tout. Je veux seulement m'expliquer avec toi.

BELZÉBUTH. Eh bien, parle.

RODOLPHE. Ne m'as-tu pas promis l'accomplissement de tous mes désirs ?

BELZÉBUTH. Je te l'ai promis.

RODOLPHE. Tiens donc ta promesse, et mets dans mes bras la religieuse pour qui mon cœur s'est épris.

BELZÉBUTH. Je ne le puis.

RODOLPHE. S'il est ainsi, rends-moi mon contrat.

BELZÉBUTH. Cela ne m'est pas moins impossible. Lis, et tu n'auras plus rien à dire. (*Il déroule le parchemin et lit.*) « Excepté la violation d'une église, d'un cou-

vent, ou de tout lieu consacré. » Eh bien, insistes-tu encore sur ta demande ?

RODOLPHE. Tu m'as trompé. A la clôture du contrat, nous n'avons point parlé de cette exception.

BELZÉBUTH. Mais elle est écrite et signée. Si tu n'as pas examiné l'acte, si tu ne l'as pas bien lu, c'est ta faute. Rassure-toi, cependant ; souvent ce qui est impossible au démon est possible à l'homme. Les bons conseils ne te manqueront pas. Quelle joie dans tout l'enfer, si tu réussis à séduire une ouaille sacrée et à la livrer aux tentations du monde ! Les jouissances obtenues sans peine sont insipides ; la faim assaisonne les mets ; le combat donne du prix à la victoire. Du courage ! de l'activité ! Cherche dans le havre-sac de ton ami : peut-être y trouveras-tu quelques secours. Je te souhaite un plein succès... Si tu réussis, je t'en récompenserai là-bas.

Belzébuth s'éclipsa, et Rodolphe chercha dans le petit havre-sac, qu'il avait soin de porter toujours avec lui. Outre le livre, il y trouva une clef et une échelle de corde.

RODOLPHE, *à Pierre.* Cela pourrait-il me servir dans mon projet?

PIERRE. Sans doute. Cette clef ouvre toutes les serrures, et cette échelle de corde, appliquée à la fenêtre la plus élevée, descend toujours jusqu'à terre.

RODOLPHE. Ces instruments ne sont point mal imaginés pour enlever une religieuse ! Je veux tenter l'aventure. Ton chef a raison : la faim assaisonne les mets; le combat donne du prix à la victoire. Au lever du jour, je vais au couvent, je m'informe de la cellule de la nonne, et je commence mon expédition.

XLIII

Rodolphe, en effet, se rendit au lever du jour à la porte du monastère, vit l'abbesse, et lui promit d'être à l'avenir le bienfaiteur de sa maison. Honorée d'une telle visite, l'abbesse fit de son mieux pour recevoir un tel hôte. Pendant le dîner, on exécuta de la musique dans une chambre voisine dont la porte était fermée. Un chœur de jeunes filles se fit entendre : on distingua la mélodie enchanteresse et pénétrante d'une voix seule accompagnée d'une harpe. Rodolphe était dans l'extase.

— Qui chante donc aussi délicieusement ? s'écria-t-il ; qui peut créer des sons si ravissants ? Est-ce un ange ou une mortelle ?

L'ABBESSE. C'est une de vos trois filles spirituelles, à qui votre générosité a fait de si riches présents : c'est la plus jeune. Elle est ornée de toutes les perfections capables de faire dans le monde le bonheur d'un époux ; mais, élevée dans la crainte de Dieu, elle a préféré consacrer ses talents au ciel.

RODOLPHE. Ne puis-je voir cet ange ? ne puis-je lui témoigner de vive voix ma satisfaction ? Ne puis-je la récompenser des instants délicieux qu'elle m'a fait passer ?

L'ABBESSE. Je voudrais pouvoir me rendre à votre noble désir : mais notre règle austère me le défend. Les vœux prononcés, mes sœurs ne peuvent plus voir un étranger.

RODOLPHE. Eh ! ne suis-je pas son père spirituel ?

L'ABBESSE. Fussiez-vous son véritable père, je n'en serais pas moins obligée de la dérober pour toujours à vos regards : telle est la volonté de notre fondateur. Cette jeune professe a renoncé à tous ses parents dans ce monde, et ne peut plus s'occuper que de son divin époux. Moi-même je ne devrais pas vous voir ; mais les obligations de ma place me dispensent de la loi pour le bien du monastère, et m'autorisent, dans les conjonctures importantes, à recevoir des étrangers et à leur rendre visite.

RODOLPHE. Vous êtes trop sévère et trop scrupuleuse ! Ne me sera-t-il pas permis non plus, en ma qualité de père, d'envoyer de temps en temps à vos sœurs des marques de mon souvenir ?

L'ABBESSE. Elles ne font nul cas de l'or ni des choses précieuses ; mais de saintes images, mais des ouvrages édifiants, propres à entretenir l'ardeur des pieuses méditations, elles peuvent les recevoir avec reconnaissance.

RODOLPHE. Où sont logées mes enfants ?

L'ABBESSE. Au second étage, à côté l'une de l'autre, dans les cellules numéros 7, 8 et 9.

RODOLPHE. Et la belle chanteuse ?

L'ABBESSE. Au numéro 9.

Rodolphe, instruit de tout ce qu'il voulait savoir, récompensa libéralement l'abbesse de son dîner, et se retira aussitôt qu'il put le faire avec bienséance.

— Dans peu, se disait-il en chemin, dans peu je posséderai la ravissante chanteuse, la sirène angélique ! Je lui apprendrai à connaître de plus douces sensations, et je vais savourer de nouveau dans ses bras les délices

de l'amour. Je m'en suis sevré depuis bien longtemps! Toujours aux côtés de Jeanne comme un véritable mari, il y a un siècle que je n'ai goûté l'ineffable plaisir du changement. Tel que l'abeille inconstante, je veux voltiger de fleur en fleur, et en savourer le doux nectar pendant le temps qui me reste encore sur cette terre. Il ne finira que trop tôt! songeons à le passer dans le plaisir, et à glisser doucement jusqu'au bout de cette carrière.

Il se livrait à de pareilles réflexions, lorsque la nuit survint et commença à cacher les mauvaises actions des hommes. A minuit, il s'approcha du monastère avec sa clef à la main. Pierre gardait les chevaux à quelques pas. Il semblait à Rodolphe que toute la nature fût endormie, excepté lui seul. De toutes parts régnait le plus profond silence. Il ouvrit adroitement, mais non sans trembler, une des portes écartées du couvent. Les verrous cédèrent, et il entra dans le sanctuaire qu'il voulait profaner. Il chercha l'escalier avec précaution, en prenant bien garde de ne pas se tromper. Ayant monté le long de deux rampes, il se crut au second étage, et se glissa doucement le long du corridor. Il examina chaque porte à l'aide d'une petite lanterne sourde, et le numéro 9 se montra bientôt à ses regards impatients. La porte était faiblement entr'ouverte : la religieuse, se croyant en sûreté, avait négligé de la fermer; elle se reposait de ses mortifications. Rodolphe ouvre tout à fait : il voit, à la sombre lueur d'une lampe presque éteinte, une figure agenouillée et en prière dans le fond de la cellule. Aussitôt il la saisit de son bras nerveux, lui ferme la bouche avec un mouchoir, et

l'emporte sans obstacle. Il eut bientôt conduit la recluse évanouie à l'endroit où Pierre les attendait. Ils montèrent à cheval et s'enfuirent l'un et l'autre avec leur proie, qui tantôt reprenait ses sens et tantôt restait sans vie entre les bras de Rodolphe.

XLIV

Les premiers rayons du soleil commençaient déjà à dorer la cime des montagnes, qu'ils n'étaient pas arrivés au château de la forêt.

— Reposons-nous dans ce bois, dit Rodolphe.

Et en y entrant, il mit pied à terre. La religieuse venait de retomber dans ce sommeil de mort dont elle n'était sortie que par intervalles pendant tout le chemin. Rodolphe la déposa doucement sur l'herbe épaisse, et Pierre courut chercher de l'eau pour la faire revenir de son évanouissement. Le voile noir qui enveloppait sa tête s'était défait, mais couvrait encore son visage. Lorsque Pierre fut de retour, Rodolphe souleva doucement le voile.

— Regarde, dit-il en se tournant du côté de son confident, regarde cette figure céleste, et juge si une beauté pareille ne méritait pas d'être enlevée ! »

Ils s'empressent tous deux pour admirer tant d'appas : le voile est enlevé... Rodolphe demeura si confondu, Pierre si étonné, qu'ils ne pouvaient proférer une parole. Tantôt ils se regardaient, tantôt ils contemplaient la religieuse. Ils s'étaient flattés de voir le modèle du beau idéal, ils ne voyaient que la hideuse

image de la souffrance et de la triste misère. Des os saillants, une peau livide et jaune composaient une figure qui ressemblait parfaitement à la Mort. Des yeux enfoncés dans leurs cavités profondes mettaient le dernier trait à ce repoussant tableau. Pierre recouvra le premier la parole ; il crut que son maître s'était trompé et qu'il avait enlevé une morte de son tombeau.

— Il y a là quelque sortilége ! furent les seuls mots que Rodolphe put articuler. En vain se frottait-il les yeux, en vain les tournait-il de nouveau sur l'objet de sa surprise ; toujours la figure de la Mort, toujours sa laideur s'augmentant de plus en plus.

Pendant qu'il cherchait vainement à s'expliquer cette énigme, la figure cadavéreuse commença à se mouvoir; elle ouvrit ses yeux éteints et les fixa sur Rodolphe.

— Est-ce toi ? est-ce bien toi ? dit-elle d'une voix émue.

A ces mots, elle se souleva et tendit à Rodolphe sa main décharnée dont les doigts, agités par le frisson de la fièvre, s'entre-choquaient entre eux.

RODOLPHE, *avec étonnement.* Me connaîtrais-tu donc ?

LA RELIGIEUSE. Si je te connais ! (*Avec effort.*) Si je connais celui dont l'image errait sans cesse devant mes yeux, m'accompagnait dans le chœur, se tenait à mes côtés lorsque je me prosternais au pied de l'autel !

RODOLPHE. Qui es-tu donc, et comment te nommes-tu ?

LA RELIGIEUSE. Il est donc vrai que tu ne me reconnais pas? La pitié ne te dit rien pour moi ? (*Retombant évanouie.*) O vérité horrible ! tu ne reconnais plus Clara ?

RODOLPHE. Toi, Clara? (*Reculant d'effroi.*) Impossible!

CLARA. Oui, je suis encore, je suis toujours ta Clara. Même sous cet habit, mon faible cœur n'a cessé de battre pour toi. Oh! si tu savais!... si j'étais capable de peindre mes souffrances, mes angoisses, les inquiétudes perpétuelles que tu m'as causées, tu sentirais quelque compassion, tu m'accorderais le bonheur si ardemment désiré de mourir entre tes bras!

RODOLPHE. Comment t'es-tu échappée de la tour? comment es-tu venue dans ce monastère?

CLARA, *la main sur sa poitrine.* La joie de te revoir à la fin de mes jours me coupe la parole... Oh! je le sens, je le sens, l'heure de ma mort approche. (*Avec de pénibles convulsions.*) Je ne puis achever... (*Rassemblant toutes ses forces.*) Je t'attendais dans la tour depuis deux ans : je priais pour toi et pour moi! Mille fois je me suis repentie de mon crime, et je l'ai renouvelé mille fois, car il m'était impossible d'oublier ton image, car je t'étais plus attachée qu'à l'Éternel! Un jour, j'exprimai l'ardent désir de me vouer au Seigneur : je pris la résolution, si je devenais libre, de me consacrer pour toujours à lui dans un cloître. La tour s'ouvrit à l'instant, et des gardes inconnus me conduisirent au couvent d'où tu m'as enlevée. On m'y reçut avec bonté; j'y jurai de vivre chaste à jamais. J'ai tenu ce serment en actions et en paroles, mais non pas en pensées. Mon cœur était toujours à toi, n'était qu'à toi seul! Le chagrin, les regrets minèrent mon faible corps : je devins un squelette!... J'implorais la divine miséricorde : elle est venue... Je meurs contente, puisque je t'ai revu!... Oh! puisse mon image!... l'image de mon

agonie ne jamais s'effacer de devant tes yeux! Puisse-t-elle te rappeler sans cesse le pouvoir de la mort! Puisses-tu aussi te repentir des péchés que tu as commis en ce monde... afin qu'un jour... un jour, nous nous retrouvions encore! (*Avec de nouveaux efforts.*) Donne-moi ta main! (*Il la lui donne.*) Adieu, Rodolphe! Pense à la mort! (*Elle retombe.*) Réconcilie-toi avec Dieu. Rends quelques honneurs à mes restes... et souviens-toi toujours de ma dernière heure!

A ces mots, l'angoisse du trépas la saisit; elle fit encore quelques efforts pour parler, mais inutilement. Enfin, suivant l'unique vœu de son cœur, elle expira dans les bras de Rodolphe. Il demeura vivement ému, profondément pénétré. Ses yeux se fixaient sur ce corps livide.

— Que n'ai-je fini comme toi!

C'est tout ce qu'il put penser, tout ce qu'il put dire.

Pierre le tira de cette rêverie.

— Maître, lui dit-il, laisse reposer les morts, et réjouis-toi avec les vivants. Allons, poursuivons notre route. Demain viendra un autre jour auquel succèdera une autre nuit. C'est cette nuit-là que nous irons chercher la belle religieuse, près de qui nous aurons bientôt oublié la défunte.

— Je ne l'oublierai jamais! dit Rodolphe.

Il remonta à cheval, regagna son château, et, grâce à Pierre, la journée n'était pas finie qu'il avait déjà oublié que Clara n'était plus..., qu'elle lui avait recommandé de lui donner la sépulture! Son corps fut trouvé par des paysans, qui en donnèrent avis au monastère. On vint l'enlever secrètement et on l'enterra de même,

parce que les sœurs avaient souvent remarqué en elle des signes de folie, et qu'on supposa que, dans un accès de démence plus violent que ceux qui lui étaient encore survenus, elle avait trouvé une porte ouverte, s'était enfuie dans la forêt, et y avait terminé sa vie sans l'assistance d'un prêtre et sans recevoir le saint viatique.

Le jour même des funérailles de Clara, Rodolphe, accompagné de Pierre, revint sous les murs du couvent. Il examina avec lui comment il se pouvait qu'étant bien certain d'avoir enlevé la religieuse au second étage, il eût commis une si funeste méprise. Il voulut s'assurer si l'abbesse soupçonneuse n'avait pas eu dessein de se jouer de lui, ou s'il ne devait attribuer son erreur qu'à la situation naturelle de l'édifice. Ils furent bientôt convaincus que cette dernière circonstance en était la véritable cause, et virent clairement que le monastère, bâti sur le penchant d'une colline, avait trois étages du côté le plus bas, et deux seulement du côté opposé. Rodolphe, qui s'était introduit dans le couvent du côté inférieur, se crut déjà au second étage lorsqu'il n'était encore qu'au premier. Voilà ce qui le trompa, et ce qui l'aurait engagé à renoncer à sa criminelle entreprise, s'il n'avait été si profondément plongé dans le vice, si la longue habitude qu'il s'en était faite n'avait fermé pour jamais son cœur à la voix du repentir.

XLV

Le dernier regard, le dernier vœu de Clara, s'étaient déjà effacés du souvenir de Rodolphe. Les désirs se réveillèrent dans son âme avec plus d'ardeur que jamais; il résolut de faire, la nuit suivante, une tentative mieux concertée.

Dès que les religieuses, lassées de chanter au chœur, et rentrées dans leurs cellules, eurent éteint leurs lampes l'une après l'autre ; dès que le monastère fut enseveli dans un profond silence, Rodolphe ouvrit la porte du côté de la montagne. Il monta deux étages, s'approcha de la neuvième cellule, et trouva ce qu'il cherchait. La jeune Marie, ange de beauté, était assise à une table et écrivait à la clarté d'une faible lumière. Effrayée du bruit qu'elle vient d'entendre, elle se lève, voit Rodolphe, recule en chancelant et saisit le coin de la table avec sa main gauche. Elle voulait parler, mais les mots se changèrent sur ses lèvres tremblantes en sons inintelligibles. Rodolphe fut vaincu par le regard tout-puissant de la beauté; il hésitait, il ne savait s'il devait jouir de cet aspect enchanteur, ou s'emparer hardiment de sa proie. Marie revint la première de son saisissement.

MARIE. Que veux-tu ? Comment as-tu pénétré dans ma cellule à cette heure ? (*Rodolphe ne put pas répondre.*) Est-ce le chevalier Ivan qui t'envoie?

RODOLPHE, *profitant de la méprise.* Je viens de sa part.

MARIE. Es-tu son confident ?

RODOLPHE. Son ami intime.

MARIE. Serais-tu chargé de finir mes peines, de m'arracher de cette affreuse prison ?

RODOLPHE. Oui ; les chevaux sont prêts : suis-moi !

MARIE. Et pourquoi n'est-il pas venu lui-même, comme il me l'avait assuré dans sa dernière lettre ?

RODOLPHE. Parce que...

MARIE. Ah ! dis-moi la raïson de ce changement ! Serait-ce qu'une maladie mortelle le retient sur le lit de souffrance ? qu'il n'a pu résister à la douleur de m'avoir perdue ? Ce n'est pas sans raison qu'il m'écrivait : « Sois sûre que je te délivrerai ; et que si la perte de mes forces ne me permet pas de le faire moi-même, je t'enverrai un de mes amis pour te conduire à mon lit de mort. » Parle ! ses craintes seraient-elles réalisées ?

RODOLPHE. Son danger n'est pas si grand que tu l'imagines. Il est vrai qu'il est au lit dans mon château, qu'il t'y attend ; mais ta présence va lui rendre la vie. Ne l'en prive pas plus longtemps ; viens, je te conduirai auprès de lui en toute sûreté. Est ce que tu ne me reconnais pas ?

MARIE. Je ne me trompe point, je t'ai déjà vu quelque part ; tu es venu me consoler dans l'excès de mon affliction ! N'es-tu pas le riche et puissant Rodolphe de Westerbourg ?

RODOLPHE. Lui-même.

MARIE. Et tu prendrais pitié de nous ? Tu viendrais...

RODODPHE. Délivrer ma malheureuse enfant. J'ai rencontré aujourd'hui ton ami, qui s'était égaré dans la forêt ; je l'ai mené dans mon château et lui ai donné

des secours. Bientôt son âme s'est ouverte ; il m'a fait part de son dessein : et comme il était trop faible pour l'exécuter lui-même, je m'en suis chargé à sa place. J'ai fidèlement rempli ma promesse ; remplis maintenant la tienne et suis-moi.

Rassurée par ce discours, Marie baisa la main de Rodolphe, et souffrit sans peine qu'il imprimât des baisers paternels sur son front et sur ses joues.

— Je suis prête à te suivre, dit-elle enfin : mes sœurs vont se désoler et maudire leur compagne échappée ; mais il m'est impossible de remplir des vœux si austères : mon cœur est uniquement à mon bien-aimé ; il repousse toute autre pensée.

Ils descendirent doucement à la porte du monastère en se donnant le bras. Rodolphe fut bien étonné de la trouver fermée. Il chercha inutilement la clef dans son petit-havre-sac, car il avait oublié de retirer cette clef en ouvrant la porte en dehors ; et le vent, ou peut-être, comme le pensa Marie, le portier l'avait refermée. Ils restèrent longtemps dans une étrange perpléxité, et firent de vains efforts pour ouvrir. Le premier coup de matines vint à sonner ; Marie pressa Rodolphe de la suivre. Elle le ramena dans sa cellule, et voulut le cacher sous son lit. Avant de s'y glisser, il prit son livre et l'ouvrit ; mais Pierre ne parut pas. Pendant qu'il le remettait tristement dans le havresac, sa main y rencontra l'échelle de corde ; il l'en tira, et soudain le visage de Marie rayonna de joie.

— Nous avons là ce qu'il nous faut ! dit-elle. En même temps elle aida Rodolphe à fixer l'échelle à sa fenêtre. Le chevalier descendit le premier ; Marie le

suivit : il la reçut dans ses bras, et la porta rapidement vers les chevaux. Son premier soin fut d'avertir Pierre de la méprise de Marie ; et celui-ci répondit si pertinemment aux questions de l'innocente victime, qu'elle ne douta plus de revoir bientôt son bien-aimé et qu'elle se croyait déjà dans ses bras.

— Ce château est-il le terme de notre voyage ? dit-elle à Rodolphe avec transport, en voyant ses créneaux s'élever au-dessus des sapins altiers.

— Oui, lui répondit-il.

— Oh ! conduis-moi bien vite auprès de mon ami ! Partage nos ravissements, et qu'ils soient la récompense de ton bienfait.

C'est ainsi qu'elle ne cessa de discourir jusqu'à l'entrée du château. Elle monta dans l'appartement.

— Où est-il ? où le verrai-je ? fut la seule question qu'elle fit.

RODOLPHE. Je vais voir comment il se trouve. Il faut que je le prépare à te recevoir : une surprise soudaine pourrait lui devenir mortelle. (*Il s'éloigne, et revient quelque temps après.*) Tu ne peux pas le voir encore ; il dort tranquillement. La garde m'a dit qu'après mon départ il avait été saisi d'un violent accès de fièvre, et qu'il avait même des moments de délire. La fièvre vient à peine de le quitter ; tu vois s'il a grand besoin de repos !

MARIE. Oh ! laisse-moi le voir dormir ! Quelque envie que j'aie de l'embrasser, je ne le réveillerai pas ; je resterai muette auprès de son chevet, et me contenterai d'apaiser, avec mon souffle, la chaleur qu'il éprouve.

RODOLPHE. L'instant de son réveil serait celui de sa

mort... Attends avec patience, ma chère Marie, et raconte-moi plutôt comment vous avez fait connaissance ; d'où vient que tu l'aimes avec tant d'ardeur, que tu lui es si étroitement attachée ? Ton bien-aimé n'était pas en état de satisfaire ma curiosité ; récompense mes peines par cet intéressant récit.

MARIE. De tout mon cœur. Mais je ne suis guère capable de te faire le tableau de nos souffrances, dans un moment où je palpite de joie, où je ne respire qu'allégresse. Il faudra te contenter du peu que je pourrai rassembler à la hâte dans ma mémoire. Son père était le chevalier Schellheim ; le mien se nommait le chevalier d'Hallbron. Ils avaient hérité du château de Lauterbourg, sur les bords du Rhin, et le possédaient en commun. Nous étions encore enfants ; l'innocence et la joie présidaient à nos jeux, lorsque nos pères allèrent en Palestine combattre pour le salut des chrétiens. A mesure que nous grandissions, l'amour, le plus tendre amour se fit sentir à nos cœurs. Je ne sais trop moi-même la première origine de cette inclination. Un message de la part de nos pères arriva de Palestine. Tous deux demandaient de l'or pour soutenir la guerre. Nos mères s'empressèrent d'engager le château à l'abbesse de Saint-Bernard ; nous y consentîmes de bon cœur pour la gloire de Dieu. Mais quel fut mon effroi, quel fut celui d'Ivan lorsque nous entendîmes qu'il devait porter lui-même cet or, et mesurer aussi ses forces contre les Sarrasins ! L'idée de notre séparation fut terrible : nous nous fîmes les plus tristes adieux. Avec lui, la joie et le plaisir s'enfuirent de mon cœur. Bientôt après, nos mères entrèrent avec

nous au couvent. Au bout de deux ans, le bruit se répandit que nos pères, mon bien-aimé et mille autres nobles allemands avaient été moissonnés par la peste. Cette nouvelle fut pour ma mère le coup mortel : je fus moi-même aux portes du tombeau, et je ne dus mon salut qu'à ma jeunesse. Nous étions orphelines, sans secours, sans fortune ! L'abbesse nous offrit le voile; mes sœurs l'acceptèrent avec joie, et je consentis moi-même à le prendre, puisque mon bien-aimé était mort et avec lui le bonheur de ma vie.

Enfin, nous prononçâmes, comme tu le sais, d'irrévocables vœux. Deux jours après, lorsque nous étions en prière dans le chœur, je regardais à travers la grille, et je le vis à genoux devant moi... Je le regardai une seconde fois, et je tombai sans connaissance. La nuit, j'entendis pousser des gémissements sous ma fenêtre, je l'ouvris et je le vis encore. Il me dit bien bas qu'il avait une lettre à me donner. Je tirai sa lettre au moyen d'un fil que je lui avais descendu, et je lui donnai rendez-vous pour la nuit suivante. Il écrivait qu'il était revenu pour m'épouser ; qu'il avait courageusement combattu les infidèles ; qu'il avait résisté aux atteintes de la peste ; mais qu'il était maintenant réduit au plus affreux désespoir, puisque j'étais perdue pour lui. « Prends pitié de ton Ivan, disait-il à la fin de sa lettre : sauve-toi de ta prison. Nous irons sous un ciel étranger, dans un désert, et nous y serons heureux. « Je répondis : « Oui, je te suivrai, car je n'ai juré de me consacrer à Dieu qu'autant que tu ne verrais plus la lumière. »

Les jours suivants furent employés à chercher les

moyens d'exécuter notre fuite; et peut-être l'aurions-nous différée encore longtemps, peut-être y aurions-nous renoncé, si tu n'avais eu compassion de nous...

Mais il a assez dormi maintenant; allons le réveiller. Crois-moi, la joie lui fera plus de bien que le sommeil.

RODOLPHE. Un moment, ma chère Marie, un moment! Que dirais-tu si ton Ivan n'était pas ici?

MARIE. Comment! Serait-il mort?...

RODOLPHE. Laisse-moi finir... Et si je n'avais profité d'une heureuse méprise que pour t'enlever du couvent sans obstacle? Si je n'avais tenté un coup aussi hardi qu'enflammé par tes charmes, et pour te tirer d'esclavage? Si je t'offrais mon cœur sans partage et si je mettais mes trésors à tes pieds?

MARIE. Impossible! impossible!

RODOLPHE. Mais si cela était ainsi?

MARIE. Alors je t'aurais en horreur! alors je te maudirais! alors tu aurais anéanti toutes mes espérances à la fois! alors... Oh! cela ne peut pas être!

RODOLPHE. Pourtant rien n'est plus véritable. Sois indulgente et juste, ma chère Marie; oublie le langoureux Ivan dans les bras du passionné Rodolphe. Imagine toujours qu'il est mort, et vis heureuse avec moi. Crois, comme tu l'as dit toi-même, qu'il n'était point capable de te sauver. Je t'ai sauvée, moi; j'ai brisé tes chaînes: sois reconnaissante, rends-moi amour pour amour.

MARIE. Que Dieu lui soit en aide, si tu dis la vérité! Hélas! hélas! prends pitié de moi: rends-moi à mon bien-aimé. Tu prodigues en vain de pareils discours. Je ne puis aimer que lui... lui seul au monde!

RODOLPHE. Exhale tes plaintes ; ta douleur s'en apaisera plus tôt. Si tu connaissais toute l'étendue, toute l'ardeur de mon amour, si....

MARIE. Oh ! cesse, je t'en conjure, cesse un tel langage ! Dieu du ciel, je ne puis le croire ! serait-il vrai qu'il n'est pas ici ? aurais-tu aussi cruellement trompé mon espoir ? Il n'est pas ici ? il ne t'a pas envoyé pour me délivrer ?

RODOLPHE. Je ne connais pas même ton chevalier, et je ne l'ai jamais rencontré. Du moment où je vis à l'église ta figure céleste, je résolus de te sauver; le charme divin de ta voix a complété ta victoire. Crois-moi, je t'aime plus tendrement, plus passionnément que ton chevalier.

MARIE. Ainsi donc, gémis, désole-toi, pauvre Marie ! Tu as offensé Dieu, et il t'en punit cruellement. (*Elle court vers Rodolphe et le serre dans ses bras.*) Mon père, ô mon père ! tu l'étais naguère en présence de Dieu, prends pitié de ta malheureuse enfant, ne sois pas sourd à ses plaintes ! Je tombe à tes genoux, je ne les quitte pas, je ne cesse pas de t'implorer que tu ne me rendes Ivan.

RODOLPHE, *la relevant*. Viens dans mes bras, belle Marie ! Quelle félicité est dans les tiens !

MARIE, *le repoussant*. Et tu peux encore te jouer de ma douleur ! tu peux encore insulter à mes larmes ! Monstre ! ton cœur est inflexible à mes prières... je suis perdue !

RODOLPHE. La colère te prête de nouveaux charmes ; mais le temps calmera ce courroux passager. Songe au meilleur parti que tu as à prendre. Je te laisse; la solitude est nécessaire à tes réflexions.

Rodolphe s'éloigna, et il rappela son ami Pierre.

RODOLPHE. Sais-tu déjà toute l'aventure?

PIERRE. Je la sais.

RODOLPHE. Que dois-je faire à présent?

PIERRE. Ne pas perdre courage, et profiter de chaque circonstance.

RODOLPHE. Sois donc encore une fois mon ami, et conseille-moi.

PIERRE. Le cœur de la belle est tout entier à son bien-aimé; c'est le seul côté par où tu puisses l'attaquer : propose-lui cette alternative, ou de voir mourir son amant, ou de se rendre à tes vœux. Je gage qu'elle choisira le dernier parti, et qu'elle croira avoir fait un acte d'héroïsme, en sauvant ce qu'elle a de plus cher.

RODOLPHE. Essayons, et sachons si tu es bon prophète. Cela exigera des soins; mais une telle victoire en vaut bien la peine. Où trouverons-nous le chevalier Ivan?

PIERRE. Il s'est retiré chez l'ermite de la forêt de Rheinthal. C'est là qu'il médite des plans pour sauver sa bien-aimée. Il est en effet malade et très-faible; sans cette circonstance, tu l'aurais trouvé hier sous sa fenêtre.

RODOLPHE. Prends avec toi quelques cavaliers, et amène-le ici enchaîné.

PIERRE. Tu seras obéi.

XLVI

Rodolphe avait eu à peine le temps d'attendre l'exécution de ses ordres, que Pierre reparut.

RODOLPHE. As-tu exécuté ma volonté?

PIERRE. Oui. En attendant que tu m'ordonnes autre chose, je fais garder le prisonnier dans la tour.

RODOLPHE. Quelle figure y fait-il ?

PIERRE. Celle d'un ramier à qui l'on vient d'enlever sa colombe, qui frappe du bec la volière, bat faiblement de l'aile et roucoule douloureusement. Il s'imagine que son intelligence avec Marie a été découverte par quelque accident; il se croit présentement au pouvoir du supérieur du monastère. Il s'est écrié et il a répété plusieurs fois : « Épargnez-la, et que je souffre pour elle un double supplice! »

RODOLPHE. Je suis curieux de voir l'effet que cette nouvelle produira sur Marie.

Il entra dans la chambre où il l'avait laissée.

— Eh bien! mon aimable Marie, lui dit-il, as-tu bien fait tes réflexions?

MARIE. Change mon cœur, mes sentiments, tout mon être : alors je répondrai à tes vœux; mais si tu ne peux me créer une autre âme, tu perdras éternellement tes paroles.

RODOLPHE. Un destin favorable vient de mettre ton bien-aimé en ma puissance.

MARIE. Lui?

RODOLPHE. Lui-même. Vois-tu là-bas cette tour? vois-tu sa porte de fer? C'est là qu'il habite, c'est là qu'il languira dans les chaînes jusqu'à ce que ton cœur, tes sentiments, ton être soient enfin changés... Si je ne suis pas heureux, il le sera moins encore. Le jour de mon bonheur sera le jour de sa délivrance, l'instant de de mon triomphe l'instant de sa liberté. Eh bien! Ma-

rie, te faut-il encore une heure pour réfléchir? je te l'accorde volontiers; mais songe qu'Ivan languit dans un cachot, que je n'ai pas coutume d'attendre longtemps, et qu'au premier moment je puis ravir ce que tu refuses de m'accorder de bonne grâce.

MARIE. Tu aurais cette barbarie! Non, tu ne dis pas la vérité! cette tour ne peut être le séjour de l'innocence.

RODOLPHE. Il te faut l'évidence pour te convaincre? eh bien! tu l'auras tout à l'heure. (*A Pierre qui entre.*) Fais sortir le prisonnier dans la cour; tourne son visage du côté de cette fenêtre, afin que ma chère Marie le considère et cesse de m'accuser d'imposture.

Pierre exécuta le commandement de Rodolphe; Ivan fut conduit dans la cour et placé en face de la fenêtre. Ses mains et ses pieds étaient chargés de lourdes chaînes, qu'il traînait après lui avec un bruit affreux. Marie, qui pendant cet intervalle était demeurée dans le silence de la terreur et de l'attente, fut réveillée de sa stupeur par le bruit des fers : elle s'approcha de la fenêtre, regarda dans la cour, recula d'effroi, regarda une seconde fois : — C'est lui! s'écria-t-elle avec l'accent du désespoir... Dieu du ciel, c'est lui-même! dit-elle encore; et elle tomba évanouie dans les bras de Rodolphe. Il profita indignement de cette occasion, imprima sans résistance des baisers sur ses joues et dévoila sa gorge de ses mains téméraires. Le prompt instinct de la pudeur la réveilla bientôt; elle s'arracha de ses bras, versa des pleurs, poussa des cris et s'abandonna au plus mortel désespoir. Rodolphe la laissa exhaler librement sa fureur: les gémissements de la dou-

leur avaient déjà pour lui autant de charme que les sons d'une lyre mélodieuse. L'égarement d'une femme qui, dans son délire, ne prend plus garde à son corps, le découvre et l'expose aux regards sans y songer, était devenu un spectacle délicieux pour son cœur perverti; il en rassasia ses sens, et le feu de la volupté l'embrasa de ses plus vives flammes. Marie eut bientôt épuisé toutes ses forces, et tomba sans respiration. Elle ne put empêcher le monstre de la serrer de nouveau dans ses bras, de lui ravir des baisers...

— Grâce! miséricorde! fut tout ce que put prononcer sa voix gémissante.

RODOLPHE. M'est-il permis d'espérer? Que décides-tu?

MARIE, *avec fermeté*. De mourir, plutôt que d'être à toi! d'endurer les tortures les plus inouïes, plutôt que de consentir à t'accorder un seul baiser! Telle est mon irrévocable résolution, que j'ai prise dans l'excès de ma douleur et dont je ne me départirai jamais. Je t'en conjure, au nom du ciel, donne-moi la mort, anéantis-moi; ce sera remplir mes vœux les plus ardents; mais épargne ses jours! (*Des pleurs s'échappent de ses yeux.*) Prends pitié de l'innocent; si Marie l'aime d'un amour sans bornes, peut-on lui en faire un crime?

RODOLPHE, *avec fureur*. Lui, innocent?... Ne m'a-t-il pas volé ton amour, et avec ton amour tout mon bonheur, toute ma joie? Il en sera puni! Cette heure, cette minute sera la minute de sa mort. Si, avant qu'elle soit écoulée, tu ne promets d'être à moi, qu'il expire, qu'il expire sous tes yeux!

MARIE. Je meurs pour lui... la mort me sera douce!

RODOLPHE. Non, tu vivras; je ravirai de force ce que tu ne veux pas m'accorder. Après t'avoir déshonorée, je te chasserai, je t'exposerai à la risée du peuple; un héraut marchera devant toi et criera : « La voilà, la prostituée! la voilà! » Maintenant, choisis.

MARIE, *d'une voix sourde.* Qu'il meure, et que son sang retombe sur toi! (*D'un ton solennel.*) Il y a là-haut un Être qui protége l'innocent : c'est lui que j'appelle du fond de l'abîme; c'est à lui que je m'abandonne.

RODOLPHE, *au comble de la rage.* Pierre, ordonne à l'instant qu'on fasse sortir le prisonnier de la tour et qu'on le hache en morceaux sous les yeux de cette femme. Reviens ensuite, et tiens Marie à la fenêtre, pour qu'elle voie ses souffrances, pour qu'elle entende ses cris de douleur.

Pierre alla porter les ordres de Rodolphe, et revint traîner Marie à la fenêtre. Elle fixa ses yeux hagards dans la cour.

RODOLPHE. Il est encore temps... Écoute ma dernière condition : j'exige que tu te rendes à mes désirs pendant trois jours seulement. Pendant trois jours, tu seras dans mes bras; alors Ivan te sera rendu pour la vie. Il ne saura jamais ce que tu m'auras accordé; je vous comblerai de richesses; je vous ferai conduire en pays étranger. Vous pourrez y couler d'heureux jours... Eh bien! Marie, il me faut une réponse?

MARIE. Je n'ai rien à répondre.

RODOLPHE, *s'élance à la fenêtre et crie aux gardes d'ouvrir la prison.* Qu'on le traîne dans la cour. Séparez tous ses membres l'un après l'autre, afin qu'elle jouisse longtemps d'un spectacle qu'elle-même a ordonné!

Les gardes obéirent : ils traînèrent le chevalier Ivan hors de la tour. Il se courbait sous leurs bras nerveux; il criait — Miséricorde! à mon secours!... Les coutelas levés brillaient dans l'air... Ivan aperçoit Marie à la fenêtre.

Elle y était immobile, pétrifiée. Chacun de ses traits, de ses muscles portait l'empreinte de la plus épouvantable souffrance ; son cœur pourtant ne battait plus, il était écrasé sous la main de la douleur.

— Marie ! s'écria le jeune homme, sauve ton Ivan !... Sa voix tira Marie de sa stupeur; son cœur recommença à palpiter, le sentiment s'y réveilla.

— Arrêtez ! arrêtez ! cria-t-elle.

— Arrêtez ! répéta Rodolphe d'une voix de tonnerre.

RODOLPHE, *radouci.* T'es-tu mieux consultée!

MARIE, *d'un air auguste.* Sera-t-il sauvé, si je remplis ta condition?

RODOLPHE. Oui.

MARIE. Le jures-tu dans ma main?

RODOLPHE. Je le jure dans ta main.

MARIE. En face du Dieu tout-puissant?

RODOLPHE. En face du Dieu tout-puissant.

MARIE. Engages-tu ton bonheur dans l'autre monde, ton salut éternel, au maintien de ta parole?

RODOLPHE. Je les engage.

MARIE. Dieu t'entend, Dieu te voit, Dieu te jugera. Eh bien donc, tais-toi, ma conscience! émotions de la pudeur, ne vous élevez pas... il s'agit de la vie d'un homme! Je suis à toi pendant trois jours... Mais serai-je libre avec lui? pourrons-nous aller ensemble où nous voudrons?

RODOLPHE. Je tiendrai mon serment. (*Aux gardes dans la cour.*) Reconduisez-le en prison; détachez ses fers, et qu'on le traite avec ménagement.

Les gardes le reconduisirent. Un regard plein d'amour, plein d'expression, fut toute la reconnaissance qu'Ivan put témoigner à Marie.

RODOLPHE. Il sera gardé en otage pour garantir ta promesse. Si tu la remplis de bonne foi, tu ouvriras toi-même la prison, tu l'en retireras toi-même.

Il est temps de laisser tomber le rideau sur cette horrible scène. Elle doit avoir depuis longtemps irrité mes lecteurs. Je l'aurais déjà terminée si mon devoir d'historien, si le dessein de mon ouvrage ne me forçaient de mettre dans tout son jour le développement progressif de la malice humaine, entretenue et nourrie dans un cœur pervers; de montrer comment elle s'élève au plus haut degré, et foule impitoyablement aux pieds ce qui s'oppose à son passage.

XLVII

C'est à regret que je reprends la plume; c'est malgré moi que je raconte ce que je dois raconter.

Rodolphe remporta en effet cette exécrable victoire. Il n'eut aucun égard aux gémissements de Marie; il essuya ses larmes avec d'odieux baisers. Mais une pareille possession ne pouvait lui donner un plaisir durable. Le troisième jour, il était dégoûté de sa conquête.

— Elle a bien pauvrement récompensé mon amour, dit-il; je la récompenserai de même. Ivan ne jouira pas d'un bonheur qu'elle n'a réservé que pour lui. J'ai

juré de le lui rendre libre : sera-ce mort ou vivant? c'est selon ma volonté.

PIERRE. Assurément.

RODOLPHE. Qu'on lui tranche la tête, et que l'on conduise Marie auprès de lui. Elle était insensible, elle était morte dans mes bras; il faut qu'il soit de même dans les siens.

Pierre exécuta ponctuellement l'ordre de son maître. Marie descendit avec empressement, ouvrit elle-même la porte de la tour et vit son Ivan étendu devant elle. Des scènes de ce genre sont au-dessus de toute peinture. Le dernier excès de la douleur n'a pas de nom! notre langage ne peut rendre que des sentiments humains, il n'a point d'expressions pour ceux qui sortent de la nature. Pierre abandonna Marie à son sort, et revint auprès de son maître.

— Ce tableau, lui dit-il, aurait réjoui Belzébuth lui-même ! C'est une action dont il sera certainement jaloux. »

Rodolphe ne resta pas plus longtemps dans le château. Un faible reste d'anciens remords troublait sa conscience. Il fit seller les chevaux et regagna sa demeure ordinaire.

Si Marie revint de son évanouissement, si elle sentit toute l'étendue de son malheur, c'est ce que nous apprendra peut-être la suite de cette histoire.

Rodolphe arriva le jour même au château de Westerbourg ; Jeanne le reçut avec des transports de tendresse et de joie. Elle ignorait qu'il eût versé le sang de l'innocence ; elle ne se doutait pas que les larmes de la vertu souffrante avaient mouillé sa main. Heureuse

de le revoir, elle oublia bientôt les chagrins que lui avait causés sa longue absence.

Cependant, Rodolphe continuait sa vie d'opprobre, jouissait toujours du présent et ne songeait nullement à l'avenir.

Cette même année, Alphonse d'Espagne fut élu empereur. Il envoya des courriers pour inviter toute la noblesse allemande à son couronnement dans la ville d'Aix-la-Chapelle. On devait l'y célébrer avec beaucoup de pompe et de réjouissances. Il promit en même temps d'exercer une justice sévère dans l'empire, et de faire disparaître les abus que ses prédécesseurs n'avaient pu réformer. Rodolphe, qui se sentait souvent à l'étroit dans son château, qui cherchait tous les moyens d'échapper à l'ennui et qui s'ennuyait toujours, résolut de se rendre à Aix, d'y éblouir les regards des princes par sa magnificence, et d'y chercher de l'aliment pour ses passions. Pierre fut forcé de faire encore un grand nombre de vols dans le trésor du calife des Indes avant d'avoir procuré à son maître toutes les riches armures, tous les écuyers et les valets superbement équipés, tout le fastueux appareil qu'exigeait sa vanité. Il partit enfin, accompagné de la bénédiction et des larmes de Jeanne. Elle aurait bien désiré le suivre, mais Rodolphe ne le permit pas, car il voulait être libre et se livrer à toutes ses fantaisies. Un jour, qu'il traversait la forêt de Mayence, il fit reposer toute sa suite pendant la chaleur de midi. Après un long repas, il alla se coucher sous un arbre pour y sommeiller tranquillement. Avant qu'il fût endormi, un ermite vint à passer. Il adressa à Rodolphe la sainte salutation, et resta debout devant lui.

L'ERMITE. N'est-ce pas le chevalier Waldemar qui passe par ici ? et n'es-tu pas de sa suite ?

RODOLPHE, *se levant au nom de Waldemar.* Waldemar ? Non, je ne lui appartiens pas ; mais je le connais depuis longtemps. Serait-il revenu de Palestine ? doit-il passer par ici, et où va-t-il donc ?

L'ERMITE. Il y a déjà trois mois qu'il est de retour : il a rapporté de grandes richesses ; il en fait du bien aux pauvres, et ne me renvoie jamais sans aumône. Un de ses gens m'a dit hier qu'il devait aller à Aix pour voir le couronnement de l'empereur. J'ai cru que c'était lui qui passait, et je voulais le prier de me faire la charité.

RODOLPHE. Je te la ferai aussi bien que lui. (*Lui donnant une pièce d'or.*) Prends et procure une fois du plaisir à ton vieux corps ; réjouis-toi, fais bonne chère.

L'ERMITE. J'en ferai le sacrifice à Dieu ; je nourrirai les voyageurs afin qu'ils prient pour toi et que tu sois heureux. Dans ma solitude, je fuis les plaisirs, je me prive des joies de ce monde pour mieux posséder dans l'autre le bonheur éternel.

RODOLPHE. Est-ce que Waldemar habite près d'ici ?

L'ERMITE. A deux lieues plus bas, dans cette forêt, se trouve son château ; il l'a acheté des seigneurs de Vétéravie pour une grosse somme. C'est un respectable vieillard. Il est béni de toute cette contrée : il est puissant, et pourtant il est bon ; il n'opprime jamais le faible et vient au secours de tous les infortunés. Il s'est fait bâtir, sur le bord de la rivière, une petite maison, retraite aussi humble que mon ermitage. Il ne laisse point passer une belle soirée d'été sans venir s'y pro-

mener ; il y prie le Seigneur, et souvent il y passe la nuit. Les indigents, les malheureux peuvent en approcher librement. Je suis allé le voir souvent ; il m'a quelquefois retenu des heures entières, et m'a conté de la manière la plus affable tous les combats qu'il a livrés en Palestine pour le salut des chrétiens.

RODOLPHE. Puisqu'il aime tant la solitude et la tranquillité, pourquoi va-t-il aux fêtes du couronnement ?

L'ERMITE. Il n'y va pas chercher les jouissances du vice ou celles de la vanité ; il fait ce voyage dans de meilleures intentions. Les chevaliers de son voisinage se livrent à toutes sortes d'excès ; ils tourmentent les moûtiers, rançonnent les villes, et foulent le pauvre. Il veut représenter ces désordres au nouvel empereur pour qu'il y porte remède, pour que chacun puisse, sans trouble, cultiver ses champs et jouir de ses travaux.

RODOLPHE. Tu as raison, c'est un vieillard respectable. Je le connais depuis longtemps; j'ai été son frère d'armes en Palestine. Puisque je passe si près de son château, je ne puis me dispenser de lui rendre visite. Attends-moi ici ; je ne tarderai pas à revenir. Tu me conduiras à sa petite maison ; je veux lui causer une agréable surprise, et fêter cette heureuse soirée dans nos embrassements.

L'ERMITE. Si tu donnes quelque joie à ce bon vieillard, le ciel t'en récompensera. Va prévenir ton monde ; j'attends.

Rodolphe courut vers ses gens, leur ordonna de décharger les chevaux, de les desseller ; ensuite il appela son ami Pierre.

RODOLPHE. T'imaginerais-tu?...

PIERRE. Je sais tout. Mon oreille entend de loin tout ce qu'elle veut entendre.

RODOLPHE. Comment vais-je m'y prendre maintenant? L'ermite m'assure que le vieillard doit aller aussi au couronnement. S'il est encore en possession du fatal chapeau, je suis perdu !

PIERRE. Cela serait possible.

RODOLPHE. Alors, ni toi ni ton Belzébuth vous ne pouvez m'être d'aucun secours ?

PIERRE. Non, nous ne le pouvons pas.

RODOLPHE. Alors, il ne tient qu'à lui de me couvrir de honte aux yeux de la noblesse assemblée, ou du moins d'empoisonner toutes mes jouissances... L'un de nous deux ne doit pas aller au couronnement !

PIERRE. Il est naturel que le vieillard reste chez lui.

RODOLPHE. Tu approuves ma résolution ?

PIERRE. Sans doute. Que l'ermite te conduise à sa petite maison ; et si tu l'y trouves, fais-lui payer le prix de tous les maux qu'il t'a causés.

RODOLPHE. Il faut que tu viennes avec nous, pour m'avertir dans le cas où tu sentirais la présence du chapeau.

Dès que le soleil s'inclina vers l'horizon, Rodolphe et Pierre, accompagnés de l'ermite, descendirent par la forêt au château de Waldemar ; le vieux solitaire tâchait de leur accourcir le chemin en racontant de pieuses histoires, qui n'édifiaient point ces méchants. Le soleil se couchait dans toute sa pompe au moment où ils passèrent devant le manoir de Waldemar. Pierre s'approcha de Rodolphe.

— Je sens l'influence du chapeau, lui dit-il ; elle s'étend sur tout le château : c'est là qu'il est caché. Avance coura-

geusement vers la petite maison ; et si tu y trouves le vieillard, tu peux faire ce que bon te semblera sans obstacle.

La petite solitude de Waldemar se découvrit alors à leurs yeux. Située au bas du vallon, elle était agréable et romantique. Une haute futaie s'élevait au-dessus ; on y descendait par les détours d'un sentier étroit bordé d'églantiers et d'autres arbrisseaux qui prêtaient aux passants un ombrage délicieux.

RODOLPHE, *à l'ermite et à Pierre.* Je veux aller seul, pour mieux le surprendre. Attendez-moi dans ce bosquet, à gauche.

L'ERMITE. Je t'envie ce plaisir. Suis le sentier, il te conduira jusqu'à la maisonnette. Tu trouveras sûrement le chevalier, car la porte est ouverte.

Rodolphe descendit ce sentier de la paix. A chacun de ses détours était la statue d'un saint avec un prie-Dieu ; mais le meurtrier ne pria point, et passa son chemin sans être ému. Enfin il arriva à la maisonnette : elle était ouverte ; il entra et vit Waldemar, la tête nue, à genoux devant un autel. Il priait avec tant de ferveur qu'il n'entendit point Rodolphe s'approcher.

RODOLPHE. Waldemar ?

WALDEMAR, *effrayé et regardant Rodolphe.* Que veux-tu, chevalier ?

RODOLPHE. Je viens compter avec toi, je viens te demander raison de tout le mal que tu m'as fait. Est-ce que tu ne me reconnais plus ?

WALDEMAR. N'es-tu point Rodolphe?

RODOLPHE. Je le suis.

WALDEMAR. Oh! sois le bienvenu ! Si les tourments de l'âme te harcèlent, si le remords déchire ta conscience,

viens te joindre à moi; le ciel t'exaucera comme il m'a exaucé. Tu viens chercher une satisfaction dont tu me trouves occupé. Chaque jour je demande pardon à l'Éternel d'avoir causé la mort d'Agnès, de t'avoir poursuivi avec une haine irréconciliable. L'Éternel m'a entendu; la paix habite dans mon cœur; pardonne-moi à ton tour, et je mourrai content.

RODOLPHE. Jamais! Je te traiterai comme tu m'as traité, je te rendrai mesure pour mesure; il me faut une autre satisfaction que celle que tu proposes: il faut que tu meures!

WALDEMAR. Tu pourrais égorger un vieillard désarmé?... Il faut que je meure?

RODOLPHE. Oui, que tu meures. Le pouvoir du chapeau ne te protége plus.

WALDEMAR. Ne suis-je pas sous la protection de Dieu?

RODOLPHE. Il juge chacun selon ses œuvres. (*Il lui plonge un poignard dans le cœur.*)

WALDEMAR. Il nous jugera. (*En expirant.*) Il nous jugera!

Sans s'arrêter plus longtemps, Rodolphe retourna sur ses pas, trouva ses compagnons étendus sur l'herbe et leur cria :

— Partons!

L'ERMITE. Pourquoi reviens-tu sitôt?

RODOLPHE. Le chevalier est malade; il dort, je n'ai pas voulu le réveiller.

PIERRE. Dort-il bien?

RODOLPHE. Très-bien, très-bien!

Ils remontèrent dans la forêt. En passant près d'une

haie, Rodolphe en tira un pieu dont il frappa un grand coup derrière lui.

PIERRE. Que fais-tu donc?

RODOLPHE. Je me mets à l'abri des indiscrétions. L'ermite aurait pu parler et me trahir.

PIERRE, *regardant l'ermite sans mouvement.* Il dort bien aussi, celui-là ! Il ne dira à personne où il nous a conduits.

RODOLPHE. Porte-le dans la maisonnette, mets-lui à la main le poignard qui traverse le cœur de Waldemar : on croira que c'est lui qui l'a tué.

PIERRE. A merveille ! Il faudra bientôt que je prenne leçon de toi. Le disciple fait honneur au maître.

XLVIII

Le lendemain, Rodolphe se remit en voyage chargé d'un double meurtre; mais il ne sentait pas le fardeau, et se félicitait de s'être enfin délivré d'un dangereux ennemi. Il arriva heureusement à Aix-la-Chapelle, et attira les regards de toute la ville. Le bruit de sa magnificence extraordinaire, de sa libéralité sans bornes, parvint bientôt jusqu'à la cour. Sa figure, qui conservait presque toute sa beauté, fut l'objet de l'admiration des dames et de l'envie des chevaliers. Enfin l'on célébra le couronnement. Rodolphe en augmenta la pompe; il marchait avec les grands auprès du monarque. Dans le tournoi que donnèrent les chevaliers en l'honneur du nouvel empereur, Rodolphe, en dépit de la valeur de ses concurrents, remporta le prix de la joûte.

Il était assis au festin, à côté de l'empereur; des

princes, des comtes buvaient à la santé du vaillant Rodolphe; tout à coup un grand tumulte se fit entendre dans le vestibule : le peuple força la garde et se précipita dans la salle. La foule se pressa autour de Rodolphe. Une main livide s'étendit par-dessus son épaule, et posa devant lui un plat couvert.

— Vainqueur dans le tournoi, criait une voix à ses oreilles, vainqueur de l'innocence, meurtrier des jeunes filles, meurtrier des vieillards, mange et rassasie-toi !

Il se retourne et voit auprès de lui Marie avec l'ermite ; il tombe, pâle comme la mort ; et tous les assistants, étonnés de cette singulière apostrophe, attachent les yeux sur lui.

MARIE. Eh bien, Rodolphe, tu ne veux pas toucher à ce mets que je t'apporte de si loin ? Essaye au moins d'en goûter !

Il poussa le couvercle, et la tête du chevalier Ivan, déjà défigurée par la putréfaction, lui montra ses dents menaçantes. A cette vue, l'empereur et l'impératrice se levèrent : tous les convives imitèrent leur exemple, et Rodolphe resta seul à sa place, immobile comme une statue.

L'EMPEREUR. Que veut dire cette apparition? Religieuse, pourquoi viens-tu troubler notre joie par tant d'horreur ?

MARIE. Il l'a mérité ! mille fois mérité! (*Aux pieds de l'empereur.*) Je demande vengeance et justice.

RODOLPHE. Seigneur, elle est insensée.

MARIE. Non, je ne le suis pas ! Il est vrai que l'excès de mes douleurs m'avait ôté la raison, mais l'espoir de la vengeance me l'a rendue. Voici des témoins qui déposeront pour moi.

Rodolphe tourna ses regards et vit les hommes qu'il avait chargés de garder Marie, et qui, touchés de compassion pour cette infortunée, avaient manqué de foi à leur maître.

Alors Marie fit à l'empereur le récit de l'infâme attentat commis par Rodolphe. Elle déclara tout avec franchise, se nomma criminelle, et demanda le châtiment du meurtrier d'Ivan. Quand elle eut achevé, l'ermite s'avança. Ses cheveux blancs, sa blessure encore saignante, témoignèrent en sa faveur; il fit le tableau de l'affreux assassinat de Waldemar.

— Ils me croyaient mort, dit-il, mais je sentais déjà revenir mes sens, lorsque son valet me traîna dans la petite maison. Il mit le poignard dans ma main pour me déshonorer même après ma mort. Je ne tardai pas à reprendre entièrement connaissance, et à pouvoir publier son crime. On m'adressa à la Chambre de Spire, et c'est elle qui m'envoie à vous. O grand empereur, j'ai rencontré cette religieuse en route; elle a charitablement pansé ma blessure; de mon côté, j'ai tâché de consoler son âme. Je joins mes prières aux siennes pour demander vengeance de cet insigne meurtrier.

A ces mots, un morne silence régna dans l'assemblée : tous les yeux se fixèrent sur l'empereur; toutes les oreilles attendirent son jugement. Il jeta un regard de compassion sur les accusateurs et un regard de colère sur le coupable.

— Malheur! s'écria-t-il, malheur à celui qui a pu commettre un tel crime!

— Malheur! malheur! répétèrent toutes les voûtes du palais.

— Malheur! malheur! répétèrent toutes les rues de la ville.

— Il m'est cruel, continua l'empereur, de commencer mon règne par une punition; mais l'énormité du crime exige un prompt exemple. J'ai juré à Dieu de protéger l'innocence et de venger le meurtre : je dois remplir mon serment. Nobles de l'empire, c'est à vous de le juger. Je me démets du droit de faire grâce. Si vous le trouvez coupable, condamnez-le d'après les lois. Gardes, conduisez-le dans la tour.

Pendant qu'on menait Rodolphe en prison, des cris de joie éclatèrent de toutes parts; chacun se louait d'avoir un empereur qui témoignait un si vif amour de la justice. Rodolphe ressemblait à un homme troublé par des rêves accablants, et qui fait de vains efforts pour se réveiller. Déjà il approchait de la tour qui devait le recevoir, lorsqu'une troupe de gens à cheval s'élança dans la rue, dispersa le peuple et les soldats, environna le prisonnier et disparut avec lui. Les murs de la ville étaient déjà bien loin derrière eux lorsque Rodolphe revint enfin à lui-même. Il reconnut Pierre à leur tête, et l'appela.

PIERRE. Maître, le péril était grand aujourd'hui : je n'avais pas de temps à perdre pour te sauver de l'échafaud.

RODOLPHE. Il me semble encore que je rêve; je ne puis encore m'expliquer ce qui m'est arrivé depuis une heure. Mais, bien que tu sois mon libérateur, j'aurais des motifs de me fâcher contre toi. Pourquoi ne m'as-tu pas averti? Pourquoi avoir souffert, sans me prévenir, qu'on me couvrît d'une honte que je ne puis laver, d'un opprobre qui souillera mon nom éternellement?

PIERRE. Tu demandes des choses impossibles. Je peux satisfaire tes vœux, mais je ne puis en détourner les conséquences. Je peux seconder, je peux commettre un meurtre en ton nom; mais je ne puis pas empêcher que le mal ne soit le prix du mal. Si tu mets le feu à une maison, tu ne dois pas être étonné que les flammes éclatent à travers les toits ; si tu commets un meurtre, dois-tu trouver étrange d'entendre crier malheur sur le meurtrier ?

RODOLPHE. Que vais-je devenir à présent ?

PIERRE. Ils te chercheront et ne te trouveront pas ; tu seras mis au ban de l'empire, mais personne ne voudra te poursuivre. En attendant, tu vivras tranquille dans ton château, et tu te moqueras du reste. Peut-être même arrivera-t-il que quelque pieux évêque prononce contre toi l'excommunication. Mais que t'importe ? tu ne t'inquiètes guère d'une âme qui ne t'appartient plus ?

RODOLPHE. Quand tout se passerait comme ton amitié me le prophétise, ma réputation, mon honneur n'en seraient pas moins perdus. Jadis, tout le monde m'estimait ; à présent, tous vont me mépriser ; autrefois, les chevaliers se faisaient une gloire de s'asseoir à ma table, de prendre part à mes fêtes ; maintenant, ils passeront devant mon château sans s'arrêter, et m'abandonneront à la solitude, qui m'est insupportable. O Pierre ! n'as-tu point de baume pour cette blessure ?

PIERRE. J'en ai. Personne ne voudra plus t'estimer ni t'honorer ; mais on te redoutera, mais on te flattera par crainte. En te voyant passer, les religieuses te béniront ; quand tu t'approcheras du monastère, elles

demanderont ta protection. Qu'importe que ces démonstrations partent du cœur, pourvu que tu parviennes à ton but! Ne te chagrine pas, n'anticipe pas sur les événements : ils arrivent assez d'eux-mêmes. Ne t'occupe que du présent, tu ne craindras pas l'avenir.

C'était par de semblables discours que Pierre s'efforçait de rassurer Rodolphe. Tantôt le chevalier saisissait ses consolations, tantôt il les repoussait. Ce n'était pas le remords qui tourmentait son âme, mais le regret d'avoir perdu son honneur et sa réputation : l'impossibilité de les recouvrer jamais le mettait en furie. Il ne voulait pas devenir meilleur, il ne voulait pas faire le bien, mais il voulait paraître l'avoir fait, et c'était une torture infernale pour son âme que Marie lui eût arraché le masque devant toute la noblesse d'Allemagne.

Plus il approchait de son château, plus sa mauvaise humeur s'augmentait; elle fut à son comble lorsqu'il vit clairement qu'on le détestait, lorsqu'il entendit de ses propres oreilles qu'on l'appelait le meurtrier des religieuses, l'assassin des vieillards. Il trouva son château désert; Jeanne n'accourut pas à sa rencontre, ses enfants ne vinrent pas au-devant de lui.

— Où est Jeanne? dit-il à un vieux domestique qui se présenta seul; où sont mes enfants?

LE DOMESTIQUE. Lorsque la nouvelle de ton horrible action parvint dans ces lieux, ta femme éplorée les prit dans ses bras et s'enfuit avec eux dans un monastère. Ses serviteurs et les tiens se dispersèrent, parce qu'il n'y avait plus personne pour les payer ni les nourrir, parce qu'on te croyait envoyé à l'échafaud. Je suis

demeuré seul ici pour garder ce qui t'appartient, et pour le remettre à ceux qui auraient droit de réclamer.

RODOLPHE, *à Pierre.* Eh bien, Pierre, que dis-tu de ce commencement ?

PIERRE. Qu'il passera comme un orage. (*Au domestique.*) Va-t'en, vieillard, va-t'en rassembler les domestiques. Annonce-leur le retour de leur maître. Ce qu'on a dit est une imposture.

LE DOMESTIQUE. Quel bonheur pour toi et pour nous, si cela est ainsi !

RODOLPHE. Me voilà donc abandonné de tout le monde ! Ce mot terrible : *Malheur !* ce mot que l'on a prononcé sur moi au couronnement retentit seul à mes oreilles !

PIERRE. Tranquillise-toi. Tu demandes de la société ? tu en auras une aujourd'hui, aussi amusante et joyeuse que tu puisses la désirer. Je vais tout préparer pour la recevoir.

Rodolphe se mit à la fenêtre et vit avec satisfaction ses domestiques se rassembler peu à peu et rentrer dans le château. Au soleil couchant, il y arriva des étrangers ; ils étaient au nombre de treize. Ils venaient, disaient-ils, des bords du Danube, et demandaient l'hospitalité. Rodolphe les reçut avec empressement ; il reprit bientôt sa gaieté dans leur compagnie. On passa une part de la nuit à boire, et le chevalier était ivre quand il alla se mettre au lit. Lorsqu'il se réveilla, le soleil était déjà élevé. Empressé de revoir sa chère Jeanne, il appela le vieux domestique.

RODOLPHE. Prends un cheval et cours au monastère

où ma femme s'est retirée; dis-lui que je suis revenu et que je l'attends avec mes enfants.

LE DOMESTIQUE. Avec bien du plaisir. Oh ! qu'il fera bon demeurer au château, si une fois elle y rentre...

Le domestique partit, et Rodolphe, en attendant, s'entretint avec Pierre. Celui-ci le consola, et lui promit encore de nouveaux contentements. Il était déjà plus de midi, déjà l'on attendait le dîner, lorsque le domestique arriva seul.

— Jeanne ne reviendra plus, dit-il. Hier elle s'est faite religieuse, hier elle a prononcé ses vœux. J'ai eu bien de la peine à lui parler. Elle te salue, et te conjure de te repentir de ta vie scandaleuse, d'entrer comme elle dans un cloître, afin qu'elle te retrouve un jour dans l'autre vie.

RODOLPHE. Et mes enfants, où sont-ils ?

LE DOMESTIQUE. Une servante doit avoir des gages, dit-elle; à plus forte raison une épouse fidèle. Elle a pris ses enfants en dédommagement de la perte de son honneur et de sa réputation; elle les a remis entre les mains d'un homme plein de religion qui les élèvera dans la crainte du Seigneur. Tu ne sauras jamais leur séjour, de peur qu'ils ne suivent ton exemple et qu'ils ne se perdent comme toi. Et moi aussi, mon maître, il faut que je prenne congé de vous. Je vais me retirer dans quelque solitude tranquille pour y servir mon Dieu; je ne le pourrais pas dans ce château.

RODOLPHE. Comment ! tu voudrais me quitter ?

LE DOMESTIQUE. Je le dois. J'ai déjà un pied dans la tombe; il me faut songer à mon salut, et je le hasarderais trop si je demeurais ici : j'y serais, malgré moi,

l'instrument du vice. Lorsque, dans votre enfance, je vous berçais sur mes bras, que je vous voyais croître en honneur et en vertu, je me disais : « Il te nourrira, il te récompensera de tes longs services auprès de son père ! » Mais il en est arrivé autrement. L'homme propose et Dieu dispose. Mon maître, sauvez votre âme, car, pour votre réputation, elle est perdue sans retour! Je vais prier pour vous. Songez à votre fin! (*Il se retire tristement.*)

RODOLPHE, *le suivant de l'œil.* Oui, sans doute, à ma fin... J'ai comme toi un pied dans la fosse... Pierre, combien y a-t-il que le contrat est signé?

PIERRE. Tu t'occupes de semblables misères? Peine perdue. Ces choses-là vont seules. Jouis tant que tu pourras jouir.

RODOLPHE, *lui montrant sa main vide.* Prends ce qu'il y a là dedans.

PIERRE. Laisse-moi faire, je me charge de te procurer de l'amusement. N'enfante point de mélancolie. Aujourd'hui même tu vas te réjouir. J'ai invité tes voisins : ils viendront tous.

RODOLPHE. Ils ne viendront pas...ou, s'ils viennent, ce sera pour prendre congé de moi, comme mon vieux serviteur. Et Jeanne m'abandonne aussi! Jeanne pour qui je suis devenu ce que tu me vois...

PIERRE. Oublie-la comme elle t'oublie. Il y a d'autres filles par le monde. Mettons-nous en route, nous en trouverons plus qu'il n'en faut.

RODOLPHE. Nous approchons de la fin... Oui, oui, tu as raison, bon vieillard, c'est à notre fin : hélas! c'est à notre fin que nous touchons tous deux!

Il ne fallut pas à Pierre de longs discours pour tranquilliser son maître et pour résoudre ses doutes. Rodolphe attendait ses hôtes avec impatience : ils arrivèrent. C'étaient des connaissances du voisinage. Ils le félicitèrent de son heureuse arrivée, se rappelèrent dans leurs longs compliments les joyeuses soirées qu'ils avaient passées avec lui, et se gardèrent bien de faire aucune mention du bruit sinistre qui s'était déjà répandu dans toute la contrée. Pierre s'empressa de remplir les coupes, elles passèrent à la ronde, et la gaieté anima bientôt les convives. Rodolphe voulait ensevelir sa douleur dans le vin ; il n'épargna pas les flacons, et fut bientôt le plus joyeux de toute la troupe. Ainsi s'écoula cette soirée, ainsi s'écoulèrent les suivantes. Pierre amenait toujours bonne compagnie. Rodolphe se donna tout entier au plaisir de vider des coupes. Il était rarement à jeun, et ne sortait plus de son château. Il ignorait ce qui se passait au dehors, et ses amis ne lui rapportaient jamais rien de désagréable. Si parfois sa conscience se troublait, s'il était tourmenté par la crainte de l'avenir, il demandait du vin, et souvent il noyait seul dans les flots de cette liqueur ses réflexions importunes.

XLIX

Déjà l'hiver rigoureux désolait les champs, la bise piquante fixait le givre sur les vitraux du château gothique, lorsqu'un soir Rodolphe fit apporter des flacons pour s'égayer avec sa société. Les convives ordi-

naires étaient rassemblés ; mais bientôt on entendit des chevaux qui entraient dans la cour, et ensuite des gens qui montaient l'escalier. Les convives s'effrayent, se regardent, et demandent qui peut venir si tard...

— Qui que ce puisse être, dit Rodolphe, il sera le bienvenu, et trinquera avec nous.

La porte s'ouvrit : un vieux et respectable ecclésiastique se présenta. De la main gauche il tenait un cierge allumé et de la droite un crucifix.

— Les bons esprits louent le Seigneur, dit-il; les mauvais disparaissent à son nom puissant !

Soudain tous les convives prirent la fuite; Pierre lui-même s'éclipsa avec tous les domestiques. Toutes les lumières s'éteignirent, excepté le cierge du prêtre ; et Rodolphe, debout, resta seul devant lui.

LE PRÊTRE, *à Rodolphe stupéfait.* Tu es donc encore du nombre des vivants? tu n'es pas un esprit?

RODOLPHE. Respectable vieillard, pourquoi me fais-tu cette question ?

LE PRÊTRE. Parce que je te trouve avec des esprits.

RODOLPHE. Des esprits? Tu vois mon étonnement! C'étaient des connaissances du voisinage qui viennent me voir tous les soirs.

LE PRÊTRE. Et pourquoi se sont-ils enfuis, pourquoi ont-ils disparu quand je les ai salués?

RODOLPHE. C'est ce que je ne comprends pas.

LE PRÊTRE. Malheureux enfant égaré, perdu peut-être! il est temps que je t'ouvre les yeux. Puisse le ciel bénir la démarche que je hasarde à la sollicitation de Jeanne, ma pénitente ! Tes amis sont des démons, tu es

en liaison coupable avec eux. Sois sincère et confesse tes péchés.

RODOLPHE. Oui, je suis en liaison avec eux.

LE PRÊTRE. Je vais essayer si je pourrai te sauver. Depuis trois mois, tu passes pour mort dans tout le canton. Depuis ce temps, aucun être vivant n'habite plus ton château. Le bruit général est que, le lendemain de ton départ d'Aix-la-Chapelle, le diable t'a emporté visiblement et t'a déchiré dans les airs. C'est depuis cette époque aussi que ton château est devenu sa demeure. Moi-même j'ai vu souvent, de ma cellule, ses fenêtres s'illuminer tout d'un coup; j'ai souvent entendu le bruit d'une assemblée de buveurs, et je n'ai pu douter que ce ne fût un jeu du démon, car, maintes fois, des dragons enflammés rampaient autour des toits et se précipitaient du haut des combles. Plusieurs personnes, à la vérité, t'ont vu souvent, pendant le jour, regarder par la fenêtre et te promener dans le jardin; mais elles ont évité ton approche, elles n'ont osé te parler. Jeanne, qui est à présent une pénitente en larmes, entrée en grâce devant le Seigneur, m'a conjuré hier de pénétrer dans le château pour m'assurer de la vérité; de me munir de choses saintes, de chasser les esprits, et de te sauver si tu vivais encore en leur compagnie. Ame prophétique, ton pressentiment ne t'a pas trompée! Dieu m'a peut-être préparé par là le bonheur de ramener du désert une brebis égarée. Oh! que sa joie sera grande! Il l'a dit lui-même : « Il y a dans les cieux plus de joie pour un pécheur qui se repent, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. » Mon fils, veux-tu me suivre?

RODOLPHE, *tremblant*. Je le veux.

LE PRÊTRE. Veux-tu te repentir de ta vie criminelle, revenir à la vertu, abjurer l'alliance de Satan et renouveler celle de Dieu?

RODOLPHE. Oui, je le veux.

LE PRÊTRE. Que la grâce du Très-Haut soit avec toi! Jusqu'à ce qu'elle t'arrive, je ne cesserai de prier.

RODOLPHE. Tu penses que je pourrais me sauver encore?

LE PRÊTRE. Place ta confiance en Dieu; rien ne lui est impossible.

RODOLPHE. Tu ne sais pas tout! Tu me crois seulement un débauché, un voleur, un meurtrier : je suis plus que tout cela... depuis onze ans j'appartiens au démon. Dans le délire d'une passion fougueuse, je lui ai vendu mon âme; il a dans ses mains l'écrit signé de mon sang. Quand l'année sera révolue, il viendra réclamer son bien.

LE PRÊTRE. Misérable, tu as vendu ce que Dieu avait racheté par tant de souffrances! Oui, malheureux, tu es tombé dans un profond abîme; je pleure ta chute, et ma main ne peut t'atteindre. Mais la religion peut encore t'offrir un secours qui te rouvre le chemin du ciel.

Le prêtre se prosterna la face contre terre : il pria longtemps et tout bas; ensuite il se releva et commença l'exorcisme. Je n'ose transcrire les puissantes paroles avec lesquelles il commanda à Satan de paraître. Pendant qu'il les proférait, des éclairs brillèrent, le tonnerre gronda, la terre trembla, les murailles s'ébranlèrent, le toit du château menaçait de s'écrouler; mais

le prêtre continua la conjuration. En vain des fantômes épouvantables traversèrent la chambre à grand bruit; en vain les vents rugirent et soulevèrent les habits de l'exorciste. Lorsqu'il eut fini, Belzébuth, tremblant et le front baissé, sortit de dessous la terre. Il tenait le rouleau de parchemin. Le prêtre étendit son bras sur Rodolphe.

BELZÉBUTH. Élu du Seigneur, qu'ordonnes-tu?

LE PRÊTRE. Lion rugissant, qui rampes dans les ténèbres pour surprendre les hommes, rends ta proie!

BELZÉBUTH. J'ai pris ce qu'il m'a offert lui-même. J'ai rempli exactement les conditions du pacte, et j'espère que de son côté il me tiendra parole.

LE PRÊTRE. Regarde! Il vit encore; il est encore entre les mains de celui qui t'a créé et qui t'a condamné. Il se repent; il veut marcher au ciel par le sentier étroit, et quitter la voie large qui mène à l'enfer. Je lui servirai de guide.

BELZÉBUTH. Quel sera le garant de sa résolution?

LE PRÊTRE. Lui-même.

BELZÉBUTH. Mais s'il manque à sa parole? S'il te trompe comme il m'a trompé?

LE PRÊTRE. Alors Dieu le jugera, et non pas moi.

BELZÉBUTH, *mettant le contrat aux pieds du prêtre.* Alors je rentrerai dans mes premiers droits et j'exigerai ce qu'il m'a promis.

LE PRÊTRE. Retire-toi, retire-toi!

BELZÉBUTH. Qui restituera ce que j'ai volé pour lui?

LE PRÊTRE. Il y emploiera tout ce qu'il possède encore, et il payera de ses prières ceux qu'il ne peut satisfaire autrement.

BELZÉBUTH. Qui tarira les larmes de l'innocence abusée ?

LE PRÊTRE. Son repentir.

BELZÉBUTH. Qui vengera le sang qu'il a répandu ?

LE PRÊTRE. La pénitence.

BELZÉBUTH. Qui jugera son âme ?

LE PRÊTRE. Ses actions à venir.

Belzébuth disparut en hurlant ; et Rodolphe, profondément touché, tomba aux pieds de son libérateur. Il lui témoigna la plus vive reconnaissance, promit de se convertir sérieusement, et se laissa conduire dans un monastère. On l'y reçut avec compassion ; on l'instruisit dans les pratiques de la pénitence ; on lui montra le véritable chemin du salut.

L'abbé se chargea de disposer de ses biens temporels, et rendit avec intégrité tout ce qui pouvait être restitué. Il alla lui-même trouver l'empereur à Worms, où la cour se trouvait alors, lui raconta l'affreuse histoire de Rodolphe, implora la grâce du coupable, et l'obtint sous condition que, par un repentir sincère et par de bonnes œuvres, il expierait le sang de ses victimes et les larmes de l'innocence. Le ban de l'empire fut levé, et Rodolphe rentra dans la société des hommes libres.

Pour satisfaire le plus tôt possible à la décision de l'empereur, pour apaiser les âmes des morts, l'abbé vendit tous les biens du pénitent. Du prix de cette vente, on devait bâtir une nouvelle église pour les religieuses, qui lui avaient déjà pardonné ; on devait en outre construire, en l'honneur de sainte Barbara, un monastère dont les habitants seraient tenus de chanter

chaque jour un *De profundis* et de célébrer un service pour le repos de l'âme de ceux dont il avait causé la mort. C'est ainsi que Rodolphe obtint l'absolution de tous ses péchés. Il ne lui resta rien de ses grandes richesses; elles furent consacrées à des actes pieux jusqu'à la dernière obole.

Son zèle fut d'abord très-vif, sa piété très-constante; il priait avec ferveur le Dieu qu'il avait si horriblement offensé, si souvent méconnu. Prêtres et laïques étaient édifiés de sa conversion. Ils croyaient fermement que Rodolphe deviendrait un jour l'apôtre du règne miraculeux du Très-Haut; mais malheureusement il ne le devint pas. Son âme tenait encore trop fortement aux jouissances de la terre ; les passions n'étaient qu'endormies dans son cœur, elles s'y réveillèrent avec violence. Il essaya d'abord de les combattre; mais la vie monotone du cloître, les prières continuelles, les mortifications journalières l'emportèrent bientôt sur la résolution d'y servir Dieu le reste de ses jours. Quelquefois, mais trop rarement, son repentir avait le sentiment profond de ses crimes; mais, en général, ce n'était qu'une pénitence de commande, ce n'était que cette même crainte qu'il avait commencé à sentir dans le monde lorsque le vin ne troublait pas sa raison. La cause n'en existait plus, et le contrat de Belzébuth avait été brûlé publiquement dans le monastère. Il était rétabli dans l'alliance de Dieu et des hommes. Il n'avait plus rien à redouter; il avait au contraire beaucoup à espérer. Sa jeunesse était, à la vérité, passée; mais il n'avait pas quarante ans, et pouvait par conséquent se promettre encore vingt années de jouissance. Le luxe, les grandeurs, les

plaisirs des sens n'étaient plus l'objet de ses vœux : il n'avait d'autre ambition que la félicité domestique, la douceur d'une vie privée auprès d'une épouse belle et vertueuse, dans un cercle d'amis fidèles. Voilà le bonheur dont il se flattait dans ses rêves, dont il se berçait à son réveil. Il se proposait de servir Dieu dans le monde comme dans le cloître, et de ne jamais retomber dans les affreux égarements de sa vie passée.

L

Lorsque l'aimable printemps revint épanouir tous les cœurs, lorsque les arbres commencèrent à se revêtir de feuillage, lorsque se ranima la nature entière, Rodolphe entendit chanter les oiseaux dans le prochain bocage; il les vit s'ébattre devant sa fenêtre et jouir de leur douce existence; chaque jour il trouvait à cette image un charme nouveau; il ne pouvait plus résister à la voix de la liberté : il résolut de quitter sa prison et de se réjouir avec toute la nature. Pour ne pas affliger ses bienfaiteurs, il eut recours à l'hypocrisie, et leur cacha son véritable dessein. Un jour donc, abordant le père abbé, il le pria de l'entendre.

— Avant que je me fusse livré à mes plus grands désordres, dit-il, je fis au Seigneur le vœu d'aller en Palestine visiter son tombeau, et de lui offrir mes prières sur le lieu même de ses souffrances. J'avais tout à fait oublié mon serment; il pèse aujourd'hui sur ma conscience. Daigne me permettre, ô mon père, d'acquitter ce premier vœu avant de prononcer celui qui doit me consacrer tout entier à l'Éternel. Je reviendrai

dans trois ans, et je te rapporterai sa bénédiction de la terre sainte.

Un pèlerinage au tombeau du Christ était, en ce temps-là, l'œuvre la plus méritoire que pussent faire les hommes. Aussi la résolution de Rodolphe causa-t-elle beaucoup de joie au pieux abbé.

— Va, mon fils; va en paix, lui dit-il; sois constant dans ton repentir, dans ta pénitence, et tu reviendras réconcilié avec Dieu.

Il remit alors à Rodolphe deux pièces d'or et il ajouta :

— Ne t'en sers que dans la dernière nécessité. Tu auras bien plus de mérite si, durant ton long voyage, tu peux ne vivre que d'aumônes, et si, à ton arrivée à Jérusalem, tu consacres cet or au Seigneur.

Joyeux comme l'oiseau dont un hasard vient d'ouvrir la cage, Rodolphe sortit pour la première fois de la porte du couvent. Il précipita ses pas, afin de s'éloigner plus tôt d'une prison où il avait langui pendant quatre mois. Lorsqu'il cessa d'en apercevoir les tours, il se coucha sur le bord du Rhin. Le fleuve poissonneux coulait mollement à ses pieds. Légèrement effleurée par le vent d'ouest, son onde caressait doucement le rivage; au lieu que lorsque ses flots sont poussés par le sud-est orageux, ils font à ses bords des brèches irréparables, et ne cessent d'en miner les fondements. Dans le bassin que le courant formait en cet endroit, des troupes de petits poissons venaient, tout près de la surface, jouer aux rayons du soleil, et saisissaient avidement les fleurs que leur jetait Rodolphe. Sur la gauche se déployait à ses yeux une grande plaine où des

hommes et des animaux, les uns jouissant nonchalamment de leur existence, les autres occupés à labourer péniblement la terre, offraient dans un agréable contraste le tableau du travail et du loisir. L'alouette chantait au-dessus de sa tête; autour de lui, les autres oiseaux animaient les buissons de leurs divers ramages. Il restait assis et paraissait jouir pour la première fois du spectacle de la nature; le simple bourdonnement de la mouche semblait à son oreille un son mélodieux. Rassasié de ces touchants plaisirs, il reprit son bâton et continua sa route.

Mais son cœur ne tarda pas à s'attrister : tous les êtres s'abandonnaient à la joie; chacun trouvait un ami pour lui communiquer son bonheur; lui seul était isolé; il n'avait personne avec qui se réjouir, personne avec qui partager ses chagrins. Se voir abandonné de tous ses semblables; errer dans les régions de la nature sans avoir un être à qui l'on puisse dire : *mon ami !* c'est pour l'homme la plus affreuse destinée. Pour un tel voyageur, chaque déplaisir, chaque infortune est double, parce que personne ne le plaint, parce que personne ne verse un baume charitable dans ses blessures. Un pareil enfant du malheur ne goûte aucune joie, parce qu'il est privé de l'unique source où la puisent les mortels, parce qu'il n'est attendu chez lui par personne à qui son âme réserve ses sentiments, avec qui il puisse à son retour vider la coupe du bonheur. Celui qui n'a jamais éprouvé ce triste sort, celui qui ne fut jamais frappé de ce coup terrible ne saurait s'en former une véritable idée.

Rempli de ces sensations, Rodolphe gagna le grand

chemin. Il avait bien d'autres chagrins encore: il avait existé jusqu'alors dans les plaisirs; il avait été riche et puissant, et n'avait manqué d'aucune des commodités de la vie, d'aucun moyen d'alléger ses peines. Maintenant, il était pauvre, dénué de tout ce qui peut nous aider dans les situations difficiles. Toute sa fortune consistait en deux pièces d'or, auxquelles même il ne devait pas toucher. Il avait faim, et il fallait mendier. La rougeur de la honte couvrit son visage lorsqu'il se vit, en idée, dans l'attitude d'un suppliant. « Que sera-ce donc, dit-t-il en lui-même, quand j'y serai véritablement? »

Le soleil allait se coucher, lorsqu'il arriva auprès d'une chaumière. Après avoir hésité longtemps, il frappe. Une jeune fille, simplement, pauvrement, mais proprement vêtue, lui ouvre la porte. Elle était occupée à natter ses longs cheveux, et avait suspendu cette humble toilette pour ouvrir à Rodolphe. Ses grands yeux bleus lui souriaient avec douceur.

LA JEUNE FILLE. Entrez, bon pèlerin. Si vous voulez coucher ici, ma mère aura soin de vous donner à boire et à manger.

Rodolphe lui tendit la main sans prononcer un mot.

LA JEUNE FILLE, *en souriant*. Pourquoi vos yeux me fixent-ils ainsi ?

RODOLPHE. J'admire en toi la toute-puissance de Dieu.

LA JEUNE FILLE. Vraiment, si je me porte si bien, c'est à lui seul que j'en dois rendre grâce. Entrez : vous êtes bien las... on est si mal debout quand on est las !

Rodolphe entra dans la chaumière qu'il trouva aussi propre, mais en même temps aussi pauvre que ceux qui l'habitaient.

LA JEUNE FILLE. Asseyez-vous donc.

Rodolphe la dévorait des yeux.

LA JEUNE FILLE, *en souriant.* La toute-puissance de Dieu est bien forte en moi, puisque vous ne cessez de la considérer.

RODOLPHE. Jeune fille, tu es belle!

LA JEUNE FILLE. Le fils du voisin me le répète tous les jours; c'est bien dommage que je ne puisse lui en dire autant.

RODOLPHE. Je te souhaite un mari qui sache apprécier ta beauté.

LA JEUNE FILLE. Que Dieu vous récompense de votre souhait! (*La mère entre dans la chaumière.*) Ma mère, je viens d'inviter un hôte; j'espère qu'il sera pour vous le bienvenu.

LA MÈRE. Sans doute. D'où venez-vous, bon pèlerin?

RODOLPHE. Un vœu que j'ai fait me conduit en Palestine.

LA MÈRE. Dieu vous donne des forces pour un si long voyage! Beaucoup y vont, peu en reviennent. Mon mari y est aussi depuis douze ans. Il partit avec les troupes de l'empereur. Si vous le rencontrez, saluez-le pour moi, et dites-lui que sa femme est dans la peine, qu'elle l'attend avec grande impatience. O mon bon seigneur, sans cette fille-là, il y a longtemps que je serais morte de faim...

RODOLPHE. Ma mère, j'envie votre bonheur d'avoir une pareille fille!

LA MÈRE. Elle n'est pas ma fille. Je l'ai prise avec moi il y a dix ans, lorsque sa mère mourut dans notre voisinage. Je l'ai élevée, et elle me paye maintenant de mes peines avec usure.

RODOLPHE. Vous êtes donc bien pauvres?

LA MÈRE. J'ai cette maisonnette, deux chèvres et deux brebis. Si je n'étais pas si vieille et si faible, je pourrais encore gagner ma vie ; mais à présent, mon Agnès travaille pour moi.

RODOLPHE, *en frémissant.* Agnès !

LA MÈRE. Pourquoi vous effrayer ainsi ?

RODOLPHE. J'ai connu autrefois une Agnès.

LA MÈRE. Mon Dieu ! il y a tant d'Agnès par le monde ; mais sûrement il y en a peu qui vaillent la mienne.

Pendant ces propos et quelques autres semblables, les habitantes de la cabane avaient apprêté le repas. Rodolphe, à qui les douceurs de la vie champêtre étaient inconnues, en savourait les délices. La joie rentra dans son cœur et le fit palpiter : en arrêtant ses regards sur la jeune et belle paysanne, il éprouvait des émotions toutes nouvelles. Il se mit à table à côté d'elle ; il mangea avec elle, dans la même jatte, le lait que ses mains avaient préparé, et lui demanda, de l'air le plus passionné, si elle pourrait aimer un homme comme lui. Elle lui répondit naïvement : « Oui ! » et ajouta que, de tous ceux qu'elle avait vus, aucun ne lui plairait davantage.

— Si vous ôtiez ce froc, poursuivit-elle ; si vous laissiez flotter les boucles de votre belle chevelure, vous auriez très-bonne mine, vous auriez l'air d'un chevalier.

— Il causa avec elle bien avant dans la nuit ; et lorsqu'il la quitta pour chercher du repos sur sa couche de paille, il sentit qu'il en était éperdûment amoureux. Mille projets occupèrent sa tête exaltée pendant toute la nuit. Si j'avais seulement cinq cents pièces d'or, se dit-il, j'é-

pouserais cette fille ; j'irais en pays étranger et j'y vivrais heureux.

Le jour suivant, lorsqu'il reprit son bâton et qu'il lui tendit la main pour lui faire ses adieux, elle fondait en larmes.

RODOLPHE. Pourquoi ces pleurs, mon aimable enfant ?

AGNÈS. Parce que vous ne reviendrez plus , et j'aurais pourtant bien envie de vous revoir !

RODOLPHE, *transporté de joie.* Tu me reverras... oui, tu me reverras !

AGNÈS, *pleurant toujours.* En ce cas, revenez donc bientôt, car dans deux mois ma mère veut me marier avec Georges, le fils de notre voisin.

RODOLPHE, *à la vieille.* N'en faites rien, ma bonne mère! n'en faites rien ! Attendez jusqu'à mon retour.

A ces mots, il lui mit dans la main les deux pièces d'or et s'en alla bien vite, car il ne serait jamais sorti s'il n'eût pris d'avance la ferme résolution de partir aussi brusquement.

LI

Rodolphe, parvenu sur le sommet de la colline qui dominait la cabane se retourna, et vit Agnès encore à la porte ; elle lui souhaita par signes un bon voyage et un prompt retour. Le chevalier se coucha sur l'herbe tendre, pour tenir conseil avec son cœur et sa raison. Avec le premier il eut bientôt fait : rempli de l'image de la jeune fille, la posséder était son unique désir ; et il était déterminé à l'épouser. Avec sa raison, le débat ne fut pas aussi court. « Tu peux fort bien l'épouser,

dit celle-ci, et même ta conscience n'aura rien à te reprocher ; mais comment pourras-tu nourrir toi et ta femme? Travailleras-tu avec elle? — Oui, dit son cœur sans hésiter. — Mais sais-tu travailler ? se demanda-t-il à lui-même. Un fardeau que tu n'as pas l'habitude de porter ne te fera-t-il pas bientôt succomber ? ne fera-t-il pas le tourment de tes jours ? n'altérera-t-il pas tous tes plaisirs ? Goûteras-tu quelque bonheur lorsque tu rentreras chez toi harassé de fatigue, dégouttant de sueur, et que tu retrouveras ta femme gémissant sous le poids de sa misère ? lorsque tu seras forcé de lui refuser ce qu'elle désirera le plus vivement, faute d'avoir le moyen de te le procurer ? Ne voudrais-tu que jouir de ses charmes, lui ravir l'innocence, unique bien qu'elle possède, et retomber encore dans cette vie criminelle dont tu n'as pu te retirer que par un miracle ? »

Sa conscience et son cœur même s'élevèrent contre cette idée ; il aimait la jeune fille comme il n'avait jamais encore aimé. Il voulait la rendre heureuse, être heureux avec elle, vivre et mourir dans ses bras. « Veux-tu retourner au monastère, continua sa raison, confesser ta situation au père abbé, et le prier de bâtir une tour de moins, afin de te rendre sur tes biens de quoi te nourrir avec ton Agnès ? Mais l'insensible prêtre ne voudra pas y consentir ; il t'a dévoué au ciel, il ne te rendra plus au monde. Il craindra que tu ne retombes, t'emprisonnera dans une cellule, et tu n'auras aucun espoir d'en sortir. — Veux-tu, se dit-il enfin, pour cette fois encore, appeler ton ami Pierre, lui ordonner de vider le trésor de quelque prince païen et de t'en rapporter autant d'or que tu en auras besoin pour le

reste de tes jours? De bonnes œuvres peuvent effacer de semblables péchés, si toutefois c'est un péché que de prendre le superflu d'un infidèle et de l'empêcher ainsi de persécuter les chrétiens. »

Son cœur souscrivait à cette proposition, mais sa conscience s'y opposa fortement.

Rodolphe se trouvait, par hasard plutôt qu'à dessein, porter encore sur lui le petit havre-sac. Tout le temps de sa retraite, il l'avait laissé dans un coin de la cellule sans y faire la moindre attention. A son départ, il l'avait trouvé commode pour voyager et y avait mis plusieurs choses nécessaires. Si ce fut aussi par hasard ou avec intention qu'il ne l'avait pas vidé avant de s'en aller, c'est ce que je ne saurais dire; il suffit de savoir qu'il l'avait encore. En traversant une lande déserte, il y porta la main et sentit que le livre y était toujours; il l'en tira. A l'instant, il songea que, s'il l'ouvrait à droite, la mère d'Euphrosine se présenterait devant lui. Elle lui avait toujours conseillé le bien; il avait grand besoin de bons avis; il allait ouvrir le livre en tremblant, lorsque son cœur l'arrêta et lui rappela tous les malheurs que cette femme avait accumulés sur sa tête.

— Elle est comme l'abbé, s'écria-t-il, qui vous interdit tous les plaisirs et n'ordonne que des mortifications!

Sa mémoire lui retraça le tableau de tout ce qui s'était passé, et il remit le livre à sa place accoutumée.

La faim le força de doubler le pas. Il errait dans un bois sans pouvoir trouver d'issue, et la nuit le surprit, qu'il n'avait encore ni mangé, ni rafraîchi d'une goutte d'eau sa langue altérée. Il se coucha sous un arbre.

L'extrême fatigue l'empêchait de s'endormir, et la faim le tourmentait de plus en plus.

— Si dans cette extrémité, se dit-il, j'ai recours au seul moyen qui me reste, le père abbé lui-même ne pourrait y trouver à redire.

Il prit vite son livre et l'ouvrit à gauche. Pierre parut sur-le-champ, lui tendit son bâton, et disparut sans lui donner le temps de parler. Rodolphe comprit d'abord l'intention de Pierre. Le bâton avait une forme et des marques qui ne lui étaient que trop connues; il le jeta avec humeur, se recoucha et, malgré la fatigue et la faim, il goûta quelques instants de repos.

Le lendemain, à son réveil, il chercha avec empressement à sortir de la forêt, mais il ne fit que s'enfoncer davantage dans son épaisseur; il retomba encore de lassitude. Mourir, après avoir vu la belle Agnès, lorsqu'il se promettait de vivre avec elle dans une félicité suprême! mourir, lorsqu'elle attendait son retour! cette idée était trop accablante. Les besoins pressants de son corps triomphèrent de la résolution de son âme. A peine eut-il la force de reprendre le livre et de l'ouvrir. Pierre vint, remit le bâton à ses pieds et s'éclipsa.

— Impitoyable! lui cria Rodolphe en le rappelant; donne-moi seulement un peu d'eau!

Mais Pierre fut sourd. Le chevalier, au désespoir, prit enfin le bâton, et tarda longtemps avant d'exécuter la conjuration. Belzébuth se présenta devant lui comme la première fois.

BELZÉBUTH. Veux-tu encore te moquer de moi?

RODOLPHE. Donne-moi de l'eau d'abord, nous parlerons ensuite.

BELZÉBUTH. Hypocrite, tu n'as recours à moi que dans la dernière nécessité! Tu me permettras de mieux prendre mes précautions à l'avenir. Je ne te rends pas le moindre service avant d'avoir ta signature.

RODOLPHE. Quoi qu'il puisse m'arriver, je ne signe point.

BELZÉBUTH. Composons : je pourrais exiger le renouvellement de l'ancien contrat; mais puisque tu reviens à moi, je t'accorde un nouveau délai de douze ans.

RODOLPHE. Je ne puis... je ne puis...

BELZÉBUTH. Je te donne vingt ans! je t'en donne trente! C'est le dernier degré de vieillesse auquel tu puisses prétendre, et je ne suis point sûr encore que tu ne m'échapperas pas dans le dernier mois.

Rodolphe, accablé, donna enfin sa signature. Belzébuth s'éclipsa. Soudain parut devant le chevalier une table magnifiquement servie; Pierre était à côté, tout prêt à obéir à ses ordres. Il mangea de très-bon appétit; et, après son repas, il tint encore conseil avec sa raison :

« Tu as signé de nouveau, se dit-il; te voilà rentré dans l'alliance de Satan; mais, trente années, c'est un terme bien long! D'ici à ce temps-là il y aura bien du changement. Le cloître n'a rien de terrible pour l'homme rassasié de la vie; que dis-je? c'est un repos pour son corps. Avant l'expiration du délai, je me rends au monastère, j'y fais sincèrement pénitence, et je suis sûr de mon salut au bout de ma longue carrière. D'ailleurs, pendant cet intervalle, je ne veux charger ma conscience d'aucun crime; je veux seulement que Pierre m'apporte de l'or. Je lui donnerai ensuite son congé; j'épouse ma maîtresse, je jouis avec elle d'une

félicité paisible, et je commence la vie la plus édifiante et la plus méritoire.

Sa conscience se prêta à cette résolution, et son cœur l'adopta sans réserve.

RODOLPHE. Pierre ?

PIERRE. Que je suis heureux d'entendre ta voix, mon cher maître ! Que m'ordonnes-tu ?

RODOLPHE. Va-t'en aux Indes ; prends dix mille pièces d'or dans les coffres du calife et apporte-les-moi.

PIERRE. Ne dois-je pas d'abord me procurer des chevaux ?

RODOLPHE. Pour que tu ailles encore tuer le propriétaire en mon nom et sous ma responsabilité ! Point du tout. Exécute mes ordres et ne t'inquiète pas du reste.

PIERRE. Comme s'il n'y avait pas des gardes auprès du trésor du calife !

RODOLPHE. Tu peux les tromper, les endormir, mais il ne faut pas les tuer. Dépêche-toi, je suis pressé.

Pierre disparut, et revint bientôt avec l'or que son maître avait demandé.

PIERRE. Comment transporter cela maintenant ? Tu vois combien des chevaux nous seraient nécessaires !

RODOLPHE. Porte-le sur ton dos, et conduis-moi hors de la forêt.

PIERRE. Tu fais de moi ta bête de somme ; mais un fidèle serviteur n'abandonne pas son maître.

Pierre marcha le premier, et Rodolphe vit, à son grand étonnement, qu'il n'aurait eu que cent pas de plus à faire pour sortir de la forêt ; qu'il y avait des cabanes aux environs, et que, s'il eût continué d'avan-

cer hardiment, il se serait tiré d'embarras sans devenir de nouveau la propriété de Belzébuth.

Il acheta deux chevaux, prit un domestique à ses gages, et congédia Pierre.

— Si j'ai besoin de toi, lui dit-il, je t'appellerai. Tu peux toujours chercher un autre maître; car, à présent, tu ne ferais plus que t'ennuyer à mon service.

LII

Rodolphe suivit sa route jusqu'à la première ville. Il y quitta sa robe de pèlerin pour prendre l'habit d'un simple chevalier. Comme il allait partir pour rejoindre Agnès, il rencontra dans l'auberge un chevalier de Thuringe qui offrait de vendre sa terre et son château, et voulait sacrifier l'héritage de ses pères au plaisir d'aller en Palestine. Rodolphe cherchait ce dont l'autre voulait se défaire; il entra en marché avec lui, promit de se rendre sous un mois dans le château du chevalier, et de l'acheter s'il le trouvait à sa convenance.

Comme il rêvait chemin faisant à son bonheur futur, sa vanité se rappela tout à coup qu'Agnès ne sortait point d'une race noble, qu'elle ne comptait point de quartiers, et qu'ainsi elle ne pouvait augmenter le nombre des siens.

Mais son amour triompha bientôt de ces objections. Il ne voulait que du repos, il ne trouvait de charmes que dans une félicité paisible. L'orage des passions qui l'avaient autrefois agité si violemment s'était calmé :

il ne voulait plus que jouir en paix, et partager ses jouissances avec l'unique objet qui pouvait les rendre encore délicieuses.

— Non, se dit-il, parmi les nobles de tous les rangs, dans tout le faste de la chevalerie, je ne trouverais pas une beauté comparable à mon Agnès.

Son cœur entier n'était occupé que d'elle seule : il la voyait avec cet air aimable dont elle l'avait reçu dans la chaumière ; il la voyait devant lui, les yeux baissés et mouillés de larmes, comme lorsqu'il lui avait fait ses adieux.

— Digne fille, dit-il en lui-même, tu m'attends et ne me crois pas si près de toi !

En découvrant de loin la hauteur sur laquelle il s'était arrêté pour délibérer, il donna de l'éperon à son cheval et y arriva bientôt. Quel affreux spectacle s'offrit à ses regards ! Toute la plaine couverte d'une épaisse fumée ; de noirs vestiges d'incendie dans ces champs où s'élevaient naguère de tranquilles cabanes. Lorsque le vent écartait la fumée, il apercevait leurs habitants joignant les mains et poussant des cris lamentables, que le même vent portait jusqu'à son oreille. Il vole dans la plaine, il cherche la chaumière d'Agnès : son cœur trouva bientôt la place où elle était autrefois, mais le feu l'avait consumée. Non loin de là, il vit le corps inanimé de sa mère : on l'avait massacrée ; ses blessures saignaient encore et demandaient vengeance au ciel. Rodolphe s'efforça longtemps en vain de découvrir la cause de ce désastre ; il ne trouvait partout que des cadavres, et les habitants qui vivaient encore s'enfuyaient à son approche en redoublant leurs cris de

désespoir. Il aborda enfin un vieux paysan que son grand âge empêchait de s'éloigner.

RODOLPHE. Écoute-moi, bon vieillard : je ne viens pas pour te tuer ; je viens t'offrir mes secours, s'il en est temps encore.

LE VIEILLARD. Oh ! si vous ne vivez pas dans la société de ces monstres, si vous êtes un honorable chevalier, Dieu vous récompensera de votre bonne intention.

RODOLPHE. Parle, dis-moi ce qui s'est passé. Quels sont les auteurs de cet affreux désastre ?

LE VIEILLARD. Des brigands, noble seigneur ! des brigands ! Depuis longtemps ils ont leur repaire dans la forêt de Mayence, et dévastent tout le voisinage. Ils sont tombés sur nous il y a quelques heures ; ils nous ont enlevé tous nos bestiaux, tout ce que nous possédions ; ils ont mis le feu à nos cabanes, tué une partie des gens qu'ils ont pu saisir et entraîné les autres avec eux. Bien peu ont échappé à leurs mains ou à leur glaive.

RODOLPHE. Pourrais-tu m'indiquer où s'est retirée cette jeune fille dont la mère demeurait là-haut dans une cabane isolée ?

LE VIEILLARD. Ne se nommait-elle pas Agnès ?

RODOLPHE. Elle se nommait Agnès.

LE VIEILLARD. J'ignore son sort. Peut-être a-t-elle été tuée par les voleurs ; mais il est plus vraisemblable qu'ils l'aient enlevée ; car, lorsque je suis accouru des champs, j'ai vu qu'ils avaient attaché plusieurs de nos filles et qu'ils les chassaient devant eux comme du bétail. O mon bon seigneur ! Agnès était une bien belle

fille, et sa mère une bien brave femme ! J'étais leur plus proche voisin. Dernièrement, il vint dans leur cabane un pèlerin de distinction qui, en s'en allant, donna deux pièces d'or à cette bonne mère. Elle fut dans une grande joie; elle acheta une vache et me pria de venir en goûter le premier lait. A ce repas, nous ne cessâmes de bénir le bienfaiteur inconnu. Mais les voleurs lui ont tout enlevé. Peut-être court-elle comme moi de tous côtés pour chercher son enfant.

Rodolphe fut souvent près d'interrompre le vieillard; mais comment arrêter ce flux de paroles qui soulageait les angoisses de son cœur? Il cessa enfin, à la grande satisfaction du chevalier. Celui-ci tremblait sur le sort de son Agnès; il ne songeait qu'aux moyens de la retrouver. Il pria le vieillard de rassembler d'autres habitants. Trois d'entre eux s'accordèrent à dire qu'Agnès était du nombre des filles qu'on avait enlevées. Rodolphe frémit d'épouvante à cette nouvelle. Sauver sa maîtresse, l'arracher à ses infâmes ravisseurs était l'unique objet de tous ses vœux. Il jeta une poignée d'or aux assistants, et partit accompagné de leurs bénédictions. Il n'avait pas de meilleur expédient que d'appeler Pierre. Pierre se présenta sur-le-champ.

— Voilà comme les choses tournent, dit celui-ci après que Rodolphe lui eut tout raconté; voilà comme les choses tournent lorsque l'on croit pouvoir se passer d'un ancien serviteur, lorsqu'on se cache de lui, et qu'on lui dit de chercher une autre condition. Ennemi de l'oisiveté, je suis entré ce matin au service du capitaine des voleurs, et je lui ai prêté la main dans son expédition. Cela ne serait pas arrivé si tu ne m'avais

pas renvoyé; tu aurais épargné bien des souffrances à ton Agnès et bien des peines à toi-même.

RODOLPHE. Quoi! tu aurais commis cet attentat! tu aurais dépouillé les innocents, massacré les vieillards? Ote-toi de mes yeux! je ne veux plus avoir rien de commun avec toi.

PIERRE. Comme il te plaira; mais, auparavant, je te dirai que le capitaine trouve ta maîtresse de son goût. Il lui a donné jusqu'à demain matin pour se décider; si elle prend son parti de bonne grâce, tant mieux; mais si elle rejette ses tendres propositions, il ravira de force ce qu'elle lui refuse. Adieu.

RODOLPHE. Ah! traître, cours la délivrer et amène-la-moi sur-le-champ.

PIERRE. Cela m'est impossible. Je ne puis pas défaire ce que j'ai fait; tout ce qui m'est permis dans cette conjoncture, c'est de te donner des avis, en considération de notre ancienne connaissance; mais tu peux être sûr de la délivrer si tu m'attends ici jusqu'à la nuit. Agnès est dans une caverne, au milieu de la forêt. La caverne est couverte de rochers qui ont d'un côté des crevasses si larges, qu'un homme peut descendre par leurs ouvertures jusqu'au fond de ce repaire. Lorsque l'obscurité sera venue, que les voleurs dormiront ou seront sortis pour faire une expédition nouvelle, je viendrai te prendre et je te conduirai à la crevasse. Alors tu sauveras toi-même ta douce amie, et tu redoubleras encore l'amour qu'elle a pour toi. Je t'attendrai à l'issue de la caverne, et je ne négligerai rien pour assurer votre retraite.

RODOLPHE. Mais me réponds-tu de garantir Agnès? me réponds-tu de sa vie?

PIERRE. J'en réponds.

RODOLPHE. Hâte-toi donc; tu me retrouveras ici.

PIERRE. Dois-je rester au service des voleurs ou chercher une autre condition?

RODOLPHE. Ni l'un ni l'autre; tu ne dois servir que moi seul.

Ce jour fut pour Rodolphe le plus long de sa vie. Le désir de délivrer sa maîtresse l'avait empêché de prendre aucune nourriture; il ne sentait pas d'autre besoin. Il ne cessait de regarder le soleil et d'accuser sa lenteur. La nuit tant désirée arriva, et son impatience redoubla de ce que Pierre tardait si longtemps. Il parut à la fin, conduisit son maître à l'ouverture du rocher, et Rodolphe y descendit avec précipitation. Il aperçoit la sombre clarté d'une lampe, il s'en approche, et trouve enfin Agnès. Elle était à genoux, les cheveux épars; elle priait le ciel de la délivrer. A l'aspect du chevalier, elle se lève effrayée, s'enfuit et s'arme d'un caillou énorme.

AGNÈS. Malheureux! n'approche pas si tu crains la mort.

RODOLPHE, *avec douceur*. Agnès, mon Agnès! ne reconnais-tu pas le pèlerin qui t'a promis de revenir? Ne te trouvant pas dans ta cabane, il vient de pénétrer à travers les rochers pour délivrer ce qu'il a de plus cher au monde.

AGNÈS, *laissant tomber la pierre*. Je reconnais ta voix. Et toi aussi, tu es parmi les voleurs? tu es peut-être un de leurs compagnons!

RODOLPHE. Non. Donne-moi seulement ta main sans rien craindre. Je te rendrai la liberté ; tu verras alors si tu veux aller plus loin sous la conduite de ton libérateur.

AGNÈS. Avec une telle figure on ne peut pas mentir ; je te suis avec confiance.

Rodolphe emmena sa bien-aimée. Ils montèrent heureusement à travers le rocher, et trouvèrent Pierre qui les attendait.

— Conduis-nous plus loin, lui dit Rodolphe.

Pierre marcha devant, et les amants le suivirent en silence : ils ne se parlaient que par leur émotion. Arrivés au bout de la forêt, ils trouvèrent trois chevaux sellés. Agnès remercia Rodolphe de cette précaution, car elle ne pouvait plus marcher.

— Je les ai volés, dit Pierre à l'oreille de son maître.

RODOLPHE, *ne s'occupant que d'Agnès.* A la bonne heure.

PIERRE, *bas.* J'ai tué le propriétaire.

RODOLPHE. Tais-toi !

PIERRE. Dois-je te suivre sous une forme visible ?

— Oui, répondit Rodolphe ; car il redoutait de nouveaux dangers, et ne voulait pas s'exposer encore à perdre sa maîtresse.

A la pointe du jour, ils arrivèrent dans la ville d'où Rodolphe était parti depuis peu. Il conduisit Agnès à l'auberge, et commanda pour elle des habits décents. Il lui dit ensuite que, malgré son titre de chevalier, il l'épouserait si elle voulait le suivre en Thuringe et y jouir avec lui de la félicité privée dans un château. Agnès, élevée sous des cabanes et ne connaissant pas

la différence qu'il y avait entre elle et un chevalier, accepta la proposition. Elle aimait Rodolphe, elle n'avait jamais vu de plus bel homme ; son cœur parlait fortement en sa faveur et s'enchaînait à lui sans retour. Sa mère était morte; elle n'avait plus d'ami ni de protecteur dans le monde entier ; elle se félicitait de ce que Rodolphe voulait être l'un et l'autre, et plus encore.

— Permettez-moi d'espérer, lui dit-elle d'un air caressant, que ma pauvreté, que mon malheur ne m'aviliront jamais à vos yeux : mon amour égalera ma reconnaissance. Comme mon bienfaiteur, comme mon père, je vous respecterai ; comme mon époux, je vous aimerai avec une tendresse toujours nouvelle.

Il eût été facile à ce séducteur consommé d'abuser de l'innocence d'une jeune fille sans expérience, mais il ne voulait plus tromper : il s'était promis dans ses bras le bonheur domestique, il voulait l'y chercher. Un amour discret, respectueux, enflammait son cœur pour elle. Il était si content de la posséder, qu'il ne lui fallait rien de plus, que c'était pour lui la béatitude céleste. Il congédia Pierre, de peur d'être obligé de lui communiquer son dessein, de peur qu'il ne le détournât d'épouser Agnès.

Le lendemain, il alla chercher un prêtre pour les unir. Il l'eut bientôt trouvé ; il lui fit de si vives instances, qu'il surmonta toutes difficultés, et les amants reçurent le même jour la bénédiction nuptiale. Remplie d'amour et de reconnaissance, Agnès tomba dans les bras de Rodolphe en le nommant son époux, et Rodolphe se crut au comble du bonheur.

Il se mit en route avec elle ; ils arrivèrent heureuse-

ment en Thuringe. Le château plut beaucoup à Rodolphe, car il était isolé comme il le désirait. Bâti sur une hauteur, il dominait toutes ses dépendances ; il voyait tous ses vassaux cultiver leurs champs sans crainte, et garder tranquillement leurs troupeaux, sous sa puissante protection. La joie de Rodolphe s'augmentait de celle d'Agnès. Avec la vitesse d'une jeune biche, elle traversait les divers appartements, trouvait tout magnifique, embrassait son mari avec transport, et découvrait toujours de nouveaux sujets d'admiration.

Rodolphe compta de bon cœur la somme qu'on lui demandait, et reçut les hommages de tous les habitants de ses domaines. Il passa deux mois dans la paix et dans le bonheur. Jamais il n'avait été si heureux, jamais il n'avait si bien joui de la vie. Ses plaisirs étaient purs, car Agnès en était toujours la source. Elle était sa compagne inséparable ; elle le suivait à la chasse, rentrait au château la première, et préparait des rafraîchissements pour les lui présenter au retour de ses courses fatigantes.

LIII

Agnès, au bout de quelques mois, tomba tout à coup dans une profonde mélancolie. Sa gaieté avait disparu, ses joues pâlirent. Elle se promenait plongée dans des rêveries profondes, et tressaillait d'effroi lorsque Rodolphe venait à l'en tirer. Il la pressait de lui dire la cause de sa tristesse ; mais Agnès gardait le silence, et s'efforçait de le tranquilliser par des caresses con-

traintes. Un soir qu'ils avaient soupé très-tard, lorsque Rodolphe voulut l'emmener dans la chambre à coucher, elle s'effraya, elle frémit et le pria de demeurer encore. Il l'emmena malgré elle, et insista pour savoir le sujet de cette singulière terreur. Elle lui raconta enfin, toute saisie d'épouvante, que depuis quelque temps une figure blanche s'approchait de son lit, la réveillait et, tantôt avec des menaces, tantôt avec des caresses, lui faisait signe de la suivre.

RODOLPHE. As-tu jamais parlé à cette figure ?

AGNÈS. Jamais. L'effroi me coupait la parole. Une fois je voulus t'éveiller, mais elle me menaça d'un air terrible, et bientôt après elle me fit des signes d'amitié.

RODOLPHE. Si elle t'apparaît encore, éveille-moi. Mais, afin que tu puisses reposer tranquillement cette nuit, je ne dormirai pas.

A peine avait-il achevé ces mots, qu'on frappa un grand coup à la porte. Agnès se précipita dans son sein en tremblant. La porte s'ouvrit. La figure blanche, ornée de crêpes noirs, se glissa devant lui.

— Rodolphe, sauve-toi ! dit-elle d'un ton lamentable; sauve-toi, Rodolphe, ou tu es perdu !...

Il demeura froid comme du marbre en reconnaissant dans ce fantôme son Agnès d'autrefois. C'est sous ces mêmes vêtements qu'il l'avait trouvée sur l'échafaud le jour qu'il s'était vainement pressé pour venir à son secours. Il n'était pas encore revenu à lui-même, lorsque d'autres figures s'avancèrent en se tenant par la main. Il reconnut en elles Clara, Euphrosine et Jeanne.

— L'heure est venue ! crièrent-elles d'une même voix

et en disparaissant; l'heure est venue! sauve-toi! sauve-toi!...

— L'heure est venue! répéta lentement Rodolphe.

Aussitôt il jette un coup-d'œil rapide sur sa vie passée, et frissonne en se rappelant que douze ans auparavant, à la même heure, il avait signé son premier contrat avec Satan. Agnès tomba à ses pieds sans connaissance, et lui la repoussa... Il saisit un flambeau... il voulut appeler Pierre, mais le livre lui échappa des mains. Soudain s'éleva de toutes parts une horrible tempête au dedans et au dehors du château. Rodolphe fut environné de la plus profonde, de la plus impénétrable obscurité. C'est en vain qu'il cherchait la fenêtre; elle avait disparu à ses yeux. Tout à coup les ténèbres s'éclairent : on eût dit qu'il tombait une pluie de feu. Portes et fenêtres s'ouvrent avec fracas; le plancher tremble, la flamme se glisse le long des murs, et mille monstres divers mugissent autour du chevalier. Un coup effroyable ébranle le château jusque dans ses fondements. Belzébuth, accoutré d'un habit couleur de feu, se présente devant lui. Il était suivi d'un grand nombre de valets habillés de même, et Pierre, revêtu de l'armure d'un vieux chevalier, fermait le cortége.

BELZÉBUTH, *à Rodolphe.* Es-tu prêt?

RODOLPHE. Moi? Comment! il n'y a pas encore un an d'écoulé, et tu m'en as accordé trente!

BELZÉBUTH. Je t'ai trompé comme tu m'as trompé. Tu as renouvelé l'ancien pacte. Lis et tais-toi. L'heure est venue, je viens te chercher.

RODOLPHE. Quelle horreur! quelle horreur! Tu ne

peux pas te prévaloir d'une pareille trahison. J'ai fait pénitence pour mes fautes passées.

BELZÉBUTH. Tu mens ! — Accusateur, quels sont les crimes de Rodolphe ? Combien a-t-il séduit de filles innocentes ?

PIERRE, *s'avançant et plantant sa lance devant Rodolphe.* Il a séduit six jeunes filles, et il vit encore avec une septième dans les nœuds du mariage le plus criminel.

BELZÉBUTH. Nomme celles qu'il a séduites, et dis comment elles sont mortes.

PIERRE. La première se nommait Régine. Il l'a enlevée à son père. Désolée de la perte de son honneur, elle s'est donné la mort. Sous la figure d'un ami, je pris soin moi-même d'augmenter son désespoir, et lui mis un poignard dans les mains.

BELZÉBUTH. Continue.

PIERRE. La seconde s'appelait Agnès. Il a commis adultère avec elle ; il en a eu une fille illégitime, et la mère a péri sur un échafaud. Clara est morte de chagrin ; Euphrosine de désespoir. Avec cette dernière est descendu au tombeau un enfant qu'elle portait encore dans son sein, et dont il a refusé d'être le père. Jeanne a terminé sa vie avant-hier. Les chagrins avaient rongé ses jours, et son père n'a pu survivre à la douleur d'ignorer le destin de sa fille. Marie s'est pendue en apprenant que le ravisseur de son innocence, le meurtrier de son bien-aimé, avait obtenu sa grâce...

Agnès, éveille-toi ! (*Pierre relève Agnès, qui sort de son évanouissement et regarde autour d'elle avec épou-*

vante.) Cette femme avec laquelle il s'est enfin marié, c'est sa fille, c'est l'enfant qu'il a eue de la première Agnès! Lorsqu'elle vint au monde, je la remis à une bergère, qui l'éleva jusqu'à l'âge de sept ans; après la mort de cette nourrice, elle trouva une mère dans la bonne vieille chez laquelle il l'a rencontrée. C'est avec cette enfant, conçue dans le péché, enfantée dans le péché, qu'il vit maintenant sous les liens d'un hymen incestueux, et qu'il accumule chaque jour de nouveaux crimes sur sa tête.

RODOLPHE. Des crimes horribles sans doute, mais sans le savoir! (*Agnès retombe sur la terre.*)

PIERRE. Voilà que la frayeur vient de la tuer à son tour : le nombre de sept est rempli.

BELZÉBUTH. Continue. Combien a-t-il commis de meurtres?

PIERRE. Soixante-dix exactement comptés : une partie par moi, une partie par d'autres, le surplus par lui-même.

BELZÉBUTH. De quel crime s'est-il encore rendu coupable ?

PIERRE. Il a vendu son âme; il s'est parjuré; il a dérobé des sommes énormes, et a toujours vécu de larcins. Il a fait esclaves les hommes libres et persécuté les hommes justes.

BELZÉBUTH. C'en est assez, c'en est trop! Comment a-t-il essuyé les pleurs de l'innocence? Comment a-t-il expié les meurtres? Comment a-t-il restitué les biens volés et réhabilité les réputations flétries?

PIERRE. Il a fait l'hypocrite pendant quelques mois; il a jeûné, prié, fait pénitence; il a sacrifié ses biens

dérobés, pour se réconcilier avec Dieu; et puis il a encore volé, il a encore assassiné!

BELZÉBUTH. Ainsi donc il doit subir dans l'autre vie le châtiment des crimes qu'il n'a pas expiés dans celle-ci. Vengeurs, commencez votre office!

Les démons s'approchent de Rodolphe... Il ne peut plus parler. Déjà l'effroi de la mort s'empare de lui; déjà les tourments de l'enfer entrent dans son âme. Il prend machinalement le livre, qui se trouvait auprès de lui, et l'ouvre à droite. Soudain une voix perçante se fait entendre :

— Malheureux fils de mes descendants, tu m'appelles trop tard; la sentence s'exécute, je ne puis plus te sauver! (*A Pierre.*) Époux à jamais réprouvé, tu triomphes! Nous ne nous reverrons plus.

Les monstres infernaux firent retentir la salle d'un joyeux éclat de rire. Rodolphe était sans connaissance : les esprits vengeurs le saisirent et l'agitèrent violemment pour le rappeler à la vie. Ils le lancèrent contre la muraille avec tant de force, que son sang et sa cervelle rejaillirent alentour. Ils s'envolèrent en l'emportant avec des rugissements effroyables; ils obscurcirent la campagne sous leurs noires ailes, et déchirèrent son corps au milieu des airs.

Ce qui restait encore d'habitants dans le château, entendit ce vacarme épouvantable; ils prirent la fuite, et regardèrent de loin avec effroi cet horrible spectacle. Le château demeura désert; personne n'osait y entrer; les vents hurlaient à travers les portes et les fenêtres, et faisaient un bruit affreux le long des nuits. Personne ne savait ce que la femme de Rodolphe,

Agnès, était devenue. L'odeur infecte de son corps, resté dans la chambre sans sépulture, attira les oiseaux de proie du canton; ils volaient autour du château et poussaient des cris si effrayants, que la superstition les prit pour des démons.

LIV

Cet événement fut porté au loin par la renommée. Le bruit en parvint jusque dans le monastère où Rodolphe avait habité naguère. L'histoire rapportait qu'un chevalier inconnu était arrivé en Thuringe avec sa femme; qu'il y avait fait l'acquisition d'un château dans lequel il avait mené pendant quelques mois une vie paisible et retirée; mais que, la nuit de la Saint-Jean, il avait été emporté par le diable, et impitoyablement déchiré dans les airs. Ce récit attira l'attention de tout le couvent. Prêtres et laïques savaient que le terme du contrat de Rodolphe, que l'on avait brûlé dans le monastère, devait expirer cette même nuit. L'abbé fit prendre des informations. Il se présenta des gens qui attestèrent avoir entendu dire que Rodolphe avait été en marché d'un château avec un gentilhomme du pays de Thuringe : il n'en fallait pas davantage pour croire que le chevalier emporté par le diable, dans ce pays-là, n'était autre que Rodolphe lui-même.

Pour plus de certitude, et pour savoir s'il avait réellement épousé une nouvelle femme, et d'où elle était venue, l'abbé permit au prêtre qui avait dirigé la conscience de Rodolphe durant sa retraite, d'aller en Thu-

ringe faire des recherches jusque dans le château abandonné. Il arriva par une belle soirée d'été au pied de la colline où le château était situé. Comme il était sur le point d'y monter, des habitants du canton vinrent à lui et le conjurèrent de ne pas suivre cette résolution. Ils le prenaient pour un étranger qui n'était pas instruit des événements, et lui contèrent toute l'histoire. Ils lui dépeignirent le chevalier, de manière à le confirmer dans ses soupçons et à redoubler son empressement. Il donna bien de la joie à ces bonnes gens lorsqu'il les assura qu'étant un oint du Seigneur, il n'avait rien à redouter de la puissance ni de la malice du démon. Ils le laissèrent donc aller d'autant plus volontiers, qu'il leur protesta qu'il chasserait les malins esprits par ses exorcismes et qu'il rendrait le repos à toute la contrée.

Il monta jusqu'au château. Ses pas retentissaient dans les appartements déserts qu'il traversa; partout il trouva des indices de la fuite précipitée de ses habitants. Les habillements et divers objets étaient épars çà et là, les uns jetés à l'aventure, les autres préparés pour quelque usage. Il pénétra plus avant, et parvint dans la chambre à coucher de Rodolphe. Il fut frappé d'une exhalaison fétide, d'une odeur de cadavre. Il s'approcha du corps d'Agnès; la putréfaction avait déjà rendu ses traits méconnaissables.

— Qui que tu aies été, dit le prêtre avec un soupir, pauvre créature! je pleure sur ta fin cruelle : sans doute elle fut imprévue. Sans doute tu seras morte de frayeur lorsqu'on arracha ton mari d'auprès de toi. Dieu fasse miséricorde à ton âme; je veux ensevelir ton corps et

consacrer la terre où tu reposeras jusqu'au jugement dernier.

Il chercha de toutes parts sans rien trouver qui satisfît sa curiosité. Au moment où il passait de cette chambre dans une autre pour employer la nuit à attendre ce qui pourrait arriver, il aperçut un livre sur le lit de Rodolphe : il le prit sous son bras et, comme il faisait déjà sombre, il alluma un flambeau dans la chambre voisine pour voir ce qu'il contenait. Il l'ouvrit naturellement à droite, et il en regardait avec étonnement les étranges caractères, lorsqu'il sentit quelque chose qui le frappait doucement sur l'épaule. Il se tourne et voit devant lui une figure de femme dans un accoutrement très-ancien.

L'ESPRIT. Prêtre de l'Éternel, que désires-tu ?

LE PRÊTRE, *reculant, mais sans frayeur.* Je ne t'ai pas appelé.

L'ESPRIT. Tu m'as appelé sans le savoir, par la vertu de ce livre.

LE PRÊTRE. Es-tu un bon esprit ?

L'ESPRIT. Oui ; et je soupire après ma délivrance.

LE PRÊTRE. Je te la procurerai de grand cœur, si je le puis.

L'ESPRIT. Tu le peux. Anéantis ce livre, et je suis délivrée, et j'entre alors dans la joie des bienheureux, dont, hélas ! j'ai été privée pendant cinq siècles. Pour prix de ta bonne intention et de ce que tu feras pour ma délivrance, je satisferai ta louable curiosité, je te raconterai tout ce que tu désires apprendre.

LE PRÊTRE. Parle, si ce que tu as à me dire peut servir un jour à l'édification de la postérité.

L'ESPRIT. Écoute et juge :

Je naquis au commencement du neuvième siècle, sous le règne de Louis le Pieux. Le chevalier de Tauenstaf, mon père, m'éleva dans les principes de la vertu. Les religieuses de notre voisinage m'apprirent à connaître Dieu, à l'honorer, et à observer ses saints commandements. Parvenue à l'âge de seize ans, je fus fiancée à Pierre de Westerbourg, un des chevaliers les plus distingués de ce temps-là. Il possédait de riches troupeaux, il avait une multitude de valets. Toute la contrée le craignait, car il était puissant. Il portait des habits brodés avec des perles fines, et les princes ne l'égalaient pas en magnificence. On m'appelait l'heureuse Mathilde, et je me félicitais de posséder le cœur du plus noble chevalier de notre siècle. Je remerciais le ciel de mon bonheur, car je l'aimais avec toute la tendresse qui peut entrer dans le cœur d'une fiancée. Au bout d'un an, je devins sa femme. Il me conduisit dans son manoir et me rendit hommage, avec tous ses vassaux. Durant huit années, je vécus heureuse dans ses bras, et son amour me fut dévoué sans partage. Je lui avais donné quatre fils et trois filles. Je fus atteinte d'une maladie qui me retint au lit pendant deux mois ; dès lors, l'amour de mon mari se détourna de moi pour jamais. Pendant quelque temps, il me respecta encore comme sa femme et la mère de ses enfants ; mais ces égards eux-mêmes ne tardèrent pas à s'effacer, et il n'avait point de servante dont il ne fît plus de cas que de son épouse. En vain je pleurais, en vain je soupirais. Mes parents virent mes souffrances, et ne purent m'être d'aucun secours; ils en moururent de douleur. Souvent,

en présence des domestiques il m'appelait vieille sorcière, me reprochait la pauvreté de ma dot; et me chassait de l'appartement avec dédain. Je voulais m'enfuir et chercher un asile auprès des religieuses qui m'avaient élevée. La pieuse abbesse ne cessa de m'offrir des consolations; mais elle m'engagea à attendre avec patience un temps plus heureux, et elle me renvoya... pour endurer de nouvelles peines. Mon mari ne rougissait pas d'amener de jeunes paysannes en revenant de la chasse; il les embrassait sous mes yeux, et les conduisait dans le lit conjugal. L'une d'elles lui ayant donné un enfant, il me força de le bercer et d'en prendre soin. Il me fallait devenir la servante de l'usurpatrice de mes droits, il me fallait obéir à ses moindres volontés pour éviter qu'il ne m'accablât d'outrages et d'imprécations. C'est ainsi que pendant dix années de souffrances je versai plus de larmes qu'on n'en pourrait compter avec les nombres. J'étais la seule personne du château qui fît encore ses prières; mon mari ne songeait pas même à Dieu, et tous ses gens imitèrent bientôt l'affreux exemple de leur maître. A l'heure de se coucher, il était presque toujours ivre; il se jetait sur son lit en jurant, en blasphémant, et ne se relevait que pour recommencer. Pendant dix ans, il ne mit pas le pied dans la maison de Dieu; pendant dix ans, il ne fut pas dit une messe dans la chapelle du château. Le clergé fuyait notre manoir comme un lieu d'abomination; et lorsque je voulais adorer le Seigneur, il fallait m'échapper furtivement pour lui ôter l'occasion de se moquer de ma piété. Un jour, que je revenais avec mes enfants de ce doux et saint exercice, je le vis au

haut de l'escalier ; il avait les bras croisés, et regardait en bas d'un œil fixe et rêveur. Je tâchai de passer auprès de lui sans être remarquée; mais il me prit doucement la main et me demanda d'où je venais. Je n'aurais pas osé mentir en présence des enfants, et je lui avouai que je venais de l'église. Il me tourna le dos avec humeur, et dit en s'en allant : « Ni tes prières ni celles de tes enfans ne peuvent me sauver ! »

Depuis ce temps, il fut toujours triste et mécontent. Souvent il soupirait tout haut, et parfois il arrêtait sur les fruits de notre union des yeux gonflés de larmes. Souvent aussi, il semblait oublier ses chagrins, et passait de nouveau les journées à table avec ses compagnons de plaisir. Il possédait des trésors incroyables, faisait la plus énorme dépense, et néanmoins ses richesses allaient toujours croissant. C'était une énigme pour moi et pour tout le monde. Dès qu'il se trouvait seul, sa tristesse le reprenait : elle redoubla surtout du moment où un chevalier étranger et inconnu, revêtu d'une armure noire, commença de lui rendre des visites. Ils restaient souvent tous les deux enfermés dans une chambre pendant des heures entières, et personne n'osait en approcher. Je fus tentée plusieurs fois d'épier leur conversation ; mais la crainte de faire une chose qui n'était pas convenable m'en détourna. Cependant, la tristesse de mon mari ne cessait d'augmenter, à mesure que les visites du chevalier devenaient plus fréquentes ; je surmontai tous mes scrupules, et un jour je me cachai, avant son arrivée, dans une pièce qui n'était séparée de la chambre à coucher de mon époux que par une légère cloison. Je n'attendis pas long-

temps; ils entrèrent bientôt en se donnant la main.

— Apportes-tu la somme? dit mon mari au chevalier.

LE CHEVALIER. Je l'apporte; mais je ne vois pas à quoi tu pourras l'employer, car le terme expire ce soir, et demain tu ne seras plus.

PIERRE, *soupirant*. J'amasse pour mes enfants, et j'espère toujours une prolongation.

LE CHEVALIER. Tu l'espères vainement. C'est aujourd'hui même, à minuit, que nous venons te chercher.

PIERRE. Mais si je te promets de te servir encore longtemps, de te procurer encore nombre de créatures innocentes et bien des âmes qui ne sont pas sur leurs gardes?

LE CHEVALIER. Nous nous en tenons au plus solide, et nous avons peu de confiance dans les promesses de ce genre. As-tu quelque chose à m'ordonner?

PIERRE. Rien.

LE CHEVALIER, *lui jetant un grand sac rempli d'or*. Tu peux toujours compter la somme, en attendant que je revienne te voir pour la dernière fois sans que tu m'appelles.

Le chevalier sortit, et mon époux le suivit de près. Ce fut un grand bonheur pour moi qu'il se retirât si promptement, car les forces commençaient à m'abandonner et mes genoux à trembler sous moi; j'étais sur le point de m'évanouir. Je vis clairement que ce chevalier était Satan lui-même, et que mon époux avait fait avec lui un traité qui devait expirer à la fin de la journée. Je tremblai pour son salut; ma douleur était au comble. Je courus dans mon appartement, et je priai

Dieu avec ferveur, en lui demandant conseil et assistance. Tout d'un coup je me rappelai que dans le voisinage, à quelques lieues de nous, vivait un saint homme qui avait beaucoup de pouvoir contre les forces de Satan : ses prières avaient délivré des possédés et chassé les malins esprits de plusieurs maisons. C'était l'unique espoir qui me restait; je mettais en lui toute ma confiance. Je sortis pour le prier de venir au secours de mon mari. Ne connaissant pas bien le chemin, j'errai dans une forêt une grande partie de la nuit. Je trouvai enfin sa cabane; il se rendit à mes instances et vint avec moi : « Console-toi, mon enfant, me dit-il en chemin; si je trouve ton époux encore en vie, Satan ne pourra pas lui courber un cheveu. » Comme nous approchions du château, il s'éleva une grande tempête et le solitaire précipita ses pas. Nous entendîmes d'horribles mugissements, et mon œil étonné vit sortir des combles du château une troupe de monstres infernaux emportant au milieu d'elle mon malheureux époux, et déchirant son corps dans les airs. Je tombai aux pieds de l'ermite: il commença aussitôt ses conjurations, et les démons s'abaissèrent vers nous. Quel affreux spectacle, de voir ces monstres dégouttants du sang de mon mari, de voir chacun d'eux tenir dans ses griffes une partie de son corps et s'efforcer de le mettre en pièces! Je perdis connaissance, et ne revins à moi que longtemps après. Quand j'ouvris les yeux, j'aperçus à côté de moi le saint homme qui continuait de me donner des secours. C'est de sa bouche que j'appris les circonstances suivantes :

Contraints par le pouvoir de l'exorciste, les diables

cessèrent leur opération, et obéirent au commandement qu'il leur fit de recomposer le corps. Ils rassemblèrent à la hâte les lambeaux qu'ils trouvèrent, mais ne purent en former que la figure d'un nain. L'âme de mon époux, qui ne s'était pas encore enfuie, en prit possession. Mais il y avait une si grande quantité de sang répandu, que le nain restait presque sans vie. En vain l'ermite tâcha de le réconforter, en vain il l'exhorta à se repentir de ses péchés, à mettre son espoir dans la miséricorde du Très-Haut : il ne l'entendit pas; il était en proie aux plus cruelles angoisses; il me maudit; il maudit toute sa postérité, lui jura une haine éternelle, et expira sans donner le moindre signe de contrition. Je le fis enterrer secrètement, et peu de personnes furent informées de sa fin terrible. Au bout de trois jours, mon époux, sous sa figure de nain, se présenta au milieu de la nuit devant mon lit. « Je suis damné, me dit-il; Satan m'ordonne d'errer sous cette forme honteuse, jusqu'à ce que j'aie rempli le serment que j'ai fait à ma mort, jusqu'à ce que mes séductions aient entraîné dans le crime un de mes descendants, et l'aient rendu malheureux pour l'éternité. Toi, mets tous tes efforts à l'empêcher, car les tourments de l'enfer sont terribles! Aujourd'hui je peux t'en prévenir encore, mais demain je serai forcé de faire aveuglément les volontés de Belzébuth. Mon pouvoir ne s'étend que sur mes descendants mâles; je ne pourrai l'exercer, ce pouvoir, que lorsqu'ils auront vingt-quatre ans accomplis et qu'autant qu'ils ne seront pas encore mariés. Il faut alors que je les induise six fois au concubinage, et que la septième fois ils contractent un mariage criminel.

Ils doivent commettre soixante-dix meurtres avant de m'appartenir entièrement. J'ai été forcé de te découvrir tous ces secrets; retiens-les bien, et prends tes mesures, car, à partir de cet instant, je vais commencer. »

Si je fus désolée pour moi-même d'une pareille annonce, je le fus bien davantage pour ma race infortunée. Je cherchai les moyens de prévenir tant de maux, et je n'en trouvai que d'insuffisants. L'ermite m'avait prescrit, en partant, de donner aux pauvres ou de consacrer à Dieu tout l'or que je trouverais dans l'appartement de mon mari. « C'est un bien acquis injustement, me dit-il, et qui ne peut profiter à tes descendants. »

Je trouvai des sommes immenses; mais, au lieu de me conformer aux ordres du saint homme, je les gardai soigneusement, et me figurai qu'en laissant de grands trésors à mes enfants, je les mettrais en état de résister aux plus puissantes tentations. Avec l'agrément de l'empereur, j'échangeai tout mon bien et beaucoup d'or contre un domaine inaliénable, pour l'aîné de mes hoirs, sous la condition expresse que celui qui en prendrait possession devait être marié avant sa vingt-quatrième année. Je fus souvent tentée d'apprendre à ma famille la déplorable histoire de mon époux, pour qu'elle évitât les piéges où il était tombé et qu'on mît les enfants en garde contre les mêmes séductions; mais mon cœur triompha toujours de ma raison, et je crus qu'il y aurait de la barbarie à rendre odieuse à mes enfants la mémoire de l'auteur de leurs jours. Je priai Dieu de me laisser vivre assez longtemps pour pouvoir marier

mes fils. Il exauça mes vœux, et ils prirent tous, avant leur vingt-quatrième année, des femmes élevées dans la crainte de Dieu. Je mourus à soixante-dix ans, et je n'éprouvaï que trop, à la fin de mes jours, combien étaient frivoles toutes mes précautions. Lorsque je fus près de mon agonie, l'avenir se découvrit à mes faibles yeux; je voulais parler pour exhorter mes enfants rassemblés autour de moi, mais la force m'abandonna, et je me séparai d'eux la conscience chargée de remords.

L'Éternel pesa mes actions, mes erreurs et mes péchés. Je fus trouvée trop peu innocente pour entrer d'abord dans les joies du salut. Je n'avais pas restitué le bien acquis injustement; je n'avais pas courageusement prévenu mes descendants contre les dangers qui les menaçaient, contre les séductions toujours actives qui leur étaient préparées; j'avais mis plus de confiance dans l'or et dans les biens temporels que dans les secours du Très-Haut. Je fus condamnée pour ces fautes à errer aussi sous la figure d'une naine, jusqu'à ce que tout mon héritage fût restitué, ou appliqué aux besoins de l'Église, jusqu'à ce que la mort eût enlevé le dernier rejeton de ma race.

« Tu étais dans le péché et tu n'as pas parlé ! me dit le Seigneur d'une voix tonnante; tu ne pourras plus raconter à présent ce que tu as tenu secret. Tu prendras le deuil, toutes les fois qu'il sera né un fils à tes descendants, car sa vie prolongera la durée de tes épreuves, et tu trembleras pour sa destinée future. Tu ne pourras t'approcher de leur demeure, parce que ton cœur ne s'approchait pas de tes enfants. Voilà ton châtiment et ta pénitence; mais voici ton espoir : c'est

que la vie de l'homme ne dure pas éternellement, que l'arbre le plus fertile se dessèche à la fin ; c'est que la volonté de l'homme est libre, et qu'il peut choisir le bien comme le mal, éviter la tentation ou la suivre. Tu auras le pouvoir de protéger tes descendants, lorsque d'eux-mêmes ils auront recours à toi. Là où tu opéreras, le séducteur ne pourra pas opérer ; là où tu seras, il ne pourra pas être. Trois fois il te sera permis d'apparaître à chacun de tes fils, lorsqu'il aura commencé ses épreuves, et de le prévenir, mais avec mystère, comme tu as fait pendant ta vie. Durant le cours des épreuves, tu pourras enchaîner une fois le séducteur lorsqu'il approchera du cercle de ton influence, et un seul de tes descendants aura le pouvoir de détacher ses fers. Enfin, s'ils mettent leur confiance en lui, s'ils demandent librement à le voir, ils pourront l'appeler, comme ils pourront t'appeler toi-même. Va donc ; souffre, et espère. Reviens quand tout sera consommé, quand rien ne t'arrêtera plus sur la terre, quand tu auras subi la dernière de tes pénitences, et raconté à un étranger ce que tu as criminellement caché à tes enfants. Alors ta récompense est assurée : elle sera immense si tu fais en sorte qu'il n'y ait qu'un très-petit nombre ou même aucun de tes descendants qui suive jusqu'au bout le chemin de la perdition. »

Lorsque je revins sur la terre, mon mari avait déjà pris possession du château de Westerbourg, déjà il en accompagnait les maîtres sous sa nouvelle forme, et s'était rendu nécessaire par des actions d'éclat contre les gens de guerre et contre les brigands. Il recueillait soigneusement tout ce qui pouvait servir à la tentation,

et moi tout ce qui pouvait la détourner. J'établis ma demeure dans les montagnes, bien loin de mes héritiers, et j'observai ses manœuvres en me rendant invisible. D'abord, ils n'eurent pas besoin de mon assistance; ils suivaient religieusement mes dernières volontés et ne tombaient pas dans ses piéges; mais la famille se multiplia dans la suite à tel point, que le temps de mes épreuves en fut prolongé, et que ma surveillance devint beaucoup plus pénible. La guerre et la peste firent à cette époque de cruels ravages en Allemagne; grand nombre de mes descendants périrent. Mon testament ne put échapper aux destructions de ce siècle barbare : il fut la proie des flammes dans un incendie qui consuma le château. Le peu qui restait de mes héritiers ne garda qu'un souvenir confus de mes dernières volontés, et bientôt elles s'effacèrent entièrement de leur mémoire. C'est alors que les séductions du petit Pierre commencèrent à opérer avec plus de force; mais ma vigilance les déjouait toujours. J'élevai dans ma solitude de pieuses orphelines, je les conduisis dans le pays qu'habitaient mes descendants mâles. Plusieurs d'entre eux en choisirent pour leurs femmes et furent heureux avec elles. De toutes les branches de ma postérité, il ne restait plus que Jean de Westerbourg ; il mourut enfin, et laissa un fils unique nommé Rodolphe. Ce dernier rejeton de ma race ne montra aucun penchant pour les femmes pendant sa jeunesse, et, malgré tous mes efforts, il atteignit sa vingt-quatrième année sans se marier.

Ici la petite femme raconta ce que savent déjà nos lecteurs, et elle se consola enfin par l'espérance que

parmi tant de centaines de ses descendants, il n'y en aurait qu'un seul de privé du bonheur éternel.

LV

Le saint prêtre ensevelit le corps d'Agnès, brûla le livre, revint chez lui et publia ce miracle. Il écrivit toute l'histoire et la transmit à l'édification de la postérité. Plus de cent ans après, il y avait à la tête du monastère un abbé fort savant, qui tira les manuscrits de la poussière et les fit examiner ; dans le nombre se trouva cette histoire. Il la lut, et, comme il doutait de sa vérité, qu'il n'en saisissait pas bien le sens, il la communiqua aux hommes les plus doctes de son temps. Plusieurs la jugèrent authentique et incontestable, et louèrent Dieu d'avoir anciennement donné des preuves certaines de l'existence et des tentations de l'esprit de ténèbres. D'autres y trouvèrent une allégorie morale. L'un d'entre eux la lui renvoya accompagnée de notes dans lesquelles il tâchait d'établir que cette narration, prise dans un sens figuré, pouvait être d'une grande utilité aux fidèles, en ce que sa lecture contribuerait beaucoup à les édifier. Nous allons transcrire quelques-unes de ses notes et de ses explications sans y rien changer.

Sous la personne de *Pierre,* disait le commentateur, sont représentées les passions humaines, principalement la volupté. Elle est l'esprit qui porte l'homme à tous les vices, qui le conduit aux bords de l'abîme et l'y précipite.

Mathilde est le symbole de la religion, qui prévient les hommes des piéges de l'erreur, qui leur montre le véritable chemin du ciel. Mais comme ce chemin est épineux, étroit, escarpé, et que le voyageur y rencontre des souffrances sans nombre, plusieurs s'en détournent et prennent un large sentier semé de fleurs qui les mène à l'enfer.

Le *chapeau* que l'on donne à Rodolphe figure la foi inébranlable. Les séductions de la volupté, les piéges du démon ne peuvent approcher celui qui la possède.

Comme Euphrosine, toute jeune fille porte une *ceinture :* c'est la ceinture de la modestie. Tant que la modestie n'éprouve aucune atteinte, tant qu'elle n'est pas même entièrement perdue, l'innocence surmonte ses dangers; c'est pour elle un rempart impénétrable. Jeunes filles, soyez modestes, vous serez toujours innocentes.

Dans l'origine, les passions de l'homme sont des *nains;* mais entretenues, mais nourries, elles deviennent des *géants*, et rien alors ne peut plus leur résister.

Pierre fut enchaîné par *Mathilde* à un rocher. Ainsi la religion a des chaînes pour les passions de l'homme; mais malheureusement il y a trop de Rodolphes qui liment ces chaînes eux-mêmes!

La *tour*, dont la porte ne se rouvre plus, signifie un monastère; et la *pierre* que le nain fait poser dans le mur démontre que le vice peut s'introduire jusque dans le cloître et y porter la désolation.

Le sage abbé n'était pas encore complétement satisfait de toutes ces explications; il eut recours aux archives, et bientôt sa curiosité n'eut plus rien à désirer.

Il vit, par les chroniques du monastère, qu'au treizième siècle, existait effectivement dans le pays un Rodolphe de Westerbourg, et que les religieux avaient souffert de sa part de grandes vexations. Quelques siècles auparavant, ses ancêtres avaient engagé au couvent des fonds de terre considérables; Rodolphe les réclama, et, les moines ayant refusé de les rendre si l'on ne remplissait les conditions de l'engagement, il s'en empara de vive force. Rodolphe avait pour confident et pour conseiller, ainsi le disaient expressément les chroniques, un vieux nain que son père avait amené de Palestine, et qui sans doute n'était pas chrétien. Il conduisait dans son château de belles filles, et opprimait les moines de toutes les manières possibles. Souvent, avec les serviteurs de Rodolphe, il les épiait dans la campagne, les arrêtait, leur liait les mains derrière le dos et les renvoyait au couvent après les avoir bigarrés de figures effrayantes.

Du temps que l'abbé Paul gouvernait le monastère, Rodolphe fut condamné d'abord par jugement de la Chambre souveraine, et enfin par sentence de l'empereur, à rendre les fonds de terre au couvent: on l'obligea, en outre, à faire recouvrir à neuf la tour principale de l'édifice, et à congédier son nain. Mortifié de cette condamnation, il passa en pays étranger, et mit dans son château un régisseur qui menait une vie exemplaire et faisait beaucoup de bien aux religieux. Quelques années après, le chevalier amena avec lui un homme d'une taille gigantesque; tout le canton le prit pour un magicien, mais c'était vraisemblablement le chef d'une bande de voleurs avec laquelle il s'était lié.

Cet homme lui apportait de grandes richesses. Au moyen de ces trésors, et en tenant table ouverte, Rodolphe se concilia l'attachement des chevaliers des environs, et ils firent cause commune avec lui. Cette association déclara surtout la guerre aux couvents : ils pillaient leur bétail, leur vin, leurs trésors. Ils démolirent un couvent de femmes dans le voisinage, et enlevèrent un grand nombre de religieuses. Le géant était toujours à leur tête dans ces affreuses expéditions. Les bons chrétiens ne l'appelaient que le *diable des moines*. Rodolphe et ses complices furent souvent cités à la Chambre souveraine, mais ils ne comparurent jamais et bravèrent toutes les sommations.

Enfin, il n'y avait plus aucune sûreté sur les routes ; tout le pays implorait la puissance de l'empereur. Ce prince envoya contre Rodolphe le drapeau de l'empire. Plusieurs villes commerçantes et tous les vassaux des couvents se réunirent sous cette bannière. On livra plusieurs combats sanglants ; Rodolphe fut vaincu, non sans peine, et se réfugia au pays de Thuringe avec quelques-uns de ses partisans. Tous ses biens furent confisqués et donnés à l'Église. Les chroniques ajoutent qu'il acheta en Thuringe un château, qu'il continua d'y vivre dans le crime, et qu'il épousa sa propre fille sans le savoir. Convaincu de cet inceste, dans un accès de rage, il se précipita du haut de son château et termina ainsi son exécrable vie.

La curiosité de l'abbé fut alors entièrement satisfaite. Il reconnut ce qui avait donné matière à cette narration, et put distinguer ce qu'elle contenait de faux et de véritable. Il vit clairement qu'un pieux contemporain

avait fait un diable du nain et du géant ; qu'il avait transformé les liaisons de Rodolphe avec les voleurs en un contrat avec le démon; et qu'enfin il n'avait mêlé tant de merveilleux à cette histoire que pour épouvanter d'une manière terrible tout ennemi des retraites religieuses.

FIN

LAGNY. — IMPR. DE A. VARIGAULT.

